3781

Publ. XXXVIII - 34

RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

TOME SIXIEME.

Les Notes qui ſe trouvent au bas des Pages, avec un renvoi en chiffre, déſignent les Notes de l'Auteur, & celles qui ont des étoiles, les Notes du Traducteur.

J84390

RÉVOLUTIONS D'ITALIE,

TRADUITES DE L'ITALIEN

DE M. DENINA,

Par M. l'Abbé JARDIN.

TOME SIXIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE ★ NAPOLI ★
VITTORIO EMANUELE III
Biblioteca Nazionale
FONDO PALATINO
NAPOLI

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROI.

RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE SEIZIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Commencemens des troubles du Milanois. Fin tragique des Carrares. Renaiſſance des factions Guelfe & Gibeline en Lombardie. Proſpérités des Florentins en Toſcane. Déſolans effets du Schiſme dans la Romagne.

JEAN Galeaz partagea ſa ſucceſſion entre ſes deux fils. L'aîné, Jean-Marie, eut, avec le titre de Duc, Milan,

Cremone, Come, Lodi, Plaiſance, Parme, Reggio, Bergame, Breſcia, Bologne, Pérouſe & Siene. Pavie, regardée comme la ſeconde Capitale du Milanois, Verceil, Novare, Tortone, Alexandrie, Verone, Vicenze, Feltro, Belluno, Baſſano, & quelques autres Places du Trentin, furent aſſignées au cadet, Philippes-Marie, ſous le titre de Comté. Jean Galeaz laiſſoit encore un bâtard légitimé, auquel il donna pour appanage les Seigneuries de Piſe & de Creme; & attendu la minorité des deux premiers, il inſtitua la Ducheſſe Catherine, leur mere, Gouvernante du Milanois, avec un Conſeil de Régence, compoſé de l'Archevêque de Milan Pierre de Candie, de Charles Malateſta, de Jacques de Verme & autres, de ſes Généraux ou Miniſtres, qui tous uniquement occupés d'accroître leur fortune & leurs poſſeſſions, répondirent à ſa confiance en dépouillant à l'envi les deux pupilles. Tel fut le brigandage des prétendus Tuteurs, qu'en moins d'un an ils ſe trouvérent, ſoit en leur propre nom, ſoit

à titre de protecteurs de l'un des deux freres, en poſſeſſion de preſque toutes les Seigneuries du feu Duc. On juge bien qu'ils ne manquérent pas d'imitateurs & de complices ; & la Lombardie, qui s'étoit vue preſque toute entiére ſous le gouvernement d'un ſeul, redevint la proie d'une foule de petits Souverains ou Tyrans, diſputant entr'eux de perfidies, d'injuſtices, de cruautés, & ne le cédant qu'aux Facino Cane & Ottobon *Terzo*, dont la ſcélérateſſe étoit ſoutenue d'un manège plus ſçavant & plus profond.

A ces cauſes internes de diſſolution, qui n'étoient elles-mêmes que les effets de l'extrême jeuneſſe des deux freres, de l'ambition & de l'avidité des Tuteurs, ſe joignirent les intrigues de Carrare(1) & les ſourdes manœuvres des Florentins, qui vouloient tirer parti des troubles du Milanois & s'élever ou s'affermir ſur les ruines des Viſconti. Carrare, non moins audacieux qu'intriguant, voulut s'emparer à

(1) François II de Carrare, Seigneur de Padoue.

force ouverte de Vicenze, Verone & Breſcia. [La premiére étoit déja tombée ſous ſes coups. Déja même Vicenze étoit vigoureuſement aſſiégée par François *Terzo* de Carrare, ſon fils aîné. Tout-à-coup les Vicentins, ou plutôt deux cens cinquante Arbalêtriers Venitiens accourus au ſecours de la Place, arborent la Banniére de Saint Marc. Ce renfort étoit le fruit de la négociation du fameux Jacques de Verme, Général de la Ducheſſe Catherine qui l'avoit envoyé implorer l'aſſiſtance de la République. Soit qu'il craignît par-deſſus tout de voir Vicenze au pouvoir des Carrares, ſoit que le Sénat lui eût fait toucher, comme on dit, des ſommes conſidérables, Verme céda le Vicentin, & le traité ne fut pas plutôt ſigné, que les troupes Venitiennes coururent ſe jetter dans la Place. Un Trompette vient notifier à François *Terzo* que Vicenze appartient à la Seigneurie. Comme l'Envoyé n'avoit ni marques ni titres qui fiſſent foi de ſa miſſion, Carrare lui demande d'où lui vient la hardieſſe de ſe préſenter ſans avoir

le ſauf-conduit : *Retourne pour cette fois*, ajoûte-t-il, *mais garde-toi d'y revenir.* Quelques jours après le Trompette revenoit, muni peut-être de certificats ou paſſeports : les Gardes avancées ne l'ont pas plutôt apperçu, que ſe rappellant le propos & la menace de leur Général, elles ſe précipitent ſur ce malheureux & le mettent en pièces. Gatari ſoutient que François *Terzo* n'eut aucune part à cette violence, qui ne laiſſa pas de redoubler l'animoſité des Venitiens, & ſervit de prétexte à la guerre ſanglante qu'ils firent aux Carrares. *Gatari & Muratori.*

Cependant François II, retenu juſqu'alors par le ſiége de la Citadelle de Verone, avoit joint ſon fils ſous Vicenze & ſe préparoit à livrer un aſſaut général, quand on lui remit une lettre de la part du Sénat, par laquelle il lui étoit ordonné de lever le ſiége de cette Place, & de la reſpecter à l'avenir comme le Domaine de S. Marc. Carrare ne put cacher ſa douleur, ou pour mieux dire ſa rage ; cependant il obéit & décampa. Il envoya même à Veniſe le Marquis Nicolas d'Eſte, ſon gen-

dre, pour ſonder les diſpoſitions de la Seigneurie à ſon égard. Le Marquis fut repouſſé durement. Les Florentins, qui ſe portérent enſuite pour médiateurs, ſe retirérent effrayés des prétentions du Sénat ; & Carrare voyant que Veniſe levoit des troupes de tous les côtés, travailla vigoureuſement à ſe mettre en état de lui faire face. Malgré l'inégalité de ſes forces, il remporta d'abord quelques avantages ; mais l'armée Venitienne groſſiſſant chaque jour, pénètre enfin dans le Padouan : Carrare lui-même eſt dangereuſement bleſſé, & ne peut plus combattre que de tête. Etendu ſur ſon lit, il anime ſes fils, ſes Généraux, ſes ſoldats, & dreſſe un plan d'attaque avec tant de juſteſſe, que ſix mille Venitiens ſont défaits auprès de Verone.

Ferrare étoit bloquée dès les commencemens de la guerre, & la famine s'y fit ſentir à tel point, que les Citoyens forcérent Nicolas d'Eſte, unique allié du Carrare, à demander la paix qui fut bientôt conclue, mais aux conditions les plus déſavantageuſes pour le Marquis. Fran-

ois ſurmontant ſa douleur, court à
ovigo dont Nicolas d'Eſte venoit
e faire ceſſion aux Venitiens, &
mporte d'emblée les premiers re-
anchemens. Le Seigneur de Ferrare,
ui avoit intérêt de démontrer que
ette irruption étoit faite ſans ſon
veu, marcha contre ſon beau-pere
c l'obligea de décamper. Dans le
ême tems Verone ouvroit ſes por-
es aux Venitiens. Jacques de Car-
are, qui s'étoit d'abord refugié dans
a Citadelle, fuyoit à la faveur d'un
éguiſement; mais trahi par le ſort où
ar ſon guide, il fut reconnu & con-
uit dans les Priſons de Veniſe. Enfin
adoue elle-même eſt aſſiégée. Fran-
ois *Terzo* fait une ſortie générale &
entre avec une perte pour le moins
gale à celle de l'ennemi. Meſurant
lors la profondeur de l'abîme où ſa fa-
nille alloit être précipitée, le pere Car-
are demande la paix. Déja même on
toit convenu qu'il céderoit Padoue
ux Venitiens, moyennant 60 mille
lorins d'or, & pourroit ſe retirer où
on lui ſembleroit avec ſes plus
récieux effets. Au moment de ſi-
ner, Carrare change tout-à-coup

de ſentiment & s'obſtine à combattre, enhardi ſans doute par les ſecours que les Florentins & le Maréchal de Boucicaud (*) lui promettoient & qu'ils ne purent lui faire paſſer, attendu la révolution (**) de Piſe dont ils étoient entiérement occupés. Mais cet eſpoir, eût-il été mieux fondé, n'excuſeroit point encore l'imprudente réſolution de Carrare. La famine & la peſte (***) étoient dans Padoue. Tant de fléaux réunis avoient épuiſé les forces & la patience des Citoyens. Le Capitaine de la Porte Ste. Croix traite ſecrettement avec Galeaz de Mantoue, commandant pour lors l'armée Venitienne, & dès la nuit ſuivante les ennemis ſont introduits dans le prin-

(*) Commandant à Gênes au nom de Charles VI. Voyez les Hiſtoires de France.

(**) La même dont il eſt queſtion ci-après.

(***) On compte que près de vingt mille perſonnes en furent emportées, dit Muratori, tom. 9, pag. 31.

pal Fauxbourg. Carrare & ſon fils
ançois ſe retirent précipitamment
ns le Château, & demandent en-
re à capituler. Sur le ſauf-conduit
e leur envoient Galeaz & les Pro-
diteurs, ils ſe rendent au camp en-
mi, où l'on tâcha de les amuſer,
ndis que les Padouans traitoient d'un
tre côté, & mettoient les Venitiens
poſſeſſion de la Place, ainſi que du
âteau.

Carrare, étourdi d'un tel revers,
meuroit immobile ; Galeaz l'en-
urage & lui conſeille de s'aller
ter aux pieds du Sénat dont il lui
rantit la clémence & la généroſité.
nimé par cette lueur d'eſpérance,
ıfortuné Padouan s'embarque avec
ı fils, qui ne prit au reſte le che-
n de Veniſe qu'avec une extrême
ugnance. François *Terzo* faiſoit
ſerver à ſon pere combien la hai-
du Sénat étoit (*) ancienne, ſa

(*) « En 1358, dit Muratori, après que Louis d'Hongrie eut impoſé de ſi dures loix aux Venitiens, ceux-ci reprochérent amérement à François Carrare, dit le Vieux, l'empreſſement avec lequel

politique impitoyable ; & voyant qu'il ne pouvoit l'ébranler : *Le ſort en eſt jetté*, pourſuit-il ; *c'eſt de vous que je tiens la vie, il eſt juſte que mon ſang coule & ſoit confondu avec le vôtre.* Ils arrivent & tombent aux pieds du Doge Michel Stenon, confeſſant leur témérité, demandant grace. . . . . Ils n'obtiennent que des reproches & des fers. On les jetta dans les mêmes priſons où Jacques de Carrare languiſſoit depuis quelques mois, & leur procès fut inſtruit ſans délai. Le Sénat penchoit aſſez généralement vers la clémence,

Gatari le jeune.

» il avoit fourni des vivres aux ennemis » de la République. François répondit que » ſa poſition ne lui avoit pas permis d'a- » gir autrement ; qu'il y avoit été forcé par » la néceſſité de ſauver ſon propre pays » des mains de ces barbares, qui n'au- » roient pas manqué d'enlever, de force » & ſans payement, ce qu'il eût oſé leur » refuſer. Ces raiſons n'éteignirent pas » le reſſentiment des Venitiens que nous » verrons aſſouvir leur vengeance en tems » & lieu ». L'animoſité du Sénat fut prodigieuſement exaltée en 1378, où François le Vieux s'unit aux Génois.

'il eſt permis cependant d'appeller inſi ce qui n'étoit qu'un abus moins évoltant de la victoire & de la uſtice : la plûpart opinoit à les enermer dans quelque Château où ils eroient entretenus & ſervis ſelon eur rang. Mais le farouche, le ſanuinaire Conſeil des Dix, à qui l'afaire fut renvoyée, trouva leur mort néceſſaire & les condamna à périr par le cordeau. Une troupe de Sénateurs, d'Alguaſils & de Bourreaux e rend ſur le champ dans les prions. Le pere Carrare, auquel ils 'adreſſent d'abord, entre en fureur, & ſe faiſant des armes de tout e qu'il peut ſaiſir, écarte ou renverſe les premiers qui l'approchent. Mais enfin meurtri de coups & terraſſé à on tour, il ſubit ſon arrêt. Les aſſaſſins, car ce n'eſt pas le cas de ménager les termes, étranglérent plus commodément François Terzo & ſon frere Jacques. Il reſtoit encore deux Carrares, Hubertin & Marſilio, que le malheureux François II avoit envoyé à Florence pour hâter probablement les ſecours qu'il en attendoit. Le Sénat de Veniſe

pouſſa la barbarie & l'audace juſqu'à mettre leur tête à prix, aſſignant quatre mille ducats d'or pour chacune. Hubertin mourut à Florence ſur la fin de l'année ſuivante, on ne ſçait de quelle maladie. Marſilio ſçut éviter pendant trente ans les embûches de ſes ennemis, & parvint à ſe ménager des intelligences dans Padoue. Il s'y rendoit, à l'invitation d'une partie des Citoyens qui devoient lui ouvrir une porte & ſoulever le peuple en ſa faveur ; mais trahi par l'un des ſiens, ou reconnu des Emiſſaires de Veniſe, il fut pris & décapité. Ainſi finit l'illuſtre Maiſon de Carrare.] (*) Outre Padoue

(*) Ce qui eſt entre les deux crochets a été ſuppléé par le Traducteur. Il eſt dit ſimplement dans le texte que « François II ayant » voulu s'emparer de Vicenze, Verone » & Breſcia, malgré l'interpoſition du Sé» nat de Veniſe qu'avoit réclamé la Du» cheſſe de Milan, s'engagea dans une » guerre très-ſérieuſe avec les Venitiens » mêmes, qui non ſeulement lui enlevé» rent Padoue, mais le firent priſonnier » & le condamnérent juridiquement à » perdre la tête ». C'eſt ici, ou l'on ſe

ombée en leur pouvoir avec ſon ſeigneur, l'alliance contractée avec es Viſconti valut aux Venitiens 'acquiſition de Vicenze, & de ſuite :elle de Verone & d'autres Places ui furent les fondemens du vaſte lomaine qu'ils ne tardérent pas de e compoſer en terre ferme.

Les Florentins n'ambitionnoient as de faire des conquêtes en Lom-ardie. Ils ne vouloient qu'exciter les troubles chez leurs voiſins, afin le s'arranger plus tranquillement en Toſcane. Ils ſouffloient le feu de la liſcorde & de la rebellion dans tou-es les Villes ſoumiſes aux Viſcontis; & pour rendre l'incendie plus fu-ieux, pour embrâſer plus rapide-nent le Milanois, ils reſſuſcitérent, lit-on, les noms de Guelfe & le Gibelin, oubliés & même éteints lepuis très-long-tems. Dans le principe de leur grandeur, les Viſ-

---

rompe fort, une des plus notables révo-lutions d'Italie; quelques Lecteurs pour-ront nous ſçavoir gré d'avoir étendu la notice, infiniment raccourcie & tant ſoit peu inexacte, de M. de Nina.

conti marchoient à la tête des Gibelins de Lombardie ; mais quand ils furent affermis dans la Seigneurie de Milan, ils traitérent l'une & l'autre faction avec une deſpotique impartialité, & s'appliquérent uniquement à les façonner au joug. Les autres Etats populaires & monarchiques, tourmentés par des factions civiles d'un autre genre, ou toujours en garde contre le *Biſcione*, c'eſt à-dire, le Seigneur de Milan, ainſi appellé de la couleuvre ou vipére (*Biſcia*) qu'il portoit dans ſes Armes, contre les Légats & autres Miniſtres Pontificaux, contre le Roi de Naples, avoient laiſſé tomber les partis Guelfes & Gibelins, au point que, pendant l'eſpace de près d'un ſiécle, il en eſt à peine queſtion dans les Hiſtoires d'Italie. Mais à la mort de Jean Galeaz & pendant l'orageuſe minorité de ſes fils, le reſſentiment des exactions qu'avoit occaſionné le génie conquérant du feu Duc, & les déprédations des Capitaines qui ne cherchoient qu'à s'enrichir des dépouilles de leurs Souverains, firent que les Sujets

ndignés ranimérent tout-à-coup le
om Guelfe, ſous lequel on vit plu-
ieurs Cités ſe ſoulever & vouloir
ortir de l'oppreſſion où les avoit
enu la formidable puiſſance des Viſ-
conti. Les Florentins qui vivoient
ous le gouvernement populaire, qui,
lepuis la chute de Manfred & l'a-
vénement de Charles I au Trône de
Naples, avoient profeſſé conſtam-
nent l'Anti-gibelinisme, ſe déclaré-
ènt bien volontiers Protecteurs du
parti renaiſſant. On prétend qu'ils
dépêchérent auſſi-tôt une foule d'A-
gens ou d'Eſpions, par le moyen
deſquels ils allumérent, comme on
a dit, ce nouvel incendie ; mais
quoi qu'il en ſoit des Auteurs, il eſt
certain que le dommage fut immen-
ſe Sous prétexte de pacifier les trou-
bles & de réprimer les factieux,
les Capitaines Milanois entrérent à
main armée dans les Cités qu'ils
convoitoient, & ce manège réuſſit
à pluſieurs. Les Princes Lombards,
de leur côté, les Gonzagues, les
Marquis d'Eſte, de Montferrat, de
Saluce ſaiſirent avidement cette oc-
caſion ; & tandis que ceux-ci, à

l'exemple des Généraux du feu Duc, s'emparoient de toutes les Villes à leur convenance, l'Empire des Seigneurs de Milan crouloit en Toſcane avec non moins de fracas. Les Siénois recouvroient leur liberté. Les Florentins attaquoient Gabriel Viſconti, Seigneur de Piſe, qui ne tarda pas d'entrer en marché avec eux. Il eſt vrai que les Piſans, de tout tems ennemis des Florentins, forcérent Gabriel de leur abandonner à eux-mêmes le Domaine de leur Cité, & rappellérent auſſi-tôt les Gambacorti & autres bannis, afin d'être plus en état de faire face aux troupes de Florence; mais cet expédient ne les ſauva pas. Jean Gambacorti conſomma la vente que n'avoit pu effectuer le Viſconti; & au moyen d'une acquiſition de cette importance, les Florentins ſe trouvérent, aux Siénois près, maîtres de toute la Toſcane.

La mort de Jean Galeaz avoit également délivré les Villes de l'Etat Eccléſiaſtique de la crainte d'être englouties; mais elles n'en furent ni plus heureuſes ni plus tranquilles.

'ndépendamment des uſurpations ournées depuis long-tems en habiude chez les Barons de la contrée, lont certains même ayant été Caitaines du feu Duc de Milan, comme Malateſta & Pierre Savello, ſe trouoient encore à la tête des armées u dans le Conſeil de Régence; les eveux des Papes Boniface IX, Inocent VII & Grégoire XII, déchioient la Marche d'Ancône & la omagne, & s'y étoient érigés à peu rès en Deſpotes. Bologne & d'aes Villes furent en même tems & vec la plus indépendante autorité ouvernées par Balthazard Coſſa, qui e Légat Apoſtolique s'étoit fait ouverain ou Tyran, & ſe moqua u Pape Grégoire quand il voulut le ppeller de ſa Légation. Il faut conenir cependant que les ſouffrances es Sujets du S. Siége provenoient, n très-grande partie, du Schiſme qui ontinuoit de diviſer l'Occident. Les lus déplorables effets de cette ſciſon, par rapport à la diſcipline ccléſiaſtique ainſi qu'aux bonnes œurs, étoient communs à toute Europe, & nous en avons dit tout

ce que comporte la nature de cet ouvrage ; mais des raiſons particuliéres faiſoient que la Romagne, la Marche d'Ancône & les autres Terres Eccléſiaſtiques en étoient tourmentées plus cruellement encore que le reſte de la Chrétienté. Les parens des Papes ſiégeans en Italie, & les Papes eux-mêmes, rebattus par les Princes & les Cardinaux de la néceſſité d'une ceſſion réciproque du Pontificat, & menacés à chaque inſtant d'être dépouillés par les Protecteurs de l'Antipape ou par les Zélateurs de l'union, ſe hâtoient eux-mêmes de dépouiller les Vaſſaux du S. Siége : ils n'épargnoient ni violences ni cruautés pour s'affermir dans leurs poſſeſſions & ſe prémunir contre les créatures du Succeſſeur, qui à leur tour ſe permettoient toutes ſortes d'excès pour expulſer leurs devanciers. De-là des guerres civiles & continues qui écraſoient les Peuples & ruinoient la Contrée. Et ce n'étoit pas ſeulement les neveux des Papes qui déſoloient ainſi l'Etat Eccléſiaſtique ; ils avoient pour imitateurs ou pour modèles plu-

urs autres Barons Anconitains &
magnoles, qui, ſelon le dégré de
veur & de puiſſance où ils ſe trou-
ient, uſurpoient les Seigneuries
ſuccomboient ſous de plus puiſ-
ns adverſaires, & marchoient au
ilieu de ces ſuccès divers, tantôt
us les auſpices du Pape, tantôt
ns ſon aveu.

CHAPITRE II.

Le Roi Ladiſlas, reſté ſeul maître du Royaume de Naples, aſpire à la Couronne Impériale & à ſe rendre l'arbitre ſuprême de l'Italie. Fin de ce Monarque.

TANDIS que ces différentes Républiques & Principautés gagnoient inſenſiblement du terrein, le Roi de Naples marchoit à grand pas ſur les traces de Jean Galeaz : non qu'il aſpirât au Domaine univerſel & abſolu de l'Italie, le projet étoit déſormais impraticable ; mais il vouloit du moins en être la Puiſſance dominante & le ſuprême arbitre. Quoiqu'à la mort de Charles III, ſon pere, il eût été généralement reconnu des Barons du Royaume, ſa minorité, par une ſuite du pitoyable gouvernement de ſa mere, n'avoit pas laiſſé d'être fort orageu-

Ang. da Coſtanzo, Stor. di Napoli, p. 273.

Dès le commencement de ſa Ré-
ıce, la Reine Marguerite s'entêta
ın principe dont on ne ſçauroit
ıp ſe méfier en politique, que
ıt l'art de régner conſiſte à ra-
ıſſer beaucoup d'argent. En con-
ıuence elle n'affectionnoit que ces
ıniſtres oppreſſeurs & maltotiers à
ı tout moyen d'en acquérir 'eſt
rfaitement égal, & dont les ex-
ſions aigrirent à tel point, que les
ɔbles, ſoulevés & unis avec le
uple, créérent un Tribunal com-
ſé de huit Membres qu'on appel-
les *Huit du bon ordre*, chargés
s'oppoſer à tout ce que le Mi-
ıtére feroit d'injuſte & de con-
ire au bien public. Ces nouveaux
ıgiſtrats acquirent inceſſamment
ıs de conſidération & d'autorité
e les Officiers Royaux; enſorte
'au lieu d'une Monarchie on eut
gouvernement mixte.

Cependant & dans le même tems
ıe l'autorité de Ladiſlas s'évanouiſ-
it au milieu des diſcordes civi-
ı excitées par les propres Ba-
ns de ſon parti, c'eſt-à-dire, de
faction de Durazzo, une autre

partie de Napolitains, attachés à la faction Angevine, appelloit Louis II d'Anjou, & le preſſoit inſtamment de venir ſe mettre en poſſeſſion de la Couronne & du Royaume de Naples. Clement VII, furieux contre Ladiſlas à raiſon de l'hommage qu'il avoit rendu à ſon compétiteur, appuya fortement les Angevins : ayant couronné Louis dans Avignon, il lui donna le peu d'argent qu'il put recueillir & l'exhorta de toutes ſes forces à pourſuivre l'entrepriſe. Ladiſlas perdit Naples dès le début, & fut obligé pendant pluſieurs années de diſputer le terrein contre Louis, à la ſuite duquel marchoit une foule de Barons & particuliérement la puiſſante Maiſon de San-ſeverin, qui elle ſeule conduiſit au nouveau Roi dix-huit cens Cavaliers, levés & entretenus à ſes frais (*). Mais enfin les armes ou

Ang. da Coſtanzo, lib. 21.
Sanomonte, T. 2. L. 4. C. 2.

(*) A propos de ces dix-huit cens Cavaliers & de douze cens autres amenés à Louis par différens Barons, Coſtanzo fait l'obſervation ſuivante : « Quand je ſonge » que de nos jours, fortunés à tant d'au-

i fortune du parti de Durazzo l'emortérent ; & Louis ayant perdu

tres égards, abondans même en Cavaliers non moins illuſtres que propres aux armes, il ſeroit très-difficile d'aſſembler une troupe de combattans, ſuffiſante pour un grand Tournois ; difficulté démontrée par cet eſpace de plus de trente ans où l'on n'en voit aucun, & bien mieux encore par l'impoſſibilité de lever dans toute l'étendue du Royaume mille homme d'armes montés comme ceux d'alors ; ces dénombremens ſont exagérés, me dis-je à moi-même : je ne tranſcris peut-être ici que des fables. Mais réflexion faite, le moyen d'en douter ? Outre l'irréprochable ſincérité des Hiſtoires où je les trouve énoncées, n'ai-je pas ſous mes yeux les états de ces mêmes Rois (Louis & Ladiſlas) ; états faiſant foi & du nombre de Cavaliers, & de ce qu'il en coûtoit au Souverain pour les tenir ſous ſes Drapeaux ? Un coup d'œil ſur la diverſité des tems & des mœurs levera, je penſe, toute difficulté. Dans ces tems de guerres, pour ainſi dire, continues, le plus petit Baron tenoit couramment ſur pied ſa troupe de Cavaliers ou Gendarmes, afin d'en impoſer à ſes voiſins & de n'en être pas ſi facilement dépouillé. Les Seigneurs qui habi-

tout espoir de se soutenir, fit voile pour la Provence.

» toient Naples ignoroient profondément
» notre luxe & nos superfluités; ils n'avoient
» d'autre souci que celui d'être bien montés
» & bien armés; il n'étoit question ni d'é-
» difices ni d'ameublemens; on ne servoit
» sur les tables des Princes que des mets fort
» simples & peu coûteux; leur garderobe
» n'étoit pas plus somptueuse, ensorte
» qu'ils employoient tous leurs revenus
» à payer de vaillans Cavaliers & à nour-
» rir de bons chevaux. Aujourd'hui (sous
» le règne de Philippes II, fils de Charle-
» Quint, c'est-à-dire, en 1560-70-80,)
» que nous jouissons de longues & pro-
» fondes paix, chacun veut vivre délicieu-
» sement & avec splendeur. Tous se pi-
» quent de magnificence en fait de bâti-
» mens. Regardons les possesseurs actuels
» de la Maison qu'occupoit jadis le grand
» Sénéchal Carraciolo: ils ne peuvent fai-
» re assûrément aucune comparaison avec
» cet homme qui, sous Jeanne IIe. fut le
» maître absolu du Royaume. Cependant
» que n'ont-ils pas dépensé pour embellir,
» pour augmenter son logement? Ils n'ont
» pu se contenter d'un Palais habité par
» le personnage le plus envié de son tems
» par celui qui ôtoit & distribuoit à son
» gré les Baronnies & les Principautés.
» Il est bien inutile d'insister sur les ta-

[Lorsque

[Lorſque les Napolitains ſe rendi- *Coſtanzo, lib.*
ent à Ladiſlas, ils lui firent jurer, en- *10.*
'autres articles, la grace de tous les
arons qui s'étoient déclarés pour
ouis, & nommément des San-ſeverins
inſi quela conſervation de leurs pro-
res priviléges. Pour ſe concilier la
ultitude, & pouvoir enfreindre plus
npunément l'article concernant les
rands du Royaume, Ladiſlas traita

---

piſſeries & les ameublemens ; ne ſçait-on pas que nos Barons dépenſent pour garnir deux piéces au-delà de ce que deux cens Gendarmes conſommeroient dans un an. Je ne me propoſois d'abord que de noter le luxe des grands Seigneurs & des Princes ; mais celui des particuliers & des ſimples Citoyens vient de ſe faire remarquer par un trait ſi ſaillant, que je ne peux m'empêcher de l'inſcrire dans ces Faſtes. Cinq maiſons ſervant à cinq Gentilshommes de la meilleur étoffe, n'ont pu ſuffire qu'à peine pour compoſer l'habitation d'un artiſan. Ne ſoyons donc plus ſurpris de ce que faiſoient nos Anciens. C'eſt l'extrême différence qui ſe trouve entre notre façon de vivre & la leur, qui eſt ſurprenante & vraiment prodigieuſe ».
ngelo da Coſtanzo, lib. 9, pag. 241, édit. Aquilée 1581.

généreuſement les Napolitains & leur accorda beaucoup plus qu'il n'avoit promis. Ce début ſéduiſant opéra ſur les Barons eux-mêmes. Thomas San-ſeverin envoya ſon fils à Naples avec ſix magnifiques courſiers & tous les pouvoirs néceſſaires pour rendre l'hommage au Roi, qui careſſa beaucoup le jeune Seigneur, & jura mille fois que toute la famille lui étoit infiniment chére. Il fut enſuite propoſé dans un Parlement d'offrir au Roi un Don-gratuit, qui le mît en état de rétablir ſon autorité dans toutes les Provinces du Royaume. Les Seigneurs qui avoient tenu le parti d'Anjou, ſe taxérent à l'envi & à raiſon du zèle avec lequel ils avoient agi contre Ladiſlas. Les San-ſeverins préſens & abſens ſe ſignalérent par la ſomme & leur promptitude à la payer. Cependant les Chefs des principales branches de cette Maiſon ne s'étoient point encore montrés à la Cour. Ladiſlas allant accompagner ſa ſœur, mariée au Duc d'Autriche, écrivit au Duc de Venuſe, à Thomas San-ſeverin & autres Barons, les priant de ſe rendre inceſſamment

ıprès de lui pour embellir ſon cor-
ge. L'invitation étoit ſi flatteuſe,
ı'ils joignirent ſans balancer, les
eux premiers étant accompagnés
ın & l'autre de leur fils, Ladiſlas
s comble, les conſulte en tout, les
ène dans le Frioul, à Zara, en Cala-
re, à Naples enfin, où ils ſont tous
rêtés & mis à mort. Le reſte de
ette famille courut ſe retrancher
ans différentes Places, & le fertile
énie de Ladiſlas ne tarda pas d'en-
nter d'autres noirceurs.

Le Duc de Seſſa, de la famille
e Marzan, non moins odieuſe au
oi que celle des San-ſeverins, étoit
ıort dans ces entrefaites, laiſſant un
une fils ſous la tutelle de ſon fre-
e Geoffroy, Comte d'Aliſe, qui
ıit en bon état les principales Places
e ſes terres & n'eut garde de re-
aroître à la Cour. Il n'avoit qu'une
lle âgée de huit à dix ans, & La-
iſlas qu'un fils naturel à peu près
u même âge, appellé le Prince de
Capoue, que le grand Ecuyer vint
ropoſer pour gendre au Comte. Ce-
ıi-ci friſſonna, & voyant qu'il étoit
uſſi dangereux de refuſer que d'ac-

cepter, préféra cependant le dernier, comme s'accordant mieux avec les devoirs & la qualité de Sujet. Ladiſlas fait partir ſans délai le Prince de Capoue, accompagné d'un très-petit nombre de Gardes, & l'envoie au Comte, le priant de ſe charger lui-même de la double éducation de faire croître ces chers enfans dans un mutuel amour. Le Comte rougit de ſes ſoupçons: & le moyen, avec une ame ſenſible & droite, de n'être pas ſubjugué par de ſemblables procédés! Quelque tems après, Ladiſlas vint à Capoue & fit dire fort naturellement au Comte que, puiſqu'il ſe trouvoit ſi près, on pouvoit lui amener les époux; que, ſi tel étoit ſon avis, la cérémonie ne ſeroit pas plus long-tems différée. Le Comte accourt, menant avec lui ſa fille, ſa femme, la Ducheſſe de Seſſa, le jeune Duc ſon neveu, ſes deux nièces ſœurs de celui-ci, toute ſa famille en un mot qui fut chargée de fers, conduite à Naples & jettée dans les priſons de Caſtelnuovo. Les appas de Marguerite de Marzan * dont Ladiſlas devint amoureux, l'empê-

* L'une des priſonniéres.

érent de pouſſer plus loin ſa ven-
ance. Il ne put même refuſer à
tte beauté l'élargiſſement de ſon
re, auquel il n'eut garde cepen-
nt de reſtituer le Duché de Seſſa.
Il ne manquoit à Ladiſlas, pour
ıtrer dans la poſſeſſion immédiate
tous les grands Fiefs de la Cou-
nne, que de s'emparer du Taren-
poſſédé par Raymond Orſino,
ıerrier de profeſſion, & redeva-
: de cette Principauté bien plus
ſes exploits qu'à ſa naiſſance, qui
urtant étoit illuſtre. Après la re-
ite de Louis, il n'avoit daigné faire
cune démarche de ſoumiſſion, per-
ıdé que la faction d'Anjou n'héſi-
oit pas de venir ſe ranger auprès
lui, & Ladiſlas courroucé s'é-
t mis auſſi-tôt en marche pour
er le réduire. Raymond de ſon
té marcha d'autant plus intrépi-
ment, qu'il ſe voyoit à la tête
quatre mille Cavaliers, & n'i-
ıginoit point que pluſieurs autres
rons ou tout au moins les San-ſe-
rins puſſent ne pas accourir &
ndre leurs forces aux ſiennes. Mais
ıomas & le Duc de Venuſe crai-

gnirent d'en être éclipſés, & l'on a vu ce que leur coûta cette gloriole. Raymond ne laiſſa pas d'aller en avant, & ſe trouva bientôt en préſence de l'armée Royale qui ſe rangea promptement en bataille. On n'attendoit plus que le ſignal du combat . . . . quand Raymond ſe détache, & pique du côté où étoit le Roi ; là baiſſant la lance & mettant un genou en terre, il proteſte de n'être venu que pour remettre ſa perſonne & ſa Gendarmerie entre les mains de Sa Majeſté : *C'eſt contre vos ennemis, Sire*, ajoûte-t-il, *que ces braves Cavaliers doivent déployer leur courage.* Ladiſlas éperdu vole dans ſes bras, & lui confirme ſur le champ & par acte authentique la donation de toutes les terres dont il venoit le dépouiller. Sans doute qu'il ne tarda pas à ſe repentir d'un mouvement trop involontaire d'admiration & de généroſité. La mort de Raymond qui ſuivit d'aſſez près, une Veuve & de jeunes enfans, lui firent entrevoir tant de facilités, qu'il reprit les armes & ſe porta vers Tarente. Mais les San-ſeverins & autres

Coſtanzo, lib. 10.

arens des pupilles ſe rendirent en oule auprès de la Princeſſe & re- ouſſérent vigoureuſement tous les ſſauts. Ladiſlas lève le ſiége & re- ient avec de nouvelles troupes, lont les efforts ne ſervirent qu'à lui lémontrer l'impoſſibilité de réduire a Place. Cherchant pour lors quel- qu'heureux expédient, il n'en vit as de plus ſûr que celui d'offrir a main à la Princeſſe de Tarente, elle encore, quoiqu'âgée de près de quarante ans, & ne pouvant qu'être éblouie de l'éclat d'une Couronne.

Ce n'étoit pas la premiére fois que le mariage devenoit la reſſource de Ladiſlas. En premiéres nôces, & pour ſe procurer de l'argent, il avoit épouſé & couronné la fille de Manfred de Clairmont, Baron Sicilien immenſement riche, & jouant pour lors un rôle égal à celui des plus puiſſans Monarques. Les vertus, la beauté de Conſtance étoient encore au-deſſus de ſa dot qui ſauva réellement Ladiſlas & l'empêcha d'être accablé par Louis d'Anjou. Manfred ſon beau-pere étant mort

& ſes affaires rétablies, Ladiſlas crut devoir rougir d'un tel mariage, & fut en demander impudemment la caſſation au Pape, qui eut la lâcheté d'y conſentir. Le trait, ſi je ne me trompe, eſt unique. Nous voyons que tous les divorces ſont l'ouvrage de quelque paſſion nouvelle ou d'intérêts graves & urgens ; mais ici nul motif preſſant, nulle circonſtance tyrannique (*). Ladiſlas répudia

(*) Car je n'appelle pas ainſi les prétendus amours de la mere de Conſtance avec D. Martin d'Arragon, pere du Roi de Sicile. Ce vieux Politique ne manqua pas de calculer ce qu'un homme tel que Manfred de Clairmont avoit laiſſé de richeſſes & de crédit à ſa Veuve. En conſéquence il ſe mit à la courtiſer, en vint même, ſelon toute apparence, juſqu'à des propoſitions de mariage, qui furent ſuivies de viſites où l'Eſpagnol déploya ſa galanterie. Croiroit-on, ſi toutes les Hiſtoires n'en faiſoient foi, que dans ſa Requête à Boniface IX Ladiſlas eût oſé préſenter ceci comme un odieux concubinage qui rendoit Conſtance indigne de partager ſon lit & ſa Couronne, & que le Pape eût motivé la Bulle de caſſation ſur pareille impertinence ?

Conſtance à tout événement & uniquement dans la vue de faire un jour quelque mariage plus avantageux ; il pouſſa même ſon inique prévoyance juſqu'à la contraindre d'épouſer André de Capoue, ſon favori, voulant écarter toute eſpèce de difficulté & faire abſolument regarder ce premier mariage comme non avenu. On ſçait le propos de Conſtance allant à la couche d'André : *Combien tu dois être glorieux*, lui dit-elle, *d'avoir pour concubine la propre femme de ton Roi* ! Ladiſlas avoit enſuite épouſé Marie de Lipari, fille du Roi de Chypre, dont il étoit veuf depuis une année ou deux (*), quand le déſeſpoir d'emporter Tarente lui fit imaginer d'offrir ſa main à Marie, veuve de Raymond Orſino. Celle-ci ne vit & ne voulut voir que le Trône qui

(*) *Je ne ſçais même ſi celle-ci étoit morte*, dit M. de Nina dans l'imperceptible raccourci de ce qu'on vient de lire, *quand Ladiſlas offrit ſa main à Marie, Princeſſe de Tarente.* Coſtanzo place pourtant ſa mort, & très-diſtinctement, avant celle de Raymond Orſino.

lui étoit offert. En vain on lui démontre que Ladiſlas eſt uniquement épris de Tarente ; en vain on lui retrace la deſtinée de la jeune, vertueuſe & belle Conſtance de Clairmont : elle ſe hâte de conclure, contente d'avoir exigé la quantité de bâtimens néceſſaire pour tranſporter où bon leur ſembleroit tous ceux qui ne voudroient pas l'accompagner. Le repentir ſuivit de près : Marie trouva trois maîtreſſes ou concubines en poſſeſſion de Caſtelnuovo, & fut reléguée dans un appartement où ſon mari lui laiſſa tout le loiſir de conſidérer ſa faute (*).]

Ladiſlas fut à peine raffermi ſur le Trône de Naples, qu'il ſongea, d'après l'invitation d'une partie des Nationnaux, à l'acquiſition de celui d'Hongrie, ſur lequel ſon pere, Charles III, n'avoit fait que s'aſſeoir. Il y monta effectivement (**) ; mais

(*) Ce qui eſt entre les deux crochets a été ſuppléé par le Traducteur.

(**) Coſtanzo ne le fait point aller au-delà de Zara, & ne donne pas même à entendre qu'il ait jamais été couronné Roi d'Hongrie.

ce peuple volage autant qu'inculte & barbare (*), l'obligea non ſeulement d'en deſcendre, mais encore de reſtituer aux Venitiens certaines Places dont il s'étoit emparé. Il fallut donc que ſon ambition prît un autre eſſor. Peu de tems après ſon expédition d'Hongrie, le Siége de Ro-

(*) J'obſerve que tous les Hiſtoriens entaſſent ici les ſuperlatifs, *leviſſimo*, *incoltiſſimo*, *ferociſſimo*. Sans doute que tant de vigoureuſes épithètes ne ſont point diſtribuées ſans ſujet : le voici, d'après Coſtanzo qui n'eſt pas certainement le moins judicieux ni le moins Philoſophe. Ladiſlas étant arrivé à Zara, crut y devoir attendre la déciſion du ſort de Sigiſmond, empriſonné par les Grands d'Hongrie. La vendange approchoit : les Soldats & Matelots Napolitains penſant avoir toujours affaire aux civils & reſpectueux Colons de l'Italie, ſe jettérent dans les vignes. Furieux de voir ainſi dilapider leur plus précieuſe récolte, les Payſans de Zara fondent ſur les maraudeurs qu'ils diſſipent ou maſſacrent, & ſe rendant du même pas auprès de Ladiſlas : *Sçavez-vous bien, Sire*, lui diſent-ils, *que ſi vous ne contenez vos ſoldats, nous ne manquons ni de courage ni d'armes pour les mettre à la raiſon ?* L'étonnement des Hiſtoriens peut *Coſtanzo, lib. 11.*

me vaqua par la mort de Boniface IX, avec lequel il fut assez constamment uni, retenu sans doute par la crainte de passer pour inconséquent & léger, ou, si l'on veut encore, en retour du zèle avec lequel il en avoit été protégé dans les premiéres années de son règne, contre Louis II & la faction Angevine ; quoiqu'assûrément la reconnoissance ne fût rien moins que sa vertu favorite, & qu'il ne lui soit guéres arrivé de balancer entre son intérêt & la honte d'être ingrat. Mais de quelqu'espèce que fût la contrainte qu'il s'imposa du vivant de Boniface, il n'eut garde d'y rester sous le Successeur Innocent VII. Les Romains s'étant soulevés contre le nouveau Pape, Ladislas vole à Rome, suivi d'une armée puissante, feignant d'accourir

---

faire juger de celui de Ladislas. Calculant d'après la barbarie, c'est-à-dire la fierté, d'un peuple si voisin de l'Italie ce que, devoient être les habitans des Monts Rifées, il perdit toute envie de disputer à Sigismond le droit de régner sur de tels hommes, & se hâta même de céder Zara aux Venitiens.

au ſecours du Pontife, de ne vouloir que réprimer l'inſolence des Citoyens (1). Il ſoutint paſſablement ce rôle, juſqu'à ce qu'il fût queſtion d'en venir à un accommodement. Pour lors on vit clairement quelles avoient été ſes vues en s'ingérant dans la querelle. Le traité lui adjugeoit la ſouveraineté de la Ville, à la réſerve du Vatican & du Château S. Ange; encore eut-il ſoin de garnir celui-ci de Napolitains, ſous prétexte de pourvoir à la ſûreté du Pape Mais la mort de quelques Romains, maſſacrés injuſtement par Louis Megliorato neveu d'Innocent VII, ayant redoublé la furie du peuple, le Pontife fut obligé de s'enfuir à Vitterbe, & Ladiſlas ſe retira dans ſes Etats, en attendant une meilleure chance.

Innocent mourut dans ces entre- An 1406
faites, n'ayant occupé le Siége que deux ans; & les Cardinaux de ſon parti lui donnérent pour Succeſſeur

(1) Voyez la vie d'Innocent VII, au tome 3 *Rerum Italicarum*: & Raynaldi, *ad annum* 1404.

le Venitien Ange de Corrario qui prit le nom de Grégoire XII. Avant ſon élection, celui-ci avoit fait ſerment, ainſi que tous les autres Membres du Conclave, de dépoſer la Thiare toutes les fois que ſa démiſſion ſeroit jugée propre à faire ceſſer le Schiſme ſubſiſtant entre lui & Pierre de Luna qui occupoit le Siége d'Avignon ſous le nom de Benoît XIII (1). Les Cardinaux reſpectifs, toutes les Puiſſances Chrétiennes & ſur-tout le Roi de France, travailloient fortement à ménager une conférence entre les deux Papes, qui très-décidés l'un & l'autre à n'en rien faire; montroient cependant la meilleure volonté pour la réunion & la paix. Enfin après divers arrangemens propoſés & rejettés, on étoit pour ainſi dire convenu de les aboucher à Savone. Déja même les deux Pontifes s'étoient mis en route : l'un ſe trouvoit à Luna; & l'autre, ſorti de Gênes où il étoit venu réclamer la protection du fameux Boucicaud,

(1) Elu en 1393 à la place de Clement VII.

ſe rendoit à *Porto-Venere*. Le Roi de Naples en prit occaſion de ſe ſaiſir de Rome & de pluſieurs Villes de la Romagne. Sous prétexte de contenir les Romains, pendant l'abſence de Grégoire, de ſauver la Cité des mains de l'Antipape qui dépêcha réellement onze galéres pour la ſurprendre. Ladiſlas y accourut, ſuivi d'une armée nombreuſe ; en forma le ſiége ou le blocus, fut introduit enfin aux conditions ſtipulées avec Paul des Urſins, à qui Grégoire même en avoit confié le gouvernement. Maître de Rome, Ladiſlas eut bientôt à diſcrétion Perouſe, Terni, Todi, Rieti & autres Places. Il pouſſa même juſqu'aux environs de Siene, s'empara de Cortone, qu'il vendit enſuite aux Florentins, & ne fit plus myſtére du deſſein de ſubjuguer la Toſcane, de dominer ſur toute l'Italie, de ceindre même le Diadême Impérial, exprimé par cette ambitieuſe deviſe qu'il portoit dans ſes Armes & ſur ſes Enſeignes : *Aut Cæſar, aut nihil.*

Cependant les Cardinaux des deux partis & un nombre très-conſidéra-

ble d'Archevêques, Evêques & autres Prélats, étoient aſſemblés à Piſe, où ſe rendirent en même tems les Ambaſſadeurs de la plus grande partie des Princes Chrétiens. Pour extirper ce Schiſme invétéré, on ne vit rien de mieux, que de dépoſer l'un & l'autre Pontife. Les Peres du Concile de Piſe déclarérent donc Grégoire XII & Benoît XIII déchus de la Papauté, & procédérent à l'Election de Pierre de Candie qui prit le nom d'Alexandre V. Le nouveau Pape & tout le Sacré Collége ne voyoient que trop combien il étoit honteux & préjudiciable à l'Egliſe que Rome & tant d'autres Places du S. Siége fuſſent au pouvoir de Ladiſlas, qui portoit l'audace juſqu'à donner aſyle à ce même Grégoire XII, dépoſé dans le Concile. Mais où trouver des armes aſſez puiſſantes pour lui faire abandonner le Schiſme & ſes uſurpations? A défaut d'autres moyens, ils rappellérent Louis d'Anjou, prétendant au Trône de Naples. Les Florentins qui craignoient beaucoup auſſi pour leurs poſſeſſions, & d'accord avec eux le Cardinal Balthazard Coſſa,

Tyran de Bologne, Faënza & Forli, preſſérent vivement le Prince François de ſe rendre en Italie : leurs forces, unies à celles que Louis amena de Provence, reconquirent au nouveau Pontife pluſieurs Places & enfin Rome elle-même.

Louis devoit enſuite marcher à Naples ; en conſéquence les Florentins opinoient fortement à ce qu'Alexandre, qui n'avoit pas quitté la Toſcane, reſtât dans Florence pour être plus à portée de diriger l'expédition ; mais le Cardinal Coſſa, dont le Pape étoit la créature & par conſéquent l'eſclave, l'engagea de ſe fixer à Bologne où il termina bientôt après ſa carriére. Balthazard fut même ſoupçonné violemment de l'avoir fait empoiſonner, étant d'autant plus aſſûré de lui ſuccéder, qu'il tenoit pour lors entre ſes mains la plus grande partie des Cardinaux reſtés dans Bologne à la ſuite d'Alexandre. Quelle plus étrange contradiction ! ce fameux Cardinal Coſſa, après avoir refuſé la Thiare offerte par une aſſemblée nombreuſe & qui pouvoit paſſer pour un Con- An 1409.

cile général ; après avoir élevé ſon ami ſur le Trône Pontifical, auroit donc enſuite voulu y monter lui-même par un trait de ſcélérateſſe ! peut-être auſſi refuſa-t-il la Papauté dans Piſe, parce qu'il doutoit que le Pape élu par ce Concile pût l'emporter ſur Grégoire XII. Il ne jugea pas à propos d'en faire l'eſſai par lui-même ; mais voyant enſuite que preſque toute la Chrétienté ſe rangeoit ſous l'obéiſſance d'Alexandre V, il ne put réſiſter à l'envie de lui ſuccéder.

An 1410. Quoi qu'il en ſoit Balthazard Coſſa fut élu d'une commune voix & prit le nom de Jean XXIII. Il agit contre Ladiſlas ſur le même plan qu'il avoit ſuivi étant Légat d'Alexandre. Le Roi Louis ayant obtenu du nouveau Pape & des Florentins quelqu'argent & les troupes dont il avoit beſoin, partit de Rome, ſuivi de 12 mille Cavaliers & d'une Infanterie nombreuſe, & fut chercher Ladiſlas. Ils ſe rencontrérent à Capano, non loin de Roccaſecca.
An 1411. Ladiſlas ſuccomba : toutes ſes Légions furent détruites ou faites priſonniéres,

& ſa perte paroiſſoit inévitable ; mais deux circonſtances ne permirent pas au Roi Louis de recueillir les fruits d'une ſi belle victoire. La flotte Provençale, qui alloit aſſiéger Naples, tandis que l'autre armée s'avançoit par terre, fut battue & preſque anéantie par celle de Ladiſlas ; & cette défaite ne laiſſoit pas de porter quelqu'atteinte à la réputation que les armes de Louis avoient acquiſe à Roccaſecca. D'ailleurs l'argent lui manqua ; & c'eſt-là proprement ce qui arrêta ſes progrès. Le moyen d'expliquer autrement l'inaction de cette armée victorieuſe & commandée par les plus habiles Capitaines d'Italie (1) ! Malgré la défaite de ſa flotte, Louis eût fait à coup ſûr la conquête du Royaume de Naples, & n'en fut réellement empêché que par les mutineries de ſes ſoldats, qui refuſérent de marcher à moins qu'on ne leur fît la montre, comptant qu'au premier avis de la victoire le Pape ne pou-

(1) Paul des Urſins, Sforza Attendolo & Braccio de Montone.

voit ſe diſpenſer de leur faire paſſer de l'argent. Louis fut même obligé de retourner à Bologne pour expoſer ſa ſituation au Pontife. Pendant cet intervalle ſon armée éprouva une telle diſette, qu'au rapport d'un Auteur contemporain & témoin oculaire (1), ſes Gendarmes offroient de rendre à ceux de Ladiſlas armes, monture & liberté, pour huit ou dix ducats. L'avis en étant parvenu auſſi-tôt à Ladiſlas, qui s'étoit retiré à S. Germano avec quelques débris, il ordonna ſur le champ à Thomas Cecaleſe, ſon Tréſorier, de prêter de l'argent à tous ceux qui n'en avoient pas, & ſon armée s'en trouva tout-à-coup & ſi prodigieuſement renforcée, qu'elle eût pu faire face à l'ennemi s'il ſe fût préſenté. Il déployoit d'ailleurs toutes les ruſes de ſa politique, & ne négligeoit rien de ce qui pouvoit exténuer les forces de Louis, ſubornant les Capitaines, prodiguant aux uns les dons & les promeſſes, à l'effet de rallentir l'activité de leurs

(1) Pierre d'Umile, *apud* Angelo da Coſtanzo, *lib.* 12, page 297.

opérations, & attirant les autres à ſon ſervice. C'étoit pourtant auprès des Florentins qu'il faiſoit jouer ſes plus puiſſans reſſorts ; il redoubla de manège & de ſoupleſſe pour les détacher du Pape & de Louis. Enfin il ſe réconcilie avec Jean XXIII lui-même, abjurant Grégoire XII & l'amitié qu'il lui avoit témoigné juſqu'alors. Louis reſté ſeul & ſans appui étoit loin de pouvoir ſuivre la glorieuſe carriére qu'il venoit de s'ouvrir à Roccaſecca. Il quitta l'Italie, fort mécontent de ſes alliés, laiſſant pour la ſeconde fois Ladiſlas paiſible poſſeſſeur du Royaume de Naples, & plus en état que jamais de ſe livrer à l'impétuoſité de ſon ambition.

Ammirat. Stor. Fiorent. L. 18.

Il ne tarda pas en effet à ſe prévaloir de la retraite de ſon compétiteur. Cédant aux circonſtances, il s'étoit rapproché de Jean XXIII, & rompit avec lui dès qu'il n'en eut plus beſoin. Deux mois s'étoient à peine écoulés depuis le traité, quand Ladiſlas ſe jetta ſur la Marche d'Ancone, & vint aſſiéger du même pas la ville de Rome, obligeant le Pape de s'en-

fuir à Vitterbe, de Vitterbe à Florence, qui trompée, comme le Pontife, par un frauduleux traité de paix, ſe voyoit menacée de perdre ſa liberté. Le Secrétaire Florentin nous dit que le danger où ſe trouva pour lors cette République, & de proche en proche tout le reſte de l'Italie, fut parfaitement égal à celui qu'elle avoit couru dans les derniéres années de Jean Galeaz. Il eſt vrai que la parité eſt des plus frappantes ; comme il n'avoit manqué au Duc de Milan, devenu maître de la Lombardie, que d'entamer le Royaume de Naples ; il ne manquoit réellement à Ladiſlas, Souverain de Naples, de la Pouille, de la Calabre, & tout récemment de la Marche & de la Romagne, que d'impoſer le joug à Florence, d'où il ſeroit tombé de tout ſon poids ſur la Lombardie. Ajoûtons qu'ainſi que la mort du Viſconti ſauva Florence & la baſſe Italie, la mort du Roi de Naples, bien plus prématurée que celle du Conquérant Milanois, puiſqu'il touchoit à peine à ſa quarantiéme année, arriva fort à propos pour les Toſcans & les Lombards.

Stor. Fiorent. L. 4.

[Ladiſlas mourut à Naples (*) en 1414, empoiſonné, s'il en faut croire les Hiſtoriens, d'une maniére bien étrange. Etant à Perouſe, il avoit pris pour concubine la fille d'un Médecin, pour laquelle il brûloit de la paſſion la plus déſordonnée. Le Médecin corrompu, dit-on, par l'or des Florentins, perſuade à ſa fille de s'oindre avec certaine drogue, à l'effet, comme il l'en aſſûroit, de doubler les voluptés de ſon amant & de l'arrêter par un charme indiſſoluble. Tout porte à croire que cet ingrédient, par qui l'ignorance & la malignité veulent que l'avarice ſe ſoit immolé deux victimes ſi précieuſes, ne fut préparé que par la nature. « On ne connoiſſoit pas encore *le* » *Mal François*, dit Muratori; mais » au rapport d'anciens & habiles » Médecins, les excès de l'incontinence jettérent quelquefois dans

Annali, tom. 9. pag. 7.

(*) Et non à Perouſe, comme le dit M. Nina dans les deux mots qu'il gliſſe en courant, & que nous avons cru devoir étendre au point qu'ils le ſont entre ces deux crochets.

» des maladies qui lui reſſembloient « fort, & que le vulgaire croyoit » être l'effet d'un poiſon artificiel ». Quelqu'un vient même d'établir que ces maladies étoient le terrible fléau lui-même, devenu ſeulement plus commun depuis la fréquentation de l'Amérique. Quoi qu'il en ſoit, Ladiſlas ne tarda pas de tomber dans un état déſeſpéré, ſans pourtant que ſa brûlante ſoif de vengeance & de ſang en fût appaiſée. Elle l'étoit ſi peu, qu'il fit arrêter deux Capitaines d'aventures, Paul & Orſo des Urſins, contre leſquels il avoit plus d'un grief à la vérité, mais qui venoient le viſiter ſur la foi d'un traité intervenu quelques jours auparavant. A cette nouvelle, ſes principaux Courtiſans accourent & étalent toutes les conſéquences d'une ſi criante violation du droit des Gens. Feignant de goûter leurs remontrances, Ladiſlas ſuſpend l'Arrêt de mort & fait mettre à la voile. Ses maux redoublent, il s'égare, il délire, & ne revient à lui par intervalle que pour recommander à l'équipage de veiller ſur les deux priſonniers. Arrivé à Naples,

Naples, où ſa fureur comptoit trouver de plus flexibles inſtrumens, il ordonne que Paul des Urſins ſoit décapité ſur le champ. La Ducheſſe d'Autriche, ſa ſœur, ayant épuiſé les raiſonnemens politiques & religieux, prend ſur elle de délier les victimes, & fait dire cependant au Roi, par ceux qu'il écoutoit avec plus de complaiſance, que la tête de Paul vient de tomber & ſon corps d'être mis en pièces. L'exceſſive joie qu'il en reſſentit, dit Coſtanzo, ne put appaiſer la violence de ſon mal. Il expira quelques heures après, regretté uniquement de ſes ſoldats qu'il traita toujours avec largeſſe & familiarité, avec la bonhommie même de la chevalerie. Pierre d'Umile * en rapporte deux traits qui pourront délaſſer le Lecteur, & completteront le tableau de ce Prince, l'un des plus ſinguliers, ſi je ne me trompe, que l'Hiſtoire nous ait tranſmis.

* *Ap. Coſtanzo, lib. 12.*

Un Jeune-homme, appellé Gezualdo, avoit acquis à vingt-deux ans de l'adreſſe & des forces prodigieuſes. Quand un Cavalier ſoutenoit le choc de ſon énorme lan-

ce, ce qui étoit aſſez rare, il le ſaiſiſſoit au corps & le portoit irréſiſtiblement à terre. Les plus célèbres hommes d'armes, que Ladiſlas fit ſucceſſivement entrer en lice, ayant ſuccombé ; lui-même dont la force & l'adreſſe avoient peu d'égales, voulut tenter l'aventure. Ils rompirent admirablement pluſieurs lances ; puis en étant venus à l'eſtoc, ils ſe joignent, s'entrelacent, s'ébranlent, ſe ſoulèvent....., *Finiſſons, Sire*, dit Gezualdo qui le ſentoit foiblir, *ſans quoi Votre Majeſté eſt à terre.* --- *A terre*, replique le Monarque indigné ? *Va ton train & prends garde à toi.* Faiſant pour lors un dernier effort, Gezualdo le précipite & tombe ſur lui. Ladiſlas, avouant franchement ſa défaite, le reconnoît pour ſon maître & lui donne un poſte honorable parmi les Officiers de ſa Maiſon. Il lui prit envie dans une autre occaſion de ſe meſurer avec Antonello de Coſtanzo, qui du premier choc mit ſa lance de façon à ne le pas heurter de front. *Qu'on aille l'avertir*, dit Ladiſlas en arrivant à la barriére,

que s'il n'y va comme avec ſon égal, je le fais jetter tout à l'heure dans le plus noir de mes cachots. Au retour, Coſtanzo lui rompit ſi rudement en viſiére, qu'il en fut renverſé, & demeura quelque tems ſans connoiſſance. La Ducheſſe d'Autriche étant accourue, & croyant ſon frere mort, avoit déja mis les Gardes aux trouſſes d'Antonello, qui fuyoit éperdu. *Qu'il vienne*, s'écrie Ladiſlas reprenant ſes eſprits; *qu'il ne craigne rien. Je le nomme mon frere d'armes & ne veux plus qu'il quitte mes côtés.* En effet il le compta de ce moment au nombre de ſes favoris, & l'inveſtit de la Seigneurie de Tevarola.]

CHAPITRE III.

Règne abominable & passager de Jean Marie. Puissance de Facino en Lombardie. Philippe Marie Visconti relève l'Etat de Milan.

DAns l'état où se trouvoit pour lors la Lombardie, il est bien certain que si le Roi de Naples s'y fût présenté, après s'être assûré préalablement des Florentins, la conquête en eût été fort aisée. On se souvient du chaos où la mort de Jean Galeaz plongea le Milanois, des révolutions causées par le partage du domaine, par la minorité des deux freres, par l'avidité des Tuteurs : le désordre persévéroit dix ans après, c'est-à-dire, à l'époque où Ladislas se trouvoit au plus haut point de sa grandeur, & n'avoit plus qu'un pas à faire pour jetter l'effroi parmi les Potentats de cette contrée. Parme

& Reggio étoient encore tyranniſées par Ottobon Terzo, Lodi par Jean de Vignate, Cremone par Gabrino Fondolò, Bergame & Breſcia par Pandolfe Malateſta, Alexandrie & Verceil par Facino Cane, & autres Places enclavées précédemment dans le même domaine, par d'autres Uſurpateurs plus ou moins odieux.

Parvenu en âge, le Duc de Milan * n'étoit pas plus propre au gouvernement. [Il n'avoit fait des progrès qu'en ſcélérateſſe. Les fureurs de Bernabo & de tous les monſtres qui nous ont fait frémir dans le cours de cette Hiſtoire, ſont, pour ainſi dire, des traits de bienfaiſance auprès de ce que l'Hiſtorien Milanois rapporte de celui-ci. Un jour qu'après une émeute aſſez ſérieuſe il rentroit dans Milan, écumant de rage, deux à trois cens vieillards ou enfans, entaſſés ſous le porche de l'Egliſe de S. Etienne, ſe mirent à crier : *la paix ... la paix, la paix* ! A ces mots qui ne pouvoient ſignifier, ſur-tout dans ces bouches, que *pardon*, *graces*, *miſéricorde* ; mais qu'il prit, ſans doute, pour un dernier accent de liber-

* Jean Marie.

Corio, parte 4.

té, ſuppoſant encore quelque ſentiment de leurs forces & l'inſolence de ſe croire faits pour traiter avec lui : Jean Marie précipite le ſanguinaire eſcadron qui le ſuivoit ſur ce troupeau gémiſſant qui fut maſſacré tout entier ; & ſur le champ il fait publier un Edit défendant, ſous peine de la corde, de prononcer le mot de *paix* ni celui de *guerre*. Il auroit voulu, dans ſa deſpotique frénéſie, pouvoir en purger tous les idiomes. Les Miniſtres de la Religion eurent ordre de les ſupprimer ; & partout où la Liturgie marquoit *pacem*, il fallut ſubſtituer *tranquillitatem*, *calme*, *repos*, qui ſemblent déſigner en effet un Etat plus paſſif, plus inerte, plus excluſif des idées d'activité, d'intelligence & de vie, dont il auroit voulu priver tous les Etres(*). Mais comment exprimer ce que j'apperçois encore dans la narration de

(*) Cela eſt fou, dira-t-on, extravagant, incroyable : j'en conviens, & m'en ſuis dit à moi-même beaucoup plus encore. Mais, dans le fond, que ſont tous les Tyrans, que des cerveaux déſorgani-

Corio ? des chiens dreſſés pour la haſſe des hommes ; inſtruits à les

ſés, des imbécilles plus ou moins furieux ? Dans quelle tête d'ailleurs, dans quelle autre que celle d'un Souverain brûlant de la fiévre du deſpotiſme, une ſi étrange idée auroit-elle pu tomber ? Des faits de cette nature ne s'imaginent point. J'ai peine à concevoir que l'eſprit de vertige ait emporté juſques-là un Duc de Milan ; mais un Ecrivain de cet âge, qui en auroit controuvé l'Hiſtoire, m'étonneroit bien davantage. Le récit de Corio, froid & brut comme ſon ſtyle ; l'époque où il écrivoit, diſtante au plus de ſoixante-dix ans *, raſſûrent parfaitement la critique ſur ſon compte, ainſi que ſur la probabilité du fait. Au reſte ce ſeroient les Tyrans eux-mêmes qui pourroient y jetter de grandes lumiéres. Ils nous diroient, d'après les plus ou moins violens accès qu'ils ont reſſentis, ce qu'on peut ajoûter de foi au délire de Jean Marie. Combien peut-être chez qui le fanatiſme de la toute-puiſſance a été fort près de s'exalter au même dégré ! Je me figure que dans toutes les langues, j'entends celles des Nations un peu libres & éclairées, il y a nombre de termes qui fatiguent cruellement l'oreille des oppreſſeurs en chef & en ſous-ordre, & qu'ils ſont tentés plus d'une fois d'en interdire l'uſage.

* Sous le régne de Louis *le Maure*.

pouſuivre, à les déchirer, à les dévorer (*); nourris des victimes palpitantes du caprice ou de la haine de leur maître ! Un Prince .... un monſtre toujours entouré de ces terribles animaux ; les appellant chacun par leur nom, analogue au dégré d'ardeur qu'ils montrent pour le carnage ; s'amuſant à les voir ſe diſputer d'effroyables lambeaux, à parcourir avec eux les différens quartiers de la Cité, à les lancer ſur ceux qu'il rencontre..... juſques ſur des enfans, qu'un inſtinct plus fort que leur horrible éducation fait reſpecter des plus farouches, & qu'il fait égorger, dépécer par ſes Piqueurs, afin d'éveiller par la fumée du ſang & de la curée leur appetit carnaſſier....! Si lui-même du moins leur ſervant à ſon tour de pâture .....! Si mille bras armés ....! Pourquoi n'acheverions-nous pas ? Pourquoi craindrions-nous d'invoquer, de précipiter le

(*) Il étoit réſervé aux barbares Conquérans du Nouveau Monde de renouveller cet exemple atroce, & d'en conſtater la poſſibilité.

coup qui, au défaut de la foudre, en purgera bientôt la terre & abſoudra le Ciel ? (*)]

La Ducheſſe ſa mere étant morte empoiſonnée, ſans doute par ſes ordres, il s'abandonna aux plus infâmes de ſes adulateurs ; & tous ceux dont la ſageſſe & les lumiéres avoient ſauvé juſqu'ci l'Etat d'une ruine entiére, prirent le parti de s'éloigner,

(*) Un jour qu'il ſe promenoit dans les rues de Milan, pour obſerver ſans doute ſi la pâleur & l'effroi perſévéroient ſur tous les fronts, il entend ſanglotter une pauvre femme qui montre à ceux qui l'interrogent de ſa part, le cadavre de ſon mari, dont un Curé trop avare refuſoit de faire la levée, parce qu'elle n'avoit pas de quoi payer l'enterrement. *Qu'il vienne tout à l'heure*, lui envoie dire le Duc ; & s'étant mis lui-même à la ſuite, ayant entendu avec édification tout l'Office des obſèques ; comme on alloit deſcendre le cadavre dans la tombe, il fait garotter le Prêtre par ſes Satellites, & ordonne qu'il ſoit enterré le premier. C'eſt le pendant du Sultan ou Bacha de Monteſquieu, qui fait jetter dans ſon four le Boulanger infidèle, & *ne ſçait être juſte qu'en outrant la juſtice*. Ce qui eſt entre les crochets a été ſuppléé par le Traducteur. *Corio, ubi ſup.*

craignant d'autoriſer par leur préſence les horreurs qui s'alloient commettre ſous un ſemblable Miniſtére. La décadence en fut tellement précipitée, que l'Etat ſe vit au moment de paſſer ſous le joug des François, déja maîtres de Gênes. Enfin les Sujets conjurés ſe defirent du monſtre qui heureuſement ne laiſſa point d'enfans. (*)

* Philippe Marie.

D'un autre côté, le Comte de Pavie *, qui auroit dû ſuccéder à ſon frere aîné & réunir tous les Etats paternels, ſe trouvoit lui-même dépouillé & réduit en ſervitude par un Sujet rebelle. C'étoit Facino Cane, natif de Santia ou de Caſal, qui, à l'exemple des autres Miniſtres de Jean Galéaz, ſe fit d'abord Tyran d'Alexandrie, puis de Tortone, Verceil & Novare, & parvint en peu de tems à un ſi haut dégré de puiſſance, qu'il fut en état de ſe meſurer avec le Duc de Milan lui-même, & d'enlever Gênes aux François. De tous les Seigneurs &

(*) Ils l'aſſaſſinérent dans l'Egliſe de S. Gottard où il entendoit la Meſſe.

Capitaines de Lombardie, il étoit certainement le ſeul qui eût pu faire face à Ladiſlas. Introduit en dernier lieu dans Pavie par une partie de la Nobleſſe, il s'en arrogeoit la Seigneurie ; & laiſſant à Philippe Marie le vain titre de Comte avec une fort modique penſion, il diſpoſoit ſouverainement de tout ſon domaine, & le faiſoit garder lui-même très-ſoigneuſement dans ſa Capitale. Pour peu que Facino eût encore vêcu, il ſe ſeroit indubitablement rendu maître de Milan où déja ſon crédit étoit immenſe, attendu qu'il y avoit été revêtu, deux ans auparavant, du titre de protecteur de Jean Marie : tenant pour lors dans ſes mains les Etats & les forces des deux freres, il eût infailliblement ſubjugué Bergame. Mais étant préciſément tombé malade au ſiége de cette Place, il ſe fit porter à Pavie, & mourut en même tems que le Duc fut aſſaſſiné dans Milan. Quoique Facino Cane n'ait pas joui longtems de ce haut rang, ni laiſſé d'héritiers, il n'en paſſe pas moins pour un des plus fortunés Tyrans d'I- An 1412

talie, parmi leſquels on en voit très-peu qui aient fini comme lui d'une mort naturelle. D'ailleurs il laiſſa Beatrix Tenda, ſa femme, environnée de tant de richeſſes & de gloire, qu'elle fut recherchée en mariage par Viſconti lui-même, à qui l'or de cette Veuve, qu'il traita dans la ſuite avec tant d'ingratitude & de barbarie, fut d'un grand ſecours pour le recouvrement des Etats de ſes peres.

[Immédiatement après l'aſſaſſinat de Jean Marie, les Conjurés avoient proclamé Duc de Milan l'un des bâtards de Bernabo, *Aſtorre*, dit le *Soldat ſans peur*, qui, ſelon toute apparence, fut le principal artiſan de la révolution. L'armée de Facino, à qui même en mourant il avoit recommandé Philippe Marie, étoit bien en état de le faire triompher. Mais il manquoit d'argent, & ces troupes vénales ſe diſpoſoient à paſſer au ſervice d'*Aſtorre*, ou de *Pandolfe Malateſta* uſurpateur de Bergame. Ce fut dans ces extrémités que l'Archevêque élu de Milan & le Gouverneur de Pavie ima-

inérent de lui faire épouſer Beatrix de Tenda qui compta ſur le champ quatre cens mille florins d'or, au moyen deſquels Philippe Marie réchauffa le zèle des ſoldats & donna la chaſſe au Bâtard. Quand on voit enſuite cette même Beatrix porter ſa tête ſur un échaffaud, on eſt tenté d'aſſimiler Philippe à ſon grand-pere maternel, à ſon frere lui-même. Elle fut accuſée d'avoir reçu dans ſa couche un de ſes Domeſtiques. Les tortures lui arrachérent une ſorte d'aveu qu'elle rétracta le moment d'après ; & l'on fut généralement perſuadé, dit Muratori, que l'infécondité & des charmes uſés faiſoient tout ſon crime.]

Si le Lecteur daigne ſe rappeller ici l'hiſtoire des Princes nourris au ſein des guerres civiles qui accompagnent d'ordinaire les minorités & les régences, il conviendra qu'il en eſt très-peu qui aient été véritablement courageux & vaillans de leur perſonne ; qu'adonnés pour la plûpart aux femmes & perdus de débauches, ils ont porté dans la politique bien moins d'intelligence & de

ſagacité, que de défiance, de diſſimulation & de malice; de la cruauté ſur-tout, & fort peu d'humanité. C'eſt auſſi, trait pour trait, le caractére de Philippe Marie Viſconti, fameux dans l'Hiſtoire d'Italie par ſes expéditions, par le bonheur ineſpéré avec lequel il releva l'Etat de Milan, & bien plus encore par les grandes révolutions que ſa mort & le défaut d'enfans produiſirent en Lombardie. Je ne parle pas de l'ambition, partage des bons Princes comme des mauvais, eſſentielle & dominante qualité des Conquérans, & plus blâmable peut-être chez tout autre qu'en Philippe Marie, dont les conquêtes pouvoient être regardées comme un juſte dédommagement des efforts qu'il lui fallut faire pour raſſembler les parties éparſes de ſon domaine. Et qu'ajoûta-t-il dans le fond aux Etats qu'avoient poſſédés ſon pere Galeaz, Luchino & l'Archevêque Jean ? Il ne fit rien, à le bien prendre, que le ſouvenir récent de la gloire avec laquelle ſes ancêtres avoient régné ſur une ſi grande & ſi belle partie de l'Italie,

dût naturellement lui inſpirer, à oins qu'il n'eût entiérement dégéné- & oublié tout le ſoin de ſa gloire.

Mais il faut le voir agir. Philip- e Marie ne fut pas plutôt reconnu & proclamé Duc de Milan, qu'il s'oc- upa des moyens d'abattre cette multitude d'Uſurpateurs & de Ty- rans. En moins de deux ans, il eût ramené ſous ſon obéiſſance la plus grande partie des Villes ſoumiſes à ſes ancêtres. Une ruſe fit tomber dans ſes mains la ville de Lodi, & Jean de Vignate lui même, qu'il fit enfermer dans une cage de fer où ce malheureux ne vêcut pas long- tems. Effrayé d'un tel exemple, Lottiéri Ruſca ſe hâta de lui remet- tre les clefs de Come. Bientôt après Bergame & Breſcia ſuccombérent ſous les vaillans efforts de ſon Gé- néral François Carmagnola. Plaiſance fut priſe, repriſe & raſée. Il eut en ſon pouvoir Cremone & le Tyran Ga- brino, auquel il fit faire ſon Procès & couper la tête. En même tems, & à la faveur de ſes diſcordes éternellement renaiſſantes, il s'empara de Gênes & donna la chaſſe au Do-

ge Thomas de Campofregoſo. Immédiatement après la Romagne fut ravagée par un autre de ſes vaillans Capitaines, Ange de la Pergola, qui enleva Forli aux Ordelaffi, Immola aux Alidoſi, pluſieurs châteaux & fortereſſes que les Florentins poſſédoient dans cette partie, & n'imprima guéres moins de terreur à ces Républicains, que leur en avoient inſpiré, à différentes repriſes, les Rois de Naples & les précédens Souverains de Milan. Mais celui-ci ne tarda pas d'arriver au terme de ſes
An 1424. proſpérités. L'année 1424 le vit à la fois monter au plus haut dégré de ſa grandeur, & faire les premiers pas vers la décadence. Dans le cours même de ce grand nombre d'années qu'il vêcut encore, il ne put jamais redevenir formidable aux Puiſſances d'Italie.

Je ſçais bien qu'en qualité de République, Veniſe s'eſt toujours regardée, & à plus d'un titre, comme ſupérieure à Florence. Je ſçais même qu'après le ſingulier avantage d'avoir été le centre du plus vaſte des Empires & la dominatrice des

ations répandues ſur l'ancien hé-
iſphére ; qu'après le ſuprême hon-
eur d'être le Siége de la Religion
hrétienne, plus étendue que ne le
it jamais l'Empire Romain, l'Italie
eut ſe glorifier encore d'avoir dans
on ſein une République illuſtre,
rodigieuſe, incomparable même,
on peut le dire, telle que Veniſe.
Mais il eſt une ſorte de gloire qui
n'eſt pas la moins ſolide, & que les
Florentins ne voudront certainement
pas lui céder : celle d'avoir défendu
la liberté de l'Italie, & empêché
qu'elle ne devint la proie d'un ſeul.
Que Florence, qui pendant dix ans
entiers ne put avoir de forme ſta-
ble du gouvernement, & ſe déchira
conſtamment de ſes propres mains,
ait pu s'occuper à tel point des af-
faires d'Italie ; ce n'eſt pas ce qui
m'étonne le plus. C'eſt du milieu
des factions, des ligues, des guerres
inteſtines, qu'on a preſque toujours
vu & les Républiques & les Mo-
narchies elles-mêmes exécuter les
plus grandes choſes au dehors. Mais
qu'une République, dont le territoire
étoit ſi borné, & la ſubſiſtance uni-

quement fondée ſur l'induſtrie & le commerce ; que des Négocians, après toutes les pertes qu'ils avoient eſſuyées en différentes Parties du monde, où leurs effets furent confiſqués, pillés, dilapidés, aient pu, au ſein du plus orageux des Gouvernemens, ſoudoyer cette prodigieuſe quantité de Gendarmes, dont la paye étoit énorme, fournir d'abondans ſubſides à leurs Alliés, réſiſter même ſeuls le plus ſouvent, & rendre nuls, au moyen de la célérité avec laquelle ils faiſoient les fonds d'une guerre, les forces & l'ambition des plus formidables Potentats d'Italie.. . . . Voilà, ou je me trompe fort, ce qu'on ne peut retracer ni lire ſans un tranſport d'admiration.

Pour revenir au Duc de Milan qui voyoit trop quels obſtacles l'or & la dextérité des Florentins pouvoient lui oppoſer en Romagne, il redoubloit d'efforts pour gagner leur amitié, ou leur empêcher du moins de ſe déclarer contre lui ; ce qu'il avoit d'autant plus à cœur dans ce moment, que huit

ans de paix (1) & de proſpérités le mettoient en état de former de plus vaſtes entrepriſes. En conſéquence, ſes Ambaſſadeurs vinrent pluſieurs fois à Florence, pour s'aſſûrer de ſon alliance ou de ſa neutralité; & comme celle-ci, qui craignoit fort pour ſa liberté & ſes poſſeſſions, vouloit avoir des ſûretés, il fut dit expreſſément dans le traité de paix conclu pour lors entre la République & l'Etat de Milan, que Philippe Marie ne s'ingéreroit d'aucune façon dans ce qui ſe paſſeroit au-delà de la Magra & du Tanaro. Ceci fut convenu avant que le Duc eût pris Breſcia & obtenu la Seigneurie de Gênes. Afin de jouir paiſiblement de la derniére, il céda Sarzane à Thomas de Campofregoſo, ſous la clauſe expreſſe que, dans le cas auquel Thomas voudroit aliéner cette Place, il ne pourroit la vendre qu'aux Genois: ce qui étoit proprement en interdire l'acquiſition aux Florentins, ou plutôt ſe la ré-

(1) C'eſt-à-dire, depuis 1414 juſqu'en 1422. Amirato: *Storia Fiorentina*, liv. 4.

ſerver à lui-même, comme étant Seigneur de Gênes. Les Florentins prétendirent, non ſans raiſon, que la reſtriction concernant Sarzane portoit atteinte au traité, & que le Duc s'ingéroit viſiblement dans les affaires de Toſcane. D'ailleurs, les vues du Milanois pouvoient-elles être encore un problême pour cette Nation ſi clairvoyante, ſi déliée ? Florence n'héſita donc plus d'en venir à la force ouverte, & choiſit pour Général Pandolfe Malateſta qui ne tarda pas d'entrer en campagne.

CHAPITRE IV.

Rétabliſſement des Milices nationnales vers 1400. Caractére ſpécifique des différentes Puiſſances qui figuroient en Italie à cette époque. Grandeur & célébrité d'Amédée VIII, Duc de Savoie.

LA conſidération, l'autorité, l'empire que s'étoient acquis les *Condottieri*, & ſur-tout Jean Augut, devoient naturellement donner de l'émulation aux Italiens, & rallumer ce génie martial dont ils avoient été jadis ſi fortement dominés. Etoit-il poſſible que tant d'or & d'argent, que la ſolde ou le pillage rapportoit à ces compagnies, n'entraînât pas les peuples, ſur-tout les moins commerçans, dans le métier de la guerre, moyen ſi ſûr & ſi court de s'enrichir, de parvenir aux honneurs, à la domination, à la toute-puiſſance ? Alberic de Bar-

biano & le Piémontois Ceccolo Broglia furent les premiers qui pouſſérent les Nationnaux dans la glorieuſe ou lucrative carriére (1). On peut dire que de l'école de ces deux Généraux, & ſur-tout de celle du premier, ſortirent, comme autrefois de ce Cheval ſi fameux & ſi fatal aux Troyens, des eſſains de vaillans guerriers qui vengérent enfin l'honneur de l'Italie, ſi longtems (2) outragé de ces Capitaines étrangers & des brigands qu'ils commandoient. Bientôt ces corps de Gendarmerie, compoſés en entier d'Allemands & de Barbares, ne le furent preſque plus que d'Italiens (3). Parmi cent trente *Condottieri* raſſemblés par les Puiſſances liguées contre

(1) Voyez Lodriſio Crivelli, *de vita Sforzii*, liv. 2.

(2) C'eſt-à-dire, depuis le commencement ou du moins depuis le milieu du ſiécle précédent.

(3) Voyez Leonard Aretin, *Commentarium de rebus ſui temporis*.

Duc de Milan, on n'en comptoit ue deux ou trois, encore des moins enommés, qui fuſſent Ultramonains (1). Au lieu des Augut, des Anichino, des Conrad, l'Italie retentiſſoit pour lors des noms de Braccio, de Sforce, de Carmagnola, de la Pergola, de Verme, d'Orſino, de Malateſta, de Gonzague, de Manfred.

Il en réſultoit d'abord, pour la Nation en général, un avantage bien précieux: les contributions, la paye des Capitaines & des Soldats, non moins énorme à la vérité qu'auparavant, le butin, les rapines, les concuſſions, & généralement tous les produits des injuſtices de la guerre reſtoient du moins dans la contrée; au lieu que, du tems d'Augut & de ces autres compagnies Allemandes ou Angloiſes, tout étoit emporté au-delà des Monts. N'étoit-il pas d'ailleurs bien ſatisfaiſant, bien glorieux

(1) Voyez Marin Sanuto, *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 22, pages 990 91.

même pour l'Italie, de voir des armées, compoſées de Soldats & Capitaines nationnaux, en état de défendre la Patrie commune, & de repouſſer les aſſauts des Barbares ? Enfin nous pourrions ajoûter que cette prodigieuſe multiplication des *Condottieri* ſervit plus ou moins à mettre un certain équilibre dans les forces reſpectives des Etats d'Italie ; attendu l'impoſſibilité qu'une ſeule Puiſſance les eût généralement ni conſtamment à ſon ſervice.

Mais il faut convenir d'un autre côté que, dans les guerres qu'ils ſe faiſoient entr'eux, les Potentats d'Italie n'étoient pas plus en ſûreté avec ces milices nationnales, qu'ils l'avoient été avec les précédentes. Ces Capitaines, attachés tout au plus à l'Italie en général, ne l'étoient nullement à la République ni au Souverain qui les ſoudoyoit. Ils combattoient ſans autre intérêt que celui de s'enrichir par les rapines, & de tirer les plus fortes payes qu'il étoit poſſible. On les voyoit paſſer, comme auparavant, d'un ſervice à l'autre, ſe donnant toujours au plus offrant ;

frant, & ſouvent au propre ennemi de celui qu'ils quittoient. L'incertitude, les craintes & les ſoupçons étoient donc toujours les mêmes par rapport à la guerre. La plus grande ſollicitude des Puiſſances belligérantes étoit de prévenir les trahiſons de leurs propres *Condottieri*, qui d'ailleurs, & de quelques talens qu'ils fuſſent doués, ne pouvoient jamais procurer aux Etats pour leſquels ils combattoient, que des avantages chancelans & paſſagers; attendu, non ſeulement l'inſtabilité du crédit, de l'autorité, de la faveur dont ils jouiſſoient, mais l'impoſſibilité de ne trouver pas leurs égaux ou leurs maîtres dans cette foule de nouveaux Capitaines que produiſoit chaque année. Ainſi, tout bien conſidéré, il faut rapporter à des principes plus certains l'équilibre de l'Italie, & les progrès que le droit public commença de faire à cette époque.

Nous avons obſervé précédemment que la maniére arbitraire d'acquérir & de tranſmettre les Souverainetés favoriſoit ſinguliérement

l'ambition des Capitaines d'aventure, & rendoit preſque nuls les droits de la naiſſance ; mais on commença vers la fin du XIVe. ſiécle à changer de ſyſtême : la plûpart des Souverainetés, d'abord électives ou plutôt uſurpées, devinrent par une ſuite des ſucceſſions héréditaires & tranſmiſſibles. Elles ne l'étoient pas à la vérité avec cet ordre immuable établi deux ou trois ſiécles après, & ſi précieux pour l'humanité ; mais, dans le fait, les enfans ou les plus proches ſuccédoient aſſez conſtamment, & pour ainſi dire de plein droit. De-là les deux eſpèces de Souverains qu'on trouve en Italie vers 1400 : les uns militaires, guerriers de profeſſion & très-petits terriens, comme les Malateſta, Seigneurs de Rimini, les Gonzague de Mantoue, qui paſſoient ſucceſſivement au ſervice des Républiques, & d'autres Souverains plus puiſſans qu'eux, qui combattoient preſque toujours au nom & pour le compte d'autrui, & ne pouvoient guéres par conſéquent faire eux-mêmes des acquiſitions, ni parvenir à la grandeur : les autres grands terriens & non mi-

taires, qui ſe ſervant de troupes énales, étrangéres & ſouvent infi-lelles, ſe mirent, par cela même, & dans l'impuiſſance de faire des conquêtes, & dans la néceſſité de ſe dépouiller, de ſacrifier une partie de ce qu'ils poſſédoient à l'avidité de leurs Généraux. De ce nombre furent les Ducs de Milan, les Rois de Naples & les Papes. Si Veniſe & Florence, obligées également d'employer des bras étrangers & mercenaires, ne laiſſérent pas de conſerver, d'étendre même leur ancien domaine; c'eſt que la poſition des autres Potentats étoit encore plus fâcheuſe, & la détreſſe où ſe trouvérent généralement tous ceux-ci fit le ſalut des deux Républiques. Il faut convenir après tout que les terres qu'elles acquirent pour lors leur coutérent infiniment cher, & ne valoient pas à beaucoup près les ſommes immenſes qu'elles avoient dépenſées en différentes guerres.

Quant aux Comtes de Savoie (1);

(1) On pourroit le dire également des

le Gouvernement de leurs Etats ne méritoit pas ſi peu de ſoins & d'attention, qu'il fût de leur intérêt de s'aller mettre, comme ceux d'Eſte & de Gonzague, à la ſolde des Puiſſances d'Italie ; & leur domaine, d'un autre côté, n'étoit pas ſi vaſte, qu'ils puſſent prudemment confier à des Généraux étrangers le commandement de leurs armées. Auſſi furent-ils exempts de toutes les ſollicitudes que l'inſolence & les perfidies des Condottieri donnoient aux autres Etats. Ils ne parurent, dans les différends & les débats, qu'en qualité d'arbitres, & furent choiſis plus d'une fois pour médiateurs entre les plus grands Monarques & les plus puiſſantes Républiques. Amédée VI, ſurnommé le Comte *Verd*, obtint de Louis d'Anjou, pour prix

---

Marquis de Montferrat, n'étoit qu'à l'époque où nous en ſommes, des minorités & autres cauſes accidentelles ne leur permirent pas de monter au même dégré de réputation & de puiſſance qu'avoient atteint les Comtes de Savoie.

de ſon inviolable amitié, la ceſſion de tous les droits que les Comtes de Provence prétendoient avoir ſur le Piémont : enſorte qu'outre l'acquiſition des Pays de Vaud & de Gez, du Faucigny & du Val-morei, vers les confins de la Savoie, il unit irrévocablement au domaine de ſa Maiſon Chieri, Biella, Cony, Chivaſſe & Verrue. Tant d'Etats ajoûtés au patrimoine de ſes peres, & ſur-tout la ſageſſe, la ſublimité de ſon gouvernement, facilitérent à ſon fils l'acquiſition de Nice & de Vintimille. Les troubles de la Provence, occaſionnés par l'éloignement des Comtes occupés des affaires de Naples, par le ſchiſme & le voiſinage de Clement VII, pat la révolte & les violences de Raymond, Vicomte de Turenne, montérent en effet à un tel point, que les Niſſards & ceux de Vintimille ſe rangérent ſous les loix d'Amédée VII, le même qui fut créé, par l'Empereur Charles IV, Vicaire général de l'Italie, & prépoſé, avec une autorité preſqu'illimitée, ſur toutes les Vil-

les & Principautés de cette contrée (1).

Cependant, & par une ſuite de l'aſcendant que les Seigneurs de Milan avoient pris dans les affaires de Lombardie, les Comtes de Savoie furent arrêtés à ce point de grandeur, & ne purent de long-tems en toucher le faîte. Mais, au commencement du XVe. ſiécle, Amédée VIII ſe trouva dans des circonſtances plus favorables, & dont un Prince tel que lui ne pouvoit manquer de ſe prévaloir. A peine ſorti d'une minorité qui d'ailleurs ne fut pas exempte de troubles, il donna des preuves éclatantes de prudence & de ſagacité. La premiére année de ſa majorité le vit accroître ſes Etats, illuſtrer ſa Maiſon par de nouveaux titres, & s'immortaliſer lui-même

(1) Voyez Guichenon, hiſtoire généalogique de la R. Maiſon de Savoie, page 456. Noſtradamus, pages 477-500 & ſuivantes. Hiſtoriens anonymes de Provence, *Manuſcrits*. Voyez les mêmes, touchant la ſupériorité Impér. ſur Gênes & S. Remo, chap. 6 & 7.

par de glorieuſes actions. La France, qui le vit ſi ſouvent arrêter les fureurs des Bourguignons & des Armagnacs, admira ſon génie pacificateur, ſa politique, ſa dextérité. Il ne contribua guéres moins à la pacification des Puiſſances Chrétiennes & de l'Egliſe, que le Roi des Romains, avec lequel il agit toujours de concert (1). Sigiſmond, qui, au retour du Concile de Conſtance où il ſe donna des peines infinies, étoit paſſé à Nice, puis en Arragon, pour traiter en perſonne avec le Roi Ferdinand, ſe rendoit enfin à Paris pour terminer les débats de la France & de l'Angleterre, & achever d'éteindre le ſchiſme qui déſoloit depuis ſi long-tems l'Occident. Il ne manqua pas de communiquer de ſi grands deſſeins au ſage Amédée, & vint le conſulter à Chamberi: c'eſt alors que la Savoie fut érigée ſolemnellement en Duché. Sigiſmond in-

(1) Voyez Juvenal des Urſins, chez Daniel, Hiſtoire de France, tome 2, page 126.

de Lombardie. Le ſort de la guerre ſubſiſtante depuis ſi long-tems entre le Duc de Milan & les Républiques confédérées de Veniſe & de Florence, dépendoit viſiblement du parti que prendroit Amédée. Les Puiſſances belligérantes redoubloient par conſéquent d'inſtances & d'activité pour obtenir ſon alliance & ſon amitié.

CHAPITRE V.

Le Comte François Carmagnola, Promoteur & Capitaine Général d'une formidable confédération, porte les plus rudes coups au Duc de Milan, & réduit conſidérablement ſa puiſſance.

LES aventures de Sforce, de Braccio, de Carmagnola ſe trouvent ſi étroitement liées avec tout ce qui s'eſt paſſé pour lors de plus remarquable en Italie, que leur hiſtoire comprend à peu près l'hiſtoire générale de la Nation, pendant l'eſpace de quinze ou vingt ans. Les deux premiers qui laiſſérent des enfans & une brillante fortune, ont eu chacun leur Hiſtorien. Lodriſio Crivelli, & Jean-Antoine Campano, Ecrivains célèbres de cet âge, tracérent leur vie fort au long, & d'un ſtyle même qui n'eſt pas ſans élé-

gance ; mais le dernier dont la fin fut tragique & ignominieuſe, ce Carmagnola qui vit périr avec lui ſon nom & ſes richeſſes (1), n'a trouvé perſonne qui ait daigné lui conſacrer ſa plume. Aſſez d'autres Ecrivains, à la vérité, ont pris ſoin de nous le faire connoître. Leonard Aretin, Poggio Bracciolini, André Biglia, André Raduſio, Simonetta, Corio en parlent avec plus ou moins de détail, & tous avec le plus grand éloge.

Buſſone étoit le nom de ſa famille, non moins obſcure que celle de Sforce (*). Il prit, avec le mé-

(1) Qui furent peut-être la véritable cauſe de ſa perte. *Voyez Corio, p. 761, Edition de Veniſe* in-4°.

(*) *Sforza Attendolo*, tige des Sforce, Ducs de Milan, né à Cotignola, dans la Romagne, en 1369. « Boninconſtrus, Bonoli & beaucoup d'autres donnent aux Attendoli une origine noble ; mais il y a tout lieu de préſumer qu'ils ne ſongérent à s'ennoblir, qu'après qu'ils furent parvenus au Duché de Milan Il

& ſa patrie. Il fut obligé, comme tous ceux que la naiſſance n'élève pas d'un ſeul jet aux honneurs, de paſſer par tous les grades militaires, & c'eſt probablement cette longue épreuve qui en fit un ſi grand Général (1). Lorſque Philippe Marie parvint au Duché de Milan, Carmagnola étoit déja compté parmi les plus fameux Capitaines ; on convient généralement que le nouveau Duc lui fut redevable, en très-grande partie, de la rapidité avec laquelle il arracha des mains de tant de Tyrans les Villes qu'ils avoient uſurpées à la faveur de la foible régence de Catherine, du gouvernement odieux de Jean Marie, & des troubles qui précédérent & ſuivirent l'aſſaſſinat de celui-ci. Il n'étoit guéres concevable qu'après de ſi grands ſervices Carmagnola, qui prit dès-lors le titre de Comte, pût

(1) Voyez Billius, *Hiſtoria rerum Mediolan. lib.* 3 & 4. Voyez auſſi Chroniques de Trevize, *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 19, pages 844-45.

ne pas jouir auprès du Duc de la plus haute, de la plus conſtante faveur. Un Ecrivain du tems nous dit qu'il avoit en appointemens, Seigneuries, Fiefs & autres poſſeſſions, quarante mille florins de rente, c'eſt-à-dire, cinq cens mille livres de Savoie. L'opulence du Comte prouveroit, ce ſemble, que Philippe Marie avoit été généreux. Mais d'un autre côté, il n'eſt pas impoſſible que celui-ci ait eu quelque regret aux dons immenſes qu'il avoit fait à ſon Genéral; que n'ayant plus beſoin de ſon bras, l'envie de ſe reſſaiſir de tant de richeſſes lui ait fait chercher à le perdre. L'hiſtoire n'en fournit que trop d'exemples: rien n'eſt plus commun que de voir des Princes favoriſer, combler l'habile homme qui les ſauve, & ſe refroidir à ſon égard auſſi-tôt qu'ils croient pouvoir s'en paſſer, ſe repentir, en venir même juſqu'à vouloir le dépouiller de leurs bienfaits. Il ſe pourroit très-bien auſſi que dans le tems que Philippe, & encore plus ſes courtiſans, vérifioient avec les yeux de l'envie le total des récompenſes &

des ſervices du Comte, celui-ci de ſon côté porta la ſomme des obligations que lui avoit le Duc infiniment au-delà de leur juſte valeur. Il ne lui falloit, pour s'autoriſer dans cet avantageux calcul, que meſurer la fortune de deux autres fameux Capitaines de ſon tems, Sforce Attendolo & Braccio de Montone, inveſtis, non de petites terres inféodées ou allodiales, mais de vaſtes Cités & de Provinces entiéres. A ne ſe croire qu'un mérite égal, qui eſt aſſûrement ce qu'on peut lui prêter de plus modeſte, il condamnoit infailliblement le Duc à lui abandonner quelqu'une de ces nombreuſes Cités conquiſes par ſa valeur. Mais Philippe, qui ſoutenoit préciſément l'inverſe, étoit bien éloigné de ſouſcrire au raiſonnement du Comte; & de-là les murmures, les reproches, l'aïgreur, les haines enfin & la rupture. Au reſte nous ne donnons tout ceci que pour des conjectures qui ſont fondées à la vérité ſur les principales circonſtances, ainſi que ſur le caractére des acteurs, & peuvent tenir lieu des vraies cauſes de leur

brouillerie qu'on n'a jamais pu découvrir.

Elle éclata quelques mois après l'inſtallation de Carmagnola dans le Gouvernement de Gênes (1). Philippe y faiſoit équipper une flotte deſtinée à marcher au ſecours de la Reine de Naples & du Pape. Chacun étoit perſuadé que le Comte en ſeroit l'Amiral; point du tout: ce fut Guido Torello, & l'on publia dans le même tems que Philippe prenoit des arrangemens pour attirer Sforce Attendolo à ſon ſervice, & le ſubſtituer dans le commandement de ſes armées au Comte Carmagnola, qui fut auſſi-tôt rappellé de Gênes & remplacé par le Cardinal Iſolani. Aigri par de tels procédés & autres ſemblables, furieux de ce qu'il appelloit la plus noire ingratitude, le Comte jura d'en punir Viſconti, de tourner inceſſamment contre lui ce

Billius, lib. 4. Simoneta, ubi ſup.

(1) Le Carmagnola y fut envoyé immédiatement après que Viſconti en eut obtenu la Seigneurie. Voyez Simonetta, *de rebus geſtis Franciſci Sforzii, lib. 4. verſùs initium.*

bras, ce génie puiſſans dont il payoit ſi mal les heureux efforts.

Sous prétexte de revoir ſa patrie & les terres qu'il avoit en Piémont, il ſe rendit auprès d'Amédée VIII, Duc de Savoie, & mit tout en œuvre pour l'engager à ſe liguer contre le Viſconti; inſiſtant fort entr'autres ſur les avantages qu'il en retireroit, dont le moindre ſeroit infailliblement l'acquiſition d'Aſti, Verceil & Alexandrie. Le Duc de Savoie n'aimoit guéres à ſe mêler des tracaſſeries de Cour, & ne ſe laiſſoit point éblouir par les apparences. Attendu néanmoins les preſſantes invitations que Florence & Veniſe lui faiſoient à cet égard; attendu ſur-tout l'intérêt particulier qu'il avoit à contenir l'ambition & la puiſſance du Milanois, il ne crut pas devoir rejetter les propoſitions d'un Capitaine ſi fameux & né d'ailleurs ſon ſujet.

Poggius, lib. 4. Rer. Ital. p. 74.

Dans le même tems, Carmagnola négocioit avec les (1) Venitiens, qui

(1) Voyez Poggius, liv. 5, pages 355 & ſuivantes. Voyez auſſi André de *Radu-*

étoient dès lors en guerre avec Philippe Marie, & avides par conſéquent de toutes les occaſions de lui nuire. Il ne pouvoit guéres s'en offrir de plus précieuſe que celle d'acquérir un Capitaine, qui, indépendamment de ſon habileté dans le métier de la guerre, connoiſſoit parfaitement le fort & le foible du Milanois. Cependant ils héſitérent quelque tems, ne ſçachant pas s'ils pouvoient ſe fier au Comte, ſi ſon animoſité contre le Duc n'étoit point inſidieuſe & ſimulée, comme on le voyoit pratiquer aſſez communément dans ces tems-là; mais ne pouvant plus douter de la vérité de ſes tranſports, & vivement preſſés par les Florentins non moins impatiens d'accabler Philippe, ils prirent le Comte à leur ſolde. Celui-ci quitte auſſi-tôt le Piémont où il ſe trouvoit encore, range les frontiéres de Suiſſe, & arrive par de longs détours à Veniſe, où il redouble de manége & d'activité, pour

---

ſis, Chronique de Trevize, *apud* Muratori *Rer. Ital.* tome 19, page 858.

attirer dans le parti le plus grand nombre de Princes & de Républiques qu'il eſt poſſible. Le traité, par lequel ces différentes Puiſſances s'unirent contre Philippe Marie, portoit expreſſément que, dans le cas où l'on réuſſiroit à dépouiller l'ennemi commun, le Duc de Savoie auroit pour ſa part Milan, Pavie, Novare, Tortone, Alexandrie, Verceil, Aſti; les Venitiens Breſcia, Bergame, Cremone, & tout ce que le Duc de Milan poſſédoit de ce côté: Pour les Florentins, ils ſe feroient contentés de quelques terres ſituées vers la Romagne.

L'armée des Confédérés, commandée par le Comte Carmagnola (1), débuta par la priſe de Breſcia. Philippe Marie en fut tellement allarmé, qu'il rappella ſur le champ de la Romagne ſon Général Ange de la Pergola, dont la retraite mit les Florentins non ſeulement hors de toute inquiétude pour leurs pro-

(1) Il avoit été nommé Capitaine Général de la Ligue.

pre domaine, mais en état d'envoyer en Lombardie leurs Milices nationnales & ſoudoyées, qui joignirent en effet l'armée Venitienne, au nombre de quatre mille cavaliers & de trois mille fantaſſins. Il y eut enſuite un intervalle pendant lequel on vit agir les Négociateurs & les Généraux avec des ſuccès divers. Enfin l'armée Milanoiſe fut défaite à Maclo d'une maniére ſi complette, que le Duc ſe crut perdu ſans reſſource. On prétendit, & c'eſt l'opinion de preſque tous les Hiſtoriens, que ſi le Comte eût marché du même pas à Milan, il s'en fût indubitablement rendu maître, tant la nouvelle de cette déſaſtreuſe journée y avoit jetté de conſternation & d'effroi. Maîtres de Milan, les Confédérés entroient du même coup en poſſeſſion des terres énoncées dans le traité de partage, & Philippe Marie étoit dépouillé. Mais ce fut préciſément la proximité de l'exécution qui éveilla la politique des autres Souverains: ils calculérent la quantité de terrein & de forces que chacun des Alliés, & ſur-tout les Venitiens, alloient y gagner, & en

Poggius, lib. 6.

furent étonnés. D'abord on n'avoit ſenti que le plaiſir de voir abbaiſſer une puiſſance qui depuis près d'un ſiécle donnoit les plus vives inquiétudes à toute l'Italie; mais en ce moment, les vaſtes Cités que Veniſe étoit ſur le point d'ajoûter à ſon domaine, firent trembler les autres Potentats, nul cependant autant que le Souverain Pontiſe, dont l'Etat touchoit de preſque tous les points à celui de Veniſe, au lieu qu'à proprement parler, il n'avoit jamais touché que d'un ſeul à celui des Viſconti.

CHAPITRE VI.

Traité de Turin. Paix de Ferrare. Syſtême de l'équilibre, mis pour la premiére fois en pratique parmi les Puiſſances d'Italie, ſous le Pontificat de Martin V.

OTton Colone ou Martin V; élu dans le célèbre Concile de Conſtance avec une ſolemnité & des formes nouvelles, gouvernoit depuis ſix ans Rome & l'Egliſe. Son Pontificat, ſous lequel ce grand Schiſme fut enfin terminé par la ceſſion d'un Pontife légitime & celle d'un Antipape (1), tient à ce titre une place honorable dans les faſtes de la Religion. Celle qu'il occupe dans

(1) Gilles de Mugnos, qui avoit ſuccédé, ſous le nom de Clement VIII, à l'inflexible & obſtiné Pierre de Luna. Voyez Contin; Fleury, liv. 105, ans 1442-43.

l'Hiſtoire politique des Nations, & plus particuliérement de l'Italie, n'eſt pas moins glorieuſe, en ce qu'il eſt en même tems l'époque du total ou preſque total anéantiſſement de cette foule d'Uſurpateurs qui tyranniſoient la Romagne, de la réduction de toutes ces Cités ſous l'obéiſſance du S. Siége, du calme de Rome elle-même, où le nouveau Pape vint à bout d'étouffer les ſéditions & les diſcordes, de rendre à ſa dignité un luſtre prodigieuſement obſcurci ſous ſes prédéceſſeurs, où pour mieux dire, effacé depuis très-long-tems. Enfin Martin V eut inconteſtablement la gloire, ou le bonheur, ſi l'on veut (1), de voir pour la premiére fois une telle diſtribution de terrein & de puiſſance, un équilibre ſi parfait ou ſi fort approchant de l'être, parmi les Monarchies & les Républiques d'Italie, qu'il n'étoit plus à craindre qu'aucune pût envahir les poſſeſſions ni attenter à la liberté de ſes voiſins.

(1) Car mon deſſein n'eſt pas d'examiner comment ni à quel point il y avoit contribué.

Mais il fut bien plus heureux encore & ſouverainement heureux, d'avoir pour Miniſtre le Cardinal de Ste. Croix (1), le plus digne, le plus précieux que pût jamais rencontrer un Pontife Romain, le plus propre à démontrer la compatibilité d'une politique profonde & déliée avec la ſévérité des mœurs & la ſainteté du Sacerdoce. Pendant pluſieurs années, il ne ſe paſſe rien en France & en Italie, rien du moins d'intéreſſant pour les Puiſſances Chrétiennes, où le Duc de Savoie & ce vertueux Cardinal n'aient part, en qualité de négociateurs ou d'arbitres. On juge bien que Martin & ſon reſpectable Miniſtre entreprirent avec ardeur l'ouvrage de la paix. Indépendamment du zèle pour le bien général qui la leur faiſoit ſouhaiter très-ſincérement (2), ils ſentoient

(1) Nicolas Albergati. Voyez *Teſtimon. de B. Nic. Albergat. apud Conſt. Ruggieri. Romæ.* 1744.

(2) Voyez S. Antonin, part. 3, tit. 22, cap. 8, paragr. 9, 10 & 11, pag. 503.

que

que la ruine entiére du Duc alloit aggrandir démeſurément les Venitiens & leur livrer les frontiéres de la Romagne ; ce qui ne s'accordoit nullement avec les intérêts du Saint Siége.

Philippe Marie, de ſon côté, n'avoit pas moins à cœur de détacher le Duc de Savoie, qui, ſecondé du Marquis de Montferrat, marchoit en vainqueur juſqu'aux portes de Milan, tandis que Carmagnola faiſoit, tantôt dans le Cremonois, tantôt dans le Breſcian, les plus rapides progrès. En conſéquence, & profitant de l'intervalle pendant lequel le Cardinal de Ste. Croix négocioit auprès des Venitiens, le Duc Philippe voulut préalablement s'aſſûrer d'Amédée ; & par l'entremiſe du Roi des Romains, leur ami commun, ils ſignérent le 2 Décembre 1427 un traité de paix, par lequel le Savoiſien donnoit la Princeſſe Marie ſa fille au Milanois, qui cédoit à perpétuité Verceil & toutes les terres en dépendantes à ſon futur beau-pere.

Le traité de Turin facilita la paix que le Cardinal de Ste. Croix &

le Marquis d'Eſte négocioient dans Ferrare entre le même Viſconti & les deux Républiques. Veniſe & Florence en furent plus traitables. Ce n'eſt pas qu'en s'obligeant de regarder comme ennemis les ennemis de Viſconti, Amédée n'eût excepté les Venitiens & les Florentins ; mais du moment qu'il quittoit les armes, ceux-ci avoient à combattre toutes les forces du Milanois, auquel il en reſtoit aſſez pour réparer ſes diſgraces ou du moins pour en arrêter le cours (1). C'eſt ce qui fit qu'un peu moins de ſix mois après le traité de Turin, les Plénipotentiaires reſpectifs ſignérent la paix de Ferrare qui adjugeoit aux Venitiens Bergame & Breſcia ; celle-ci tombée déja en leur pouvoir, l'autre encore défendue par les troupes du Duc.

Sans doute que l'acquiſition & l'importance de ces deux Places firent

(1) Voyez Sanuto, *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 19, pag. 1001 & ſuivantes. V. auſſi Paolo Moroſini, liv. 19 ; & Dumont, Corps Diplom. part. 2, pag. 208.

concevoir à la Seigneurie les plus magnifiques eſpérances. Elle ſe flatta, non ſans quelque raiſon, de devenir inceſſamment la Puiſſance dominante de l'Italie, d'y prendre l'aſcendant qu'avoient eu juſqu'alors les Ducs de Milan. Mais en politique comme en navigation la réſiſtance eſt en raiſon de la ſurface qu'on préſente. L'Etat qui s'aggrandit ne tarde pas d'exciter la jalouſie ; & celle-ci crée des obſtacles qui arrêtent ordinairement l'ambition, qui la font même reculer quelquefois. Du moment que les Viſcontis furent déchus, & leurs vainqueurs non moins redoutables en terre ferme qu'ils l'étoient ſur mer, l'attention des autres Potentats, fixée auparavant ſur l'Etat de Milan, ſe porta toute entiére ſur Veniſe. On juge bien que les Florentins ne furent pas les derniers à changer de ſyſtême. Juſqu'ici la crainte du *Biſcione* (1) les

(1) Surnom des Viſconti, emprunté de leurs Armes. Voyez chap. I.

avoit tenus très-étroitement unis avec les Venitiens ; mais voyant qu'ils n'avoient dépensé des sommes immenses que pour aggrandir leurs alliés qu'ils n'avoient pu qu'à peine obtenir pour eux-mêmes l'entrée franche du port de Gênes, dont Philippe Marie étoit Seigneur, ils abjurérent les sentimens qui les attachoient depuis si long-tems à Venise, contre laquelle d'ailleurs ils avoient ressenti, après l'acquisition de Pise, quelques mouvemens de jalousie, à raison de concurrence dans certaine branche de commerce. Il est vrai qu'après la mort de Martin V, remplacé par François Condolmiéri ou Eugène IV, les Venitiens purent se flatter encore de voir ce Pape, leur concitoyen, seconder leurs projets de grandeurs & leur en applanir la route. Mais Alphonse, Roi d'Arragon, que nous verrons assis sur le Trône de Naples, & les forces des Ducs de Savoie, devenus à cette époque plus puissans en Italie, prépondéroient au point de précipiter la balance, ou maintenoient du moins l'équilibre. On peut même compter,

parmi les contrepoids qui ſuſpendirent les progrès des Venitiens, le ſupplice & la mort du Comte Carmagnola, dans la perſonne duquel ils ſe privérent d'un bien grand Général, qui avoit toujours fait triompher le parti pour lequel il combattoit.

RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Jeanne II, Reine de Naples, épouse Jacques de Bourbon : elle adopte successivement Alphonse d'Arragon, & Louis III Duc d'Anjou. Origine des prétentions de l'Espagne & de la France au Royaume de Naples, ainsi que des guerres que les François, Espagnols & Autrichiens se firent en Italie.

JEANNE II, sœur de Ladislas & veuve de Leopold III, Duc d'Autriche, régnoit à Naples dès l'an 1414. [Elle aimoit depuis long-tems,

mais ſous le voile du myſtére, un Pandolfe Alopo, le plus beau de ſes Ecuyers. Montée ſur le Trône à l'âge de 45 ans, celui communément de la modération & de la décence ; délivrée de la néceſſité de ſe contraindre & de ſe reſpecter, ou ſe figurant de l'être, elle prodigua d'abord à ſon amant les honneurs, les dignités, ſon autorité même, & ſembla ne vouloir régner que par l'objet de ſa folle tendreſſe. On juge bien que Pandolfe en abuſa. Il étoit perpétuellement ivre de ſon pouvoir, ou tourmenté de la crainte de le perdre. Quiconque s'attiroit l'attention de la Reine, un ſeul même de ſes regards, étoit ſûr d'allumer la jalouſie du favori & d'en être perſécuté. Sforce Attendolo, le plus bel homme de ſon tems, à la vérité, & le plus fortement deſſiné, ſe fait remarquer de Jeanne, en reçoit un accueil gracieux : auſſi-tôt Pandolfe l'accuſe de trahiſon & le peint de ſi noires couleurs, que la Reine elle-même lui permet de le faire enfermer dans la tour de Teverella, d'où il ne ſeroit ſorti peut-être que

Coſtanzo, liv. 13.

pour monter ſur l'échaffaud, ſans la vivacité avec laquelle il fut défendu par les principaux Seigneurs de la Cour. Il parut même que Jeanne oſoit apprécier ſon idole & croire à la poſſibilité de ſes torts. On ſaiſit le moment pour lui faire ſentir l'indiſpenſable néceſſité de ſe choiſir un époux; & les inſtances devinrent ſi vives, qu'il ne lui fut plus permis de s'en défendre.] *

Son choix s'arrêta ſur un Prince de la Maiſon de France, Jacques de Bourbon, Comte de la Marche, dont il n'étoit guéres poſſible qu'elle eût des enfans, n'en n'ayant point eu de ſon premier mari. Mais non ſeulement ces nôces furent infécondes, elles ne purent même donner de la conſiſtance à Jacques, ni l'affermir ſur le Trône des Napolitains, où la Reine cependant le fit aſſeoir immédiatement après ſon arrivée; faveur dont Jeanne Ire. n'avoit honoré aucun de ſes maris. La faute en fut

(*) Ajoûté par le Traducteur, ainſi que tout ce qui ſe trouvera entre deux crochets.

peut-être au nouveau Roi, qui ſe hâta beaucoup trop d'agir en époux ſévére. Informé des amours de la Reine, il fit arrêter, torturer, décapiter Pandolfe Alopo, dont le tronc fut traîné ſur la claie dans tous les quartiers de Naples, & enfin attaché par les pieds à l'une des fourches patibulaires. Quant à la Reine, elle fut réduite dans le plus dur eſclavage, entourée d'Argus ſi vigilans, ſi conſtamment attachés ſur ſes pas, qu'elle ne pouvoit même ſe dérober à leurs regards pour ſatisfaire les plus ſecrets beſoins de la nature. Un vieux François ſur-tout, que Coſtanzo appelle Berlinguier, exerçoit ſon emploi avec une continuité d'attention digne du plus infatigable Eunuque.

Ce deſpotiſme domeſtique eût réuſſi peut-être à Jacques, s'il avoit pris ſoin en même tems de plaire aux Napolitains. Mais il favoriſa ſi excluſivement ſes François, que ſe voyant traités plus mal encore qu'ils ne l'avoient été ſous le tyrrannique amant de Jeanne, les Barons du Royaume regrettérent ſincérement le tems de

ſa galante viduité. [Le peuple qu'elle réjouiſſoit par le ſpectacle de ſes fêtes, les citoyens dont elle aimoit à ſe voir entourée, qu'elle traitoit même avec cette indulgente affabilité qui ſemble tenir chez le ſexe aux foibleſſes de l'amour & les lui feroit preſque pardonner; la jeuneſſe enfin, dont ſa préſence, ſes prix & ſes éloges animoient les guerriers exercices, ne purent ſupporter plus long-tems cet air ſombre & lugubre qui, de la Cour, s'étoit répandu ſur la face de la Cité. Ils ſe rendirent un jour au Château, & demandérent, d'un ton fort approchant de celui de la ſédition, à voir la Reine. Jacques leur répondit avec douceur qu'elle étoit incommodée; *mais n'importe*, ajoûte-t-il, *ſi vous avez quelque grace à demander, je ſerai enchanté de vous l'accorder moi-même* ---- *La ſeule grace que nous vous demandons*, répondirent mille voix, *c'eſt de traiter comme il convient notre Souveraine.* Jules Céſar de Capoue, témoin de ce tumulte, & le ſeul des Barons Napolitains qui eût part à la confiance du Roi, mais qui n'en étoit pas moins furieux de

Coſtanzo, lib. 10.

l'en avoir aucune à ſes bienfaits, ſaiſit un moment pour comuniquer à la Reine le projet de rompre ſes fers & d'aſſaſſiner ſon tyran. Jeanne frémit ; & Berlinguier étant ſurvenu, la converſation ne put être pouſſée plus loin. *Connois ton Epouſe*, dit-elle le jour même à Jacques, *on vient de m'offrir la liberté & ta mort ; l'opprobre & la tyrannie dont tu m'accables te défendent de m'en croire : fais que le traître puiſſe encore me parler, & tu pourras l'entendre.* Jacques tendit en effet un piége à Céſar de Capoue, & lui fit trancher la tête. On eſt indigné des efforts que font preſque tous les Apologiſtes de Jeanne I^e^. & Coſtanzo lui-même, pour rabaiſſer l'action de celle-ci. Ils ſont peinés du parallèle & feroient volontiers un crime à Jeanne II d'un trait ſi marqué d'oppoſition. Sans doute qu'elle comptoit ſur la ſenſibilité de Jacques, qu'elle eſpéroit ſortir auſſi-tôt d'eſclavage. Il n'en fut pas moins rigoureux, & c'eſt alors que le mécontentement des Napolitains éclata ſans réſerve. La fermentation devint ſi générale & ſi vive, que

Coſtanzo, ubi ſup.

Jacques crut devoir montrer la Reine, & lui permit de s'aller promener dans le jardin d'un particulier, ſitué à quelque diſtance du Château. Toute la Ville accourut pour voir cette captive devenue ſi chére & ſi précieuſe. Du milieu des Gardes à qui Jacques l'avoit confiée, Jeanne rouloit des yeux chargés de pleurs, dont l'art augmentoit ſans doute encore l'expreſſion, & ſembloit ſe plaindre à chacun des maux qu'on lui faiſoit ſouffrir. Le peuple étoit trop bien diſpoſé pour ne pas l'entendre. Ottino Caracciolo fait prendre les armes aux plus déterminés, & fondant ſur les François au moment que Jeanne remontoit dans ſon char, il les maſſacre ou les diſſipe, & ordonne au Cocher de prendre la route de l'Archevêché.] Enfin Jeanne reprit toute ſon autorité, tint même quelque tems en priſon ſon odieux & jaloux Epoux, qui délivré, à la requiſition de différens Souverains, entr'autres de Martin V, & n'en étant ni plus conſidéré, ni moins en danger de perdre ſa liberté, prit le parti de ſe retirer, & alla

finir ſes jours en France, ſous l'habit, dit-on, de Franciſcain. An 1419.

Veuve en un ſens pour la ſeconde fois, & reſtée ſeule maîtreſſe de l'Etat ainſi que de ſa perſonne, Jeanne remit l'un & l'autre dans les mains de Caracciolo, appellé le Grand-Sénéchal, du nom de la charge qu'il avoit à la Cour. Il y a lieu de croire que ſon cœur faiſoit tous les frais de ce nouvel engagement : quelle apparence en effet que le Sénéchal eût de l'amour pour une femme de cinquante ans, & dont la beauté ne fut jamais célèbre ? Il ne brûloit par conſéquent que d'ambition. C'eſt elle, c'eſt uniquement la crainte de perdre ſon autorité qui lui fit écarter ſi ſoigneuſement de la Cour tous ceux dont la figure & les talens auroient pu faire quelqu'impreſſion ſur le cœur de ſon amante. Sforce Attendolo, doué d'une valeur éclatante & d'autres avantages qu'une femme de la trempe de Jeanne manque rarement de ſentir, devint par cette raiſon l'effroi de Caracciolo, comme il l'avoit été de ſon prédéceſſeur. L'attaquer ouvertement dans l'eſprit de la Reine,

vivement pénétrée des ſervices qu'elle en avoit reçus, ainſi que de ceux qu'un tel Capitaine pouvoit encore lui rendre, n'étoit pas la voie la plus ſûre. Caracciolo eut donc recours aux pratiques miniſtériales ; différant ou réduiſant la paye dans les circonſtances les plus critiques ; arrêtant, interceptant les ſecours afin de l'obliger de fuir ou de ſe faire battre ; uſant en un mot de tous les moyens d'amortir l'éclat de ſa renommée, unique baſe du crédit & de la conſidération dont il jouiſſoit.

Sforce infiniment ſenſible à tant d'injures, & non moins avide de s'en venger, imagina d'appeller Louis III, Duc d'Anjou, fils du Roi Louis II ; c'étoit envelopper la Reine, ſa bienfaitrice, dans la ruine de ſon ennemi ; n'importe : ſon Député fit voile pour la Provence ; & Louis acceptant la partie lui envoya ſur le champ trente mille ducats, avec l'étendart de Connétable. Au moyen de cet argent, Sforce recruta ſa Gendarmerie ; puis marchant à la tête, il reſſuſcita le nom d'Anjou, proclama Louis III Roi de Naples,

& mit la Reine ainſi que le Sénéchal dans le plus grand embarras. La Cour de Naples ignorant les diſpoſitions de celle de Rome, ou n'en étant pas encore certaine, recourut auſſi-tôt à Martin V, qui, dans les commencemens de ſon Pontificat, avoit témoigné à la vérité beaucoup l'affection pour Jeanne, mais qui ſe trouvoit pour lors dans des ſentimens bien différens. Le Miniſtre Napolitain ſe l'étoit aliéné par les manœuvres mêmes qu'il avoit employé contre Attendolo : manœuvres dont Bratchio, l'émule de celui-ci & l'ennemi du Pontife, s'étoit prévalu pour faire des progrès dans la Romagne. En conſéquence, Martin avoit approuvé, ſecondé même ſous main le projet d'appeller le Duc d'Anjou. L'Ambaſſadeur de Jeanne, Antoine Caraffe, dit *Malice*, qui poſſédoit toute la fineſſe de tact qu'annonce ſon ſurnom, qu'une origine illuſtre d'ailleurs rendoit vraiſemblablement plus entreprenant, plus hardi en négociations, eut bientôt compris qu'il ne falloit point compter ſur le Pape; & prenant ſur le

Coſtanzo, lib. 14. Summonte, t. 2. l. 14.

champ ſon parti, ne daignant pas même attendre de nouveaux ordres, ſi toutefois ſa commiſſion ne s'étendoit juſques-là, il ſe rendit auprès d'Alphonſe, au ſujet duquel il eſt à propos d'interrompre un moment le récit des affaires de Naples, pour jetter un coup d'œil ſur la Sicile perdue de vue depuis ſi long-tems.

[Martin d'Arragon ayant épouſé Marie de Sicile, par l'aventure dont nous avons donné plus haut la notice (*), débarqua bientôt après à Trappani, triompha de quelques rebelles, & prit poſſeſſion de Palerme. Après avoir perdu ſon fils unique, ſa femme, ſon pere qui avoit à peu près le rang & l'autorité de Collègue, & régné ſeul pendant quelque tems, il épouſa Blanche de Navarre, & mourut en 1409 ſans laiſſer d'enfans. Sa mort fut le ſignal de la guerre entre ſa Veuve qui prétendoit continuer de régner, & pluſieurs Grands du Royaume qui ſoutenoient le Trône vacant. Celui d'Arragon l'étoit ſans difficulté, & dans le même tems. Les Etats

(*) Voyez tom. 5, liv. 15, chap. 10.

e Catalogne regardant la Cou-
onne de Sicile, portée depuis ſi
ong-tems par des Princes de leur
ation, comme inconteſtablement
nie à la leur, nommérent à l'une
t à l'autre Ferdinand ou Ferrand,
ui fit partir ſur le champ trois Dé-
utés chargés de notifier ſon élec-
on aux Siciliens, & de leur faire
econnoître ſon autorité. Les En-
oyés trouvérent la Sicile en com-
uſtion. Un Comte Bernard de Ca-
reva, Grand-Juſticier ou Maréchal,
narchoit à la tête d'un parti formi-
able, ſous les auſpices de l'ambi-
ion & de l'amour. La beauté de
Blanche & ſes droits apparens au
Trône avoient fait la plus vive im-
reſſion ſur ſon ame; & l'averſion
le la Reine qui recula de dédain
& d'horreur à la propoſition d'é-
ouſer ce vieux & farouche Guer-
ier, ne ſervit qu'à le rendre fu-
ieux. Ayant pris des meſures pour
couper aux Envoyés de Ferdinand
oute communication par mer avec
Palerme, Bernard vint au milieu
de la nuit ſurprendre cette Capi-
tale où la Reine ſe croyoit en ſû-

Fazellus, de reb. Sicul. lib. 9.

reté. Avertie quelques momens auparavant, Blanche ſort du Palais, échevelée & demi-nue. Après avoir fait quelques pas au hazard : *Où fuirons-nous*, demande-t-elle à ſes femmes qui la ſuivoient dans le même déſordre ? Elles ne lui répondent que par des ſanglots. Se rappellant en ce moment une galére qu'elle avoit vu mouiller la veille aſſez près du rivage, Blanche fuit de ce côté ; & bravant la froidure d'un rigoureux hyver au milieu duquel on étoit pour lors, n'oſant appeller le Capitaine, crainte d'être trahie par le ſon de ſa voix, & reconnue de Bernard ou des ſiens qu'elle ſe croyoit toujours aux trouſſes, elle deſcend à la mer, ſuivie de toutes ſes femmes, ayant de l'eau juſques par-deſſus les genoux, bientôt juſqu'à la ceinture, & arrive enfin au bâtiment. C'étoit préciſément un de ceux que Bernard avoit diſtribué ſur la côte pour fermer aux Députés l'accès de Palerme. Le Capitaine qui, ſecondé de tout l'équipage, s'étoit empreſſé de recueillir l'attendriſſant & lamentable troupeau, eut bientôt reconnu

Reine, & rougiſſant du piége où ntraînoit le ſort, il réſolut de n'en re pas complice : *J'étois au Comte :rnard*, lui dit-il, *à votre farouche rſécuteur ; mais il me ſeroit impoſſie de le ſervir plus long-tems : comzndez, Madame, & diſpoſez ſouveinement de mon navire.* Il mit en fet à la voile, & conduiſit Blanie en un lieu ſûr, d'où probableent elle regagna la Navarre (*). ependant Bernard parcouroit avi-ement le Palais ; & trop ſûr à la n d'avoir manqué ſa proie, il tombe ans des convulſions de rage. Pour rcroît les Députés, renforcés de généralité des Barons Siciliens & un corps de troupes envoyé par erdinand, l'attaquent, le pourſuivent t le font priſonnier. Sa défaite raiena le calme : toute la Sicile fut oumiſe à Ferdinand qui la gouverna ıſqu'à ſa mort, c'eſt-à-dire, penant près de cinq ans, par des Vi-

(*) Fazellus, de qui le Traducteur emrunte cet article, ne dit point ce que deint la Reine Blanche.

ce-rois, & la tranſmit à l'Infant D. Alphonſe, l'aîné de ſes fils, non moins célèbre par ſes vertus politiques & guerriéres, que par ſon amour infini (*) pour l'étude & les Lettres].

Cet Alphonſe donc, Roi d'Arragon, de Sicile, de Sardaigne, & jouant dès-lors un ſi grand rôle ſur la Méditerranée, qu'il étoit ſur le point, diſoit-on, d'enlever la Corſe aux Genois, parut à Caraffe l'inſtrument le plus propre à rétablir la fortune de ſa Reine. Alphonſe ou ſon Conſeil montra d'abord quelque répugnance à s'embarquer dans les affaires du Royaume de Naples; mais l'Ambaſſadeur Napolitain avoit étayé ſes propoſitions d'un ſi puiſſant appât, préſenté l'expédition comme un moyen ſi ſûr d'obtenir la ſucceſſion de Jeanne, que l'Arragonois ne laiſſa pas de vouloir cultiver de ſi précieuſes diſpoſitions, & fit même répondre à la Reine qu'il étoit prêt à

(*) Voyez Bayle, Dictionnaire hiſtorique & critique, au mot *Naples*.

ut entreprendre pour ſa défen-
(*). Cependant, & tandis qu'Al-
ionſe perdoit du tems en proteſta-
ons & en complimens, afin de
énager à ſes Miniſtres celui de ré-
er les articles de l'adoption, le be-
in d'un prompt ſecours croiſſoit
chaque inſtant. Louis d'Anjou con-
uiſant treize galéres équippées en
artie aux frais des Genois, s'avan-
oit à toutes voiles ; & Jeanne,
bſolument hors d'état de faire face,
ivec les forces qui lui reſtoient, à
elles de Sforce & de Louis, ſe
voyoit au moment de ſuccomber,
quand douze galéres & trois galio-
tes Arragonoiſes parurent enfin à la
hauteur de Naples. Sforce n'ayant pu
s'oppoſer au débarquement, ſe re-

(*) Au ſortir d'un Conſeil où l'affaire de Naples avoit été débattue, un de ſes Miniſtres continuoit, en l'accompagnant, d'argumenter contre l'expédition: *Il faudroit*, lui dit impatiemment Alphonſe, *il faudroit que les Conſeillers des Rois fuſſent Rois eux-mêmes, ou du moins dignes de l'être.* Coſtanz. lib. 13.

tira dans Averſe, & laiſſa la Capitale au pouvoir d'Alphonſe & de la Reine, qui ratifia ſur le champ l'acte d'adoption dreſſé précédemment par les Miniſtres reſpectifs, reconnut le Roi de Sicile pour ſon fils, lui donna même le titre de Duc de Calabre, affecté depuis long-tems aux héritiers préſomptifs de la Couronne, & lui fit conſigner Caſtel-nuovo, principale fortereſſe de Naples, où réſidoient ordinairement les Souverains en tems de ſédition & de guerre.

A mettre de côté leurs anciens titres, fondés ſur la ceſſion réelle ou ſuppoſée de Conradin à D. Pedre, & ſur les droits de Conſtance de Souabe, épouſe de celui-ci; titres oblitérés en effet, ou tombés du moins dans le plus profond oubli: l'adoption d'Alphonſe ſera le premier, ſi l'on veut, que les Rois d'Eſpagne aient acquis ſur le Royaume de Naples. Quoi qu'il en ſoit, manquant d'argent & fruſtré des ſubſides de Martin V, qui du vivant de Pierre de Luna craignoit qu'Alphonſe ne ranimât le ſchiſme en ſe

igeant ſous l'obéiſſance de cet An-
ape, Louis évacua les Etats de
ples & fut s'établir à Rome. La
re & le fils, de leur côté, ne vê-
ent pas long-tems dans une intel-
ence conforme à de ſi doux noms:
ſſant en poſſeſſeur actuel bien plus
'en héritier préſomptif, Alphonſe
evoit directement les hommages
les ſermens de fidélité, ſans dai-
er faire mention de la Reine; &
ſes torts effectifs, bien plus en-
re de ceux que lui prêta Carac-
lo menacé de perdre ſon crédit,
quirent des jalouſies, des craintes,
s allarmes ſi vives, que Jeanne ne
: bientôt qu'un ennemi dans Al-
onſe, des Sbirres & des Gar-
s dans ſes Arragonois & Cata-
is. L'aigreur, la rupture, enfin la
erre ouverte ſe ſuccédérent avec
idité. Alphonſe fait arrêter le
and Sénéchal; & Jeanne qui trem-
it de perdre elle-même ſa liber-
, d'être menée priſonniére en Ca-
ogne, ſe hâta d'attirer Sforce dans
n parti, tourna contre Alphonſe
armes de ſon ancien & brave Gé-
ral, & révoqua l'adoption à titre

d'ingratitude. L'Arragonois fut battu ; & le Grand Sénéchal, ainſi que Sforce ſon libérateur, perſuadérent à la Reine d'adopter, en la place d'Alphonſe, Louis d'Anjou qui vivoit obſcurément dans Rome des libéralités du Pontife ; ce qui fut exécuté ſans délai.

Louis revint donc à Naples. Accueilli de la Reine avec les plus fortes démonſtrations de tendreſſe, il en fut adopté, revêtu même du titre de Roi, afin qu'en ce point il ne fût pas inférieur à l'Arragonois, bien entendu cependant qu'il ne devoit être en effet que Duc de Calabre. L'Angevin eut, dans cette ſeconde expédition, les ſecours de Martin V & du Duc de Milan ; convaincus l'un & l'autre que leur propre ſûreté & celle des autres Etats ne pouvoient ſouffrir qu'un Prince déja poſſeſſeur de plus d'une Couronne, jeune, belliqueux, entreprenant comme l'étoit Alphonſe, réunît encore la vaſte portion de l'Italie, compriſe dans le Royaume de Naples. Ce n'eſt pas que le Pontife eût ceſſé de craindre l'Antipape, au

n conſidération duquel nous l'avons
u juſqu'ici garder tant de ménage-
ens avec Alphonſe : il cédoit à de
ouvelles, à de plus fortes terreurs ;
: banniſſant les unes par les autres,
en revint à favoriſer le parti d'An-
ou, pour qui Sforce combattoit
lus vigoureuſement que jamais. La
lûpart des Provinces proclamérent
ouis, & arborérent ſes enſeignes.
ependant Alphonſe ſe ſoutenoit en-
ore : ayant en ſon pouvoir Caſtel-
uovo & le Château de l'Œuf, il
:oit ſeul maître de Naples ; mais
einé de l'inſtabilité des Napolitains,
qui, vu les circonſtances, il pou-
oit bien avoir donné quelque
ijet de mécontentement ; frappé de
inanimité avec laquelle les peuples
oplaudiſſoient au retour de Louis,
prit enfin le parti de ſe retirer
n Catalogne, où des guerres ſuſci-
ées par les Caſtillans exigeoient
'ailleurs ſa préſence ; & Naples,
ont il laiſſa le gouvernement à D.
'edre ſon frere cadet, ſe ren-
it quelques mois après à la Reine.
C'eſt ainſi que Jeanne II, & ſous
on nom le Grand Sénéchal Jean

Caracciolo, rentrérent dans la pleine jouiſſance du Royaume ; jouiſſance d'autant plus paiſible, que Sforce Attendolo, dont le Sénéchal fut toujours jaloux, étoit mort ſur la route d'Aquilée (*). Louis, envoyé dans ſon Duché de Calabre, y étoit retenu ſous divers prétextes par la politique du favori, qui ne vouloit ni l'aſſocier ni renoncer en ſa faveur

(*) Il voloit au ſecours de cette place aſſiégée par Bratchio : un corps de troupes ſe préſente ſur l'autre rive du Peſcara pour lui en diſputer le paſſage, & ne peut l'arrêter. Sforce, ſon fils François & quatre cens chevaux avoient déja paſſé & culbuté l'ennemi, quand le reflux ayant fait monter les eaux du fleuve (c'étoit fort près de ſon embouchure) intimida le reſte de l'armée. Après les avoir inutilement appellés de la voix & de la main, Sforce prend le parti de les aller chercher. Au milieu du fleuve, il voit l'un des ſiens, ſon Page chéri, diſent quelques Auteurs, prêt à ſe noyer. Il court à lui, le ſaiſit, le retire ; mais dans le même inſtant ſon cheval bronche ou s'engouffre, & lui-même diſparoît abîmé par le poids de ſes armes. *Extrait de Muratori*, tom. 9, an 1424.

u poſte éminent qu'il occupoit auprès de Jeanne ; & ce jeune Prince aſſe près de dix ans dans cette eſpèce d'exil.

[Cependant la vieilleſſe & toutes es infirmités minoient ſenſiblement a Reine, ainſi que ſon amour pour Caracciolo, qui lui-même commençoit à vieillir. Le vuide que celui-ci aiſſoit dans ſon cœur fut ſaiſi par a Ducheſſe de Seſſa, femme terrible, dit Coſtanzo, qui fort peu de tems après ſon mariage, & ſe trouvant même enceinte, s'étoit ſéparée de ſon mari, avec ſerment de le haïr, de le pourſuivre juſqu'au tombeau. Couſine de Jeanne, & joignant à la férocité de ſon caractére tout l'orgueil d'une naiſſance auguſte, elle s'irritoit de voir l'Etat, la Reine, toute la Nobleſſe à la merci du ſuperbe Caracciolo, & réſolut de l'écraſer. Jeanne avoit déja fait eſſuyer un refus au Sénéchal qui lui demandoit la Principauté de Salerne & d'Amalfi. C'étoit le premier : il ne put le concevoir, & revint à la charge pour en con- An 1432

ſtater l'illuſion ou la réalité. Jeanne perſiſte : Caracciolo, que dix-huit ans de toute-puiſſance ſur cette ame foible & ſenſible n'avoient pas inſtruit à ſe maîtriſer, la traite comme la derniére des femmes, & ſort furieux de ſon appartement. La Ducheſſe, témoin inviſible de la ſcandaleuſe ſcène, rentre à l'inſtant même dans le cabinet, trouve la Reine baignée de pleurs, & veut lui arracher un arrêt de mort contre le plus inſolent des favoris, c'eſt-à-dire, la permiſſion de l'aſſaſſiner, attendu qu'il n'étoit guéres poſſible de s'en défaire autrement. *Moi le faire mourir*, reprend Jeanne avec vivacité ! *Moi commander ou permettre un aſſaſſinat ! le Ciel m'en préſerve. Que l'on m'aide ſeulement à retirer mon autorité d'entre ſes mains, & c'eſt aſſez.* La Ducheſſe voyant qu'il lui falloit renoncer à la pénétrer de ſes fureurs, prit le parti d'applaudir, & ſe contenta de lui déſigner certains Seigneurs, tous ennemis mortels du Sénéchal, avec leſquels elle conjuroit même de lon-

Coſtanzo, lib. 15.

gue main, comme les ſeuls à qui pût être confiée une ſi juſte & ſi ſage vengeance. Enhardis par la favorite qui répondit de leur grace, pouſſés par la haine & l'envie qu'ils portoient au Miniſtre, ceux-ci s'introduiſirent dès la nuit ſuivante dans ſon appartement, & le percérent de mille coups. Jeanne en verſa des larmes, & quand on fit lecture des lettres de graces, portant *qu'attendu l'inſolence du Sénéchal, la Reine avoit ordonné de le tuer.* — *Jamais*, s'écria-t-elle en plein conſeil, *non jamais je ne commandai de telles horreurs.* La Ducheſſe, malgré tout ſon empire, ne put lui faire ſupporter l'aſpect des aſſaſſins, & fut obligée de conférer à d'autres les branches du miniſtére qu'elle leur avoit promis.] *Ibidem.*

Informé des révolutions de la Cour de Naples, Alphonſe, qui ſe trouvoit pour lors en Sicile, eſpéra de recouvrer les bonnes graces de la Reine, de l'engager à réhabiliter l'acte d'adoption fait en ſa faveur. La Ducheſſe de Seſſa, qu'il mit dans

ſes intérêts, montra d'abord beaucoup d'empreſſement à le ſervir; mais ayant découvert qu'Alphonſe négocioit en même tems auprès du Duc, & qu'il oſoit lui aſſocier un mari déteſté, elle le ruina entiérement dans l'eſprit de la Reine, & dénonça le Duc lui-même comme traître & rebelle. Peu de tems après, Louis III mourut en Calabre, pleuré non ſeulement de ces contrées dont il faiſoit le bonheur, mais de la Reine elle-même qui ne pouvoit ſe pardonner d'avoir traité avec ſi peu de diſtinction un Prince vertueux, dont le reſpect, la ſoumiſſion & l'attachement ne s'étoient jamais démentis depuis l'inſtant qu'elle l'avoit adopté & reçu dans ſes Etats. Succombant ſous le poids de l'âge & des infirmités, & voulant réparer du mieux qu'il lui étoit poſſible la perte du Duc de Calabre, ainſi que ſes torts envers lui, elle inſtitua, dit-on, ſon frere, René d'Anjou, héritier & ſucceſſeur de ſa Couronne. Ce teſtament dont je ne vois aucun Hiſtorien de Naples révoquer l'exiſtence

Coſtanzo, ubi ſup.

en doute, fournit d'un troiſiéme titre les Princes de la ſeconde race d'Anjou. L'adoption de Louis I par Jeanne I, celle de Louis III ſon petit-fils par Jeanne II; enfin le teſtament de celle-ci, ſubſtituant René à ſon frere, & le nommant héritier du trône de Naples: voilà ſur quels fondemens les Rois de France, à qui tous ces droits furent tranſmis, prétendirent à cette Couronne; voilà d'où nâquirent les guerres que Louis XI, Louis XII, Charles VIII & François I, firent d'abord aux Arragonois, enſuite aux Autrichiens: guerres tour-à-tour funeſtes aux Contendans, & ſur-tout à l'Italie, où, comme on le verra dans les ſiécles ſuivans, elles cauſérent des maux infinis. Mais quoi qu'il en ſoit de la réalité ou de la ſuppoſition de ce teſtament, dont l'exiſtence a paru douteuſe en effet à quelques Auteurs, toujours eſt-il conſtant qu'à la mort de Jeanne II, arrivée peu de tems après, René fut appellé par les Barons du Royaume, auquel d'ailleurs, &

indépendamment des derniéres dispoſitions de Jeanne, il pouvoit prétendre à titre de frere & d'héritier de Louis, mort ſans laiſſer d'enfans, quoique marié depuis deux ans à Marguerite de Savoie, fille d'Amédée VIII.

CHAPITRE II.

Iſabelle, femme de René d'Anjou, vient prendre le gouvernement du Royaume de Naples. Expédition d'Alphonſe : priſon, délivrance & grandeur de ce Monarque.

L'Eloquent & volumineux Chroniſte de Provence, Jules-Céſar Noſtradamus, entaſſe au commencement de ſa ſixiéme partie une foule d'exemples, pour établir cette vérité à mon avis inconteſtable ; que tous les grands hommes ont été victimes ou jouets de la fortune. Le réſultat de ce moral préambule, c'eſt que nul ne fut plus malheureux que René d'Anjou. Certes il étoit d'abord très-facheux pour ce Prince de ſe trouver priſonnier en Bourgogne, quand il fut appellé au Trône de Naples. En conſéquence, Iſabelle ſon épouſe reçut l'ambaſſade des ſeize Barons Napolitains, chargés par la feue Reine de l'ad-

Colenuc. lib. 6.

Coſtanzo, lib. 16.

miniſtration du Royaume en l'abſence du nouveau Roi ; & s'armant de courage, elle vint prendre elle-même les rênes de l'Etat, juſqu'à ce qu'il
An 1434. plût au deſtin de terminer la captivité de ſon mari. Elle trouva le Royaume agité par différens partis qui ne lui en laiſſérent pas aiſément prendre poſſeſſion. Eugène IV, qui avoit ſuccédé à Martin V en 1431, prétendoit que l'Etat de Naples étoit dévolu de droit féodal au S. Siége ; & peu content des nombreux partiſans qu'il comptoit parmi les Barons du Royaume, ce Pape y avoit envoyé le Patriarche Jean Vitelleſchi, perſonnage bien moins eccléſiaſtique que guerrier, chargé de ſoutenir ſes droits à main armée. Cependant les plus terribles obſtacles que rencontrérent & la Reine Iſabelle & René lui-même, quand il fut ſorti des mains du Bourguignon & rendu a Naples, vinrent du côté de l'Arragonois, plus décidé que jamais à ſe prévaloir de l'adoption de Jeanne & de tous les autres titres acquis par ſes Ancêtres.

Vainqueur des Caſtillans & tranquille du côté de l'Eſpagne, Alphonſe ſe trouvoit en Sicile lors du décès de Jeanne. Paſſant auſſi-tôt le Phare, ſuivi d'une armée choiſie, il fut ſe joindre à Jacques de Marzan, Duc de Seſſa, ainſi qu'à d'autres Barons du premier Ordre & ſes zèlés partiſans. Il crut devoir débuter par le ſiége de Gayette, Place maritime, extrêmement fortifiée, riche & peuplée, telle, en un mot, que ſa deſtinée pouvoit entraîner celle de la Capitale & du reſte de l'Etat. Les Gayettains ſurpris de l'attaque ſe hâtérent d'implorer le ſecours des Génois, anciens & naturels ennemis des Catalans dont l'armée d'Alphonſe étoit compoſée en très-grande partie. Les Génois, qui ſe faiſoient un jeu des expéditions de mer, envoyérent ſur le champ quelques bâtimens au ſecours de Gayette, en attendant qu'ils euſſent combiné avec le Duc de Milan, Seigneur de leur Cité, la quantité de navires qu'il convenoit d'équipper contre l'Arragonois. Par le même motif qu'il avoit eu précédemment de favoriſer Louis d'Anjou, c'eſt-à- An 1435

dire, d'écarter du Trône de Naples un Prince déja poſſeſſeur de tant d'Etats, Philippe Marie conſentit bien volontiers à l'expédition, y pouſſa même les Génois de toutes ſes forces (1). Treize grands navires ſortent en conſéquence du Port de Gènes, ſous les ordres du célèbre Luc Aſereto, & cinglent vers Gayette. Informé des approches de cette flotte, Alphonſe n'héſita pas d'aller la chercher. L'animoſité mutuelle des Catalans & des Génois, exaltée par l'exemple, l'intrépidité, la bravoure des deux Chefs, rendit le combat infiniment opiniâtre & ſanglant; mais à la fin Alphonſe fut vaincu, fait priſonnier, conduit à Gènes, & avec lui les principaux Barons qui l'avoient ſuivi. De quatorze vaiſſeaux dont la flotte Arragonoiſe étoit compoſée, & ſur leſquels ſe trouvoit l'élite des Napolitains attachés à ce parti, il n'en échappa qu'un ſeul, celui que montoit D. Pedre frere du Roi. Après un tel

(1) Voyez *Joannes Stella*, Annales de Gènes; *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 17.

déſaſtre, on eût dit que c'étoit fait des prétentions d'Alphonſe ſur le Royaume de Naples; qu'il ſeroit trop heureux de conſerver ſes Etats d'Eſpagne, la Sicile & la Sardaigne. On ſe fût trompé comme tous les contemporains; & par un trait de généroſité des plus inattendus, ce même Alphonſe ſe trouve à quelques mois de-là plus puiſſant que jamais, non ſeulement dans l'Etat de Naples, mais encore relativement aux affaires générales de l'Italie.

Au premier avis de la victoire remportée par les Génois, Philippe Marie avoit ordonné que le Roi d'Arragon & les autres captifs fuſſent amenés à Milan. Traité bien moins en priſonnier qu'en hôte, Alphonſe, ſecondé probablement de Nicolas Pitchinino qui avoit pour lors la confiance du Viſconti, entreprit de prouver à celui-ci que ſa propre ſûreté exigeoit que les Arragonois priſſent pied en Italie préférablement aux François; que René, une fois affermi ſur le Trône de Naples, ne manqueroit pas d'attirer les armes de la France, qui tombant d'abord

ſur la Lombardie, auroit bientôt ſubjugué la contrée : & le lui perſuada. Entraîné par la force ou la tournure de ces réflexions, le Duc fit un traité d'alliance avec ſon ingénieux captif, lui rendit la liberté, ainſi qu'aux autres priſonniers dont les plus conſidérables avoient obtenu déja, & dès avant la rédaction des différens articles du traité, la permiſſion de ſe retirer, les uns à Naples, les autres en Eſpagne, à l'effet de preſſer les nouveaux préparatifs de guerre (1).

Un trait ſi magnanime en apparence, un tel acte de généroſité de la part du Duc de Milan, dont l'ambition & l'avidité paſſoient pour extrêmes, l'ame & le caractére pour être plus ſuſceptibles de baſſeſſe que de grandeur, jetta les autres Puiſſances dans la plus grande ſurpriſe, & leur fit faire de ſérieuſes réflexions. Qu'en pouvoient-elles conclure, ſi ce n'eſt le deſſein formé par le priſonnier & ſon libé-

(1) Voyez Angelo da Coſtanzo, *Iſtor. del Regno di Napoli*, lib. 17; & Corio, *Iſtor. Milaneſi*, part. 5.

rateur, d'accabler l'Italie du poids de leurs forces réunies & de s'en partager le domaine ? Mais il n'y eut rien d'égal à l'étonnement, à l'effroi de la Reine Iſabelle. Cet événement renverſoit l'ouvrage élevé par ſa ſageſſe, qui lui avoit concilié l'amour des peuples en ſi peu de tems & à tel point, que, ſi la fortune n'avoit pris autant de plaiſir à faire proſpérer Alphonſe qu'à traverſer ſon mari, elle eût indubitablement affermi ſa Maiſon dans la poſſeſſion de cette Couronne.

A la délivrance d'Alphonſe, à ſon traité d'alliance avec le Duc de Milan dont la Reine & toute la faction Angevine n'étoient déja que trop conſternées, ſuccède un autre coup non moins imprévu, la perte de Gayette. Cette Place, dont l'attachement pour le parti d'Anjou s'étoit ſoutenu juſqu'alors avec une conſtance, avec un courage admirables, fut priſe ſans effort & par le plus ſingulier des hazards. [D. Pedre avoit mis à la voile pour aller chercher ſon frere. A la hauteur d'Iſchia il eſt aſſailli par une tempête qui le jette & le fait preſqu'échouer à la côte de Gayette. *Coſtanzo, lib.* 17.

Les partiſans que l'Arragonois comptoit parmis les Gayettains, ſe rendent auſſi-tôt ſur ſon bord, lui font obſerver que la peſte avoit emporté le Gouverneur, fait retirer à la campagne les plus puiſſans, les plus zèlés Angevins, qu'ils ſe faiſoient fort par conſéquent de l'introduire dans la Ville ; ce qui fut exécuté ſans nul obſtacle. C'eſt ainſi que tous les événemens, défaite, captivité, tempêtes & naufrages tournoient au profit de l'heureux Alphonſe.] René gémiſſoit encore ſous le poids de ſes chaînes, que lui-même étoit déja libre & prenoit poſſeſſion de Gayette, dont pluſieurs autres Cités ne tardérent pas de ſuivre l'exemple.

Attendu néanmoins que la domination étoit le but principal de Philippe Marie comme celui d'Alphonſe, & qu'ils n'avoient garde de s'abandonner l'un à l'autre la primauté entre les Puiſſances d'Italie, leur union ne pouvoit être durable ni ſincére. Il eſt vrai que par un effet de la diſſimulation ſi naturelle à Philippe, de la circonſpection, de la prudence d'Alphonſe, ils n'en vinrent jamais juſ-

qu'à la rupture ; mais le Duc de Milan eut toujours attention de ne faire paſſer à l'Arragonois que de foibles ſecours ; & celui-ci, devenu maître de Naples, ne travailla point à l'élevation de ſon libérateur d'une maniére auſſi déciſive qu'il le lui avoit fait eſpérer. Et non ſeulement la reconnoiſſance de l'Arragonois fut illuſoire & ſtérile ; non ſeulement Philippe Marie n'en put obtenir l'aſcendant qu'il ſe flattoit de prendre aux extrémités de l'Italie : celui qu'il avoit en Lombardie baiſſa ſenſiblement, en fut preſqu'anéanti. La premiére diſgrace que lui valut ſa fauſſe généroſité, fut la perte de Gènes. Furieux qu'il oſât traiter avec ſi peu de ménagement une Cité libre & ſoumiſe volontairement à ſon autorité, qu'il s'appropriât tous les fruits d'une victoire dont eux ſeuls avoient couru les hazards ; les Génois donnérent la chaſſe à ſes Officiers, reprirent leur ancien gouvernement, nommérent Doge Iſnard Guaſco, qui, chaſſé lui-même au bout de ſept jours, fut remplacé par Thomas de Campofregoſo. En vain Philippe Marie tourne

contre cette Place la totalité, la plus grande partie du moins de ſes forces ; il ne peut la recouvrer, y conſume beaucoup de tems & de ſoldats, c'eſt-à-dire, l'occaſion & les moyens de faire d'autres conquêtes.

Cependant, & avant que le refroidiſſement d'Alphonſe & de Philippe eût percé, leur union donnoit les plus vives inquiétudes au Pape. Peiné de voir l'Arragonois marcher en vainqueur vers le Trône de Naples, tandis que le Duc de Milan dominoit en Lombardie, & portoit ſes vues bien au-delà ; Eugène IV avoit envoyé trois mille chevaux ſous les ordres du même Patriarche Jean Vitelleſchi, à l'effet de relever le parti d'Anjou, de mettre du moins quelqu'égalité dans les forces des Contendans, puiſqu'on ne pouvoit rien faire de déciſif. C'eſt alors, ou environ, que René, ſorti enfin des mains du Bourguignon au moyen d'une forte rançon, étoit paſſé à Gènes. Dix galéres fournies par le Doge Jean-Baptiſte de Campofregoſo, le débarquérent à Naples ſur la fin du Printems 1438. On combattit

pendant quelque tems avec des ſuccès divers. [Les émules tenoient à la fois la victoire & les cœurs en ſuſpens; ces contrées, ravagées ſi long-tems par des Généraux brigands, voyoient enfin deux Guerriers humains & ſenſibles. De quel éclat intéreſſant ils brillent l'un & l'autre, à la ſuite de ces Capitaines ſi vantés, de ces Attendolo, Bratchio, Tartaglia, & de tant d'autres qui n'avoient jamais ſçu que piller, trahir, maſſacrer, & n'étoient peut-être au fond que des lâches déguiſés en braves ! Alphonſe & René payant par-tout de leur perſonne, donnant à chaque rencontre des preuves non équivoques de courage, de bravoure, d'intrépidité, ſe diſputent en même tems & avec une ardeur égale à qui pénétrera les Peuples du plus tendre amour. Pendant le ſiége de Gayette, le Gouverneur éprouvant toutes les horreurs de la famine, prit le parti de ſe décharger de quatre mille bouches inutiles. A l'aſpect de cette troupe défaillante, qui n'avoit eu que la force de ſe traîner aux genoux des aſ-

siégeans, tous les Officiers s'écrient qu'il faut les repouſſer dans la Place : *Moi les repouſſer*, s'écrie encore plus fort le Monarque attendri ! *Moi ſacrifier ces malheureux... ! non pas pour cent Villes comme Gayette. Qu'on les ſoulage, qu'ils mangent, boivent, ſe repoſent dans mon camp, & s'en aillent après où bon leur ſemblera.* Un trait ſi touchant fit voler de ſon côté la foule des Barons, flottante juſqu'alors entre les deux factions, lui procura des Partiſans dans la Ville même, parmi leſquels on peut bien compter, quoique l'hiſtoire ne le diſe pas, ceux qui la livrérent enſuite à D. Pedre. René de ſon côté ne tarda pas de faire ſur Alphonſe des conquêtes importantes, & avec les mêmes armes. Marchant ſur Benevent, à travers les rochers, les glaces & les neiges, d'où jamais il n'auroit pu ſortir ſans le ſecours d'un frere Antonello qui lui ſervoit de guide, il fut aſſailli par les Payſans du canton, généralement dévoués à l'Arragonois. Son tems étoit trop précieux pour en perdre à combattre cette eſpèce d'ennemis : il

Coſtanzo, lib. 17.

pourſuivit ſa route, ſe repoſant du ſoin d'écarter le ruſtique eſſain, ſur un Officier François nommé Gui, & ſur quelques braves de ſa compagnie. Gui s'en acquitta parfaitement, entra dans Altavilla preſqu'en même tems que le Roi, & lui préſenta cinq de ces montagnards audacieux qu'il avoit enlevés. Ceux-ci tombent aux pieds de René, s'excuſant à leur maniére, proteſtant de ne l'avoir pas reconnu . . . . . *Que vous m'ayez reconnu ou non*, leur dit-il en les relevant avec bonté, *raſſûrez-vous ? Faire grace eſt le partage des Rois, & je vous la fais : retournez chez les vôtres ; allez conſoler vos familles, vos amis, toute l'habitation ; ſoyez-y le gage de la paix & de mon amitié.* A ces mots, toutes les bouches abjurent l'Arragonois, retentiſſent du nom d'Anjou ; & René ayant joui pendant quelques heures de ce triomphe délicieux, pouſſa juſqu'à Benevent, où le bruit de ſa clémence l'avoit précédé & mis déja en poſſeſſion de tous les cœurs. Le lendemain, c'étoit un Dimanche, frere Antonello, ce guide ſi fidèle, courtiſoit

Coſtanzo, ubi ſup.

au ſortir de la Meſſe quelques Officiers de René, leur donnant modeſtement à entendre combien il ſeroit flatté qu'ils vouluſſent prendre un repas dans ſa famille, l'une des plus vulgaires à la vérité, mais honnête & paſſablement aiſée. — *J'en ſuis*, s'écrie le Roi qui approchoit en ce moment; *frere Antonello peut compter ſur moi.* Le bon Prêtre, ne ſe poſſédant pas, demande en begayant *s'il ſeroit bien poſſible . . . ſi Sa Majeſté daigneroit en effet ——— Du meilleur de mon cœur*, ajoûte le Roi en lui ſerrant la main: *je vous ſuis trop redevable pour ne m'en pas faire une fête.* Ils arrivent, & René s'étant mis ſans façon à table en fit les honneurs par ſon appetit & ſa gaieté. « J'ai voulu tranſcrire tout » au long cet article du Journal de » Naples, dit ici Coſtanzo que j'é» lague à regret, parce qu'il n'y » a pas un mot à perdre pour » quiconque aſpire à régner ». Ces deux traits de clémence & de popularité, la grace des cinq Payſans ainſi que le repas de Frere Antonello, volérent de bouche en bouche . . , d'âge en âge qui plus eſt,

faiſant régner encore le bon René dans le ſouvenir des Peuples, longtems après que le deſtin l'eut renverſé du Trône. Le lendemain, jour fixé pour ſon départ, les Beneventins accoururent ſur ſon paſſage, & l'accompagnérent en foule juſqu'au bord du fleuve. Tout ce qui eſt en état de porter les armes, veut s'attacher, mourir à ſon ſervice : René les remercie, promet de les appeller au beſoin, & leur recommande pour le préſent ſa Ville de Naples où la diſette commençoit à ſe faire ſentir. Ils n'eurent garde d'y manquer : chargés de farines qu'ils déclaroient à la deſcente être pour le compte d'Alphonſe, ils prenoient enſuite des défilés négligés ou ignorés des Gardes, & ſe ſauvoient à Naples.]

CHAPITRE III.

Comment l'équilibre fut maintenu parmi les Etats d'Italie, nonobſtant la prépondérance des forces d'Alphonſe & ſon union avec le Duc de Milan. Syſtéme militaire & Capitaines renommés de cet âge.

IL doit paroître cependant bien étrange, vu la prodigieuſe inégalité de leurs reſſources, que le ſort des contendans ait été ſi long-tems douteux. Comment ſe peut-il en effet, que Souverain en Eſpagne de deux nations belliqueuſes comme la Catalogne & l'Arragon; que Roi de Sicile & de Sardaigne, la premiére ſi fertile, ſi voiſine du théâtre de la guérre; qu'allié de plus avec le Duc de Milan, occupant lui ſeul les forces réunies de pluſieurs Puiſſances d'Italie, Alphonſe n'ait pas accablé tout-à-coup un Prince

auſſi

auſſi pauvre que René, dont tout le patrimoine conſiſtoit dans la petite Comté de Provence, & tout l'eſpoir dans l'aſſiſtance du Souverain de Rome, ébranlé lui-même, croulant de toutes parts, & fuyant pour lors de ſa Capitale ? Comment ſe peut-il encore qu'avec une ſupériorité ſi marquée, ce même Alphonſe, reſté ſeul & paiſiblement en poſſeſſion du Royaume de Naples, n'ait pas envahi une grande partie de l'Italie, la Romagne du moins, déchirée, ouverte & ſans défenſe durant tout le Pontificat d'Eugène IV, d'autant plus facile à ſubjuguer, que les Florentins, loin d'y pouvoir former d'obſtacle, avoient bien de la peine à repouſſer eux-mêmes le joug du Milanois ? Le voici :

Dans ce ſiécle où, par un ſyſtême généralement adopté, les forces des Etats conſiſtoient dans des milices qui quoique levées, formées, entretenues dans le pays, étoient de fait étrangéres & vénales ; l'étendue des domaines, l'immenſité même des revenus, nous oſons le dire, l'amour des peuples, le génie des Recteurs

ne ſuffiſoient pas pour mettre une Monarchie ou République hors d'atteinte & en état de s'aggrandir. Les ſoldats, entiérement livrés aux Capitaines ſous leſquels ils combattoient, n'avoient nulle ſorte d'attachement, ni même de reſpect pour les Puiſſances qui les ſoudoyoient. On voit delà que le ſort de celles-ci étoit dans les mains de ces Capitaines. Traîtres ou fidèles, ils entraînoient la ruine ou faiſoient la ſûreté des Etats. Et peu leur importoit de ſervir l'un ou l'autre : celui chez lequel ils eſpéroient, dépendamment des circonſtances, des vues ou des caprices de leur ambition, de leurs jalouſies, de leur rivalité, trouver mieux leur compte, avoit infailliblement la préférence. Après avoir contribué à la grandeur d'un Potentat, ils paſſoient volontiers au ſervice du plus foible, que le beſoin mettoit dans le cas de leur faire un meilleur parti, dont, à raiſon de ſa foibleſſe même, ils craignoient beaucoup moins d'être réprimés & punis. De-là une foule d'obſtacles qui ne permettoient point aux Souverains de faire des conquê-

tes : de-là enfin l'eſpèce d'inertie où ſont retenues les forces ſupérieures d'Alphonſe. Voilà comment, avec tant d'Etats & de reſſources, il ne l'emporta ſur René qu'avec des peines infinies, ſembla même en être uniquement redevable à la malignité de l'aſtre ſous lequel ſon rival étoit né. Voilà ce qui fait que, malgré cette multitude de peuples ſoumis à ſon empire, Catalans, Arragonois, Sardes, Siciliens, Napolitains enfin, il entreprit beaucoup moins en Italie, n'imprima pas, à beaucoup près, autant de terreur que Ladiſlas, qui ne poſſédoit rien cependant ou preſque rien au-delà du Royaume de Naples ; mais qui avoit maintenu, cultivé, fait fleurir l'art militaire parmi ſes Sujets, ſur-tout parmi les Nobles ; qui avoit formé des Compagnies, des Régimens dont les ſoldats ainſi que les Officiers étoient entiérement à ſes ordres.

La diſcipline, la ſubordination que Ladiſlas avoit mis dans les troupes, diſparurent avec lui. Toutes les Milices Royales ſe débandérent à l'avénement de Jeanne II ; & de leurs

débris nâquirent différentes Compagnies, celles de Fabrizio, de Céfar de Capoue, du Comte de Troia, des Caldora, qui les emmenérent dans leurs terres & les entretinrent en attendant qu'ils fuſſent appellés au ſervice de quelqu'autre Puiſſance. Ces nouveaux Capitaines furent long-tems éclipſés par Bratchio de Montone & Sforce Attendo : il n'eſtqueſtion, pendant le cours ou la plus grande partie du règne de Jeanne, que de ces deux Généraux. Mais Sforce & Bratchio étant morts la même année, & leurs troupes ayant paſſé pour la plûpart dans la Romagne & en Lombardie, Jacques Caldora, Duc de Bari, parvint tout-à-coup au plus haut dégré de la faveur. Celui-ci ſoutint conſtamment le parti d'Anjou. Iſabelle & René s'en prévalurent ſucceſſivement contre l'Arragonois, (*). Ce-

Coſtanzo, lib. 16.

(*) Au moyen des cinq cens mille ducats que Jeanne II avoit mis en réſerve & déclaré par ſon teſtament devoir être employés à l'établiſſement de René. Voilà ce qui contribua d'abord, & plus que toute autre choſe, à maintenir l'équilibre entre celui-ci & ſon formidable compétiteur. Voyez Coſtanzo ; *lib.* 16.

pendant, & dès ſon entrée dans le Royaume, René ne laiſſa pas de vouloir remettre les Milices ſur le même pied que Ladiſlas les avoit montées. Il avoit acquis beaucoup d'expérience & de réputation dans les guerres de la France contre les Anglois, & ne fut pas plutôt arrivé à Naples, qu'il voulut faire le dénombrement des ſujets en état de porter les armes, & diſcipliner lui-même la jeuneſſe de la Capitale. Pour un paiſible poſſeſſeur, rien aſſûrément n'eût été mieux imaginé ; mais René qui avoit ſur les bras un compétiteur redoutable, René, dont les beſoins étoient ſi preſſans, formoit évidemment une entrepriſe vaine. Elle lui fut même funeſte. Les Capitaines employés dans le Royaume craignirent, ainſi que leurs Gendarmes, de perdre la haute conſidération que leur donnoit néceſſairement auprès des Souverains l'impoſſibilité de ſe paſſer d'eux, & ne virent qu'avec le plus grand dépit les efforts que faiſoit le bon René pour rétablir l'ancienne diſcipline : à tel point, que, Jacques Caldora étant mort l'année ſuivante, ſon

fils Antoine, qui lui ſuccéda dans le commandement, fut violemment ſoupçonné de méditer une défection. Les indices en étoient même ſi forts, que René crut devoir le faire arrêter ; mais les Gendarmes qui, ſans en excepter la perſonne de celui qu'ils reconnoiſſoient pour leur Roi, n'avoient rien de plus cher, de plus reſpectable que leur propre Capitaine, le délivrérent avec la même facilité qu'il avoit été empriſonné ; & cet outrage prétendu, ayant exalté juſqu'à l'averſion les dégoûts, les répugnances de Caldora, décida la perte des Angevins. Telle étoit enfin la fatale, l'inextricable poſition des Princes de cet âge, qu'indépendamment des ſommes immenſes que leur coûtoit l'entretien de ces Capitaines, ils ne pouvoient exiſter ni par eux ni ſans eux.

Les troupes des Sforce, de Bratchió, de Caldora formérent trois Sectes militaires, appellées du nom des Fondateurs, *Caldoreſque*, *Bratcheſque*, & *Sforceſque*. La Milice Caldoreſque fut d'un grand poids dans les guerres de la ſucceſſion de Na-

ples, & porta tour-à-tour la ſupériorité dans le parti d'Alphonſe & dans celui de René. La Lombardie, la Toſcane, la Romagne furent le théâtre de la Bratcheſque & de la Sforceſque; parmi leſquelles toutes les autres Compagnies de moindre conſidération, celles de Taliano Furlano, de Michel de Cartignola, de Nicolas de Tolentin, d'Antoine de l'Aquila, de Louis Colone, de Louis San-ſeverin, marchoient confondues. Les Caldoreſques eux-mêmes n'en étoient pas encore ſéparés, à cette époque, d'une maniére bien diſtincte. La Milice Bratcheſque avoit deux Chefs, Nicolas Pitchinino & Nicolas Fortebratchio : celui-ci propre fils de Bratchio de Montone, Seigneur de Perouſe; l'autre ſon vaſſal & ſon élève. Quoique ſortis de la même école & co-partiteurs des troupes de leur maître, ils ne laiſſérent pas de s'engager reſpectivement au ſervice de deux Puiſſances ennemies. Nicolas Pitchinino fut conſtamment attaché au Duc de Milan, & Fortebratchio combattit pour les Florentins, éternels ennemis du Mila-

nois. Le premier dont le génie fut une vive empreinte de celui de Bratchio, ce Pitchinino qui posséda les talens, la science, les principes, toutes les qualités militaires de son maître, je veux dire sa précision, son activité, & sur-tout sa fière, hasardeuse & presque téméraire audace, l'emportoit en fait de loyauté, ou méritoit, si l'on veut, beaucoup moins de reproches à cet égard. A dater de 1425, où il quitta le service des Florentins, il ne changea plus de maître, sans trop se piquer cependant d'honnêteté, écoutant les avances de l'un, donnant des paroles à l'autre, se jouant de tous, mais d'aucun plus indignement que du Pape Eugène. Nicolas Fortebratchio qui auroit dû, s'il avoit eu autant d'expérience & d'activité que Pitchinino, devenir Chef suprême, Chef unique même de la Secte Bratchesque, comme François Sforce l'étoit de la Sforcesque, ne joua qu'un rôle subalterne. Hors quelques prouesses qu'il fit en Toscane, on ne voit pas que son nom, tout bruyant qu'il étoit, occupe une place bien éminente dans les fastes

d'Italie : Pitchinino l'éclipſa totalement, excepté néanmoins dans un point, le ſeul où ils furent parfaitement égaux, où ils ſe montrérent à l'envi dignes élèves & ſucceſſeurs de Bratchio, je veux dire l'animoſité avec laquelle ils pourſuivirent le Souverain Pontife, qu'ils ne manquérent jamais d'attaquer, de dépouiller, toutes les fois que des expéditions plus importantes ne les occupérent pas ailleurs. François Sforce, à la vérité, n'en uſa pas d'une maniére plus reſpectueuſe à l'égard d'Eugène IV : il lui enleva la Marche d'Ancone, dont il ſe fit bien donner enſuite l'inveſtiture, mais dans des circonſtances trop tyranniques pour qu'elle pût couvrir l'uſurpation. Convenons cependant que ſi le Comte François n'eut pas, visà-vis du Pontife, de meilleurs procédés que Pitchinino & Fortebratchio, il ſe montra bien ſupérieur dans tout le reſte. Le nombre des troupes qu'il avoit ſous ſes ordres n'excédoit, n'égaloit pas même celui des Milices Bratcheſques, c'eſt-à-dire, de toute la Secte rivale de la ſienne & partagée entre Pitchinino

& Fortebratchio ; mais l'avantage d'être Chef unique & ſuprême de la Milice Sforceſque, lui donna beaucoup plus de conſidération & de célébrité que n'en eurent jamais les deux autres.

François Sforce eut tant de part à tout ce qui eſt arrivé en Italie, du tems & après la mort de Philippe Marie Viſconti, qu'il faut bien de toute néceſſité nous étendre un peu plus ſur ſon compte. Le moyen d'indiquer autrement ce qui s'eſt paſſé de plus intéreſſant vers le milieu du XVe. ſiécle ; de donner une idée de l'état politique de l'Italie ſous le long & orageux Pontificat d'Eugène IV ?

CHAPITRE IV.

Haute réputation de François Sforce : il épouſe Blanche Viſconti.

DAns le tems que Sforce Attendolo, comblé de richeſſes & d'honneurs, jouiſſoit auprès de Jeanne d'un crédit immenſe, il s'étoit hâté de marier ſes parens & ſes compatriotes dans les meilleures familles

du Royaume, moyen le plus sûr en effet de se donner de la consistance, de conjurer les orages de Cour, ou de leur faire face. On juge bien qu'il eut grand soin de pourvoir son fils : il lui fit épouser Polixène Roffa (*), dont, à l'illustration près, je ne vois pas cependant que François ait retiré de bien précieux avantages, à raison sans doute de la mort prématurée de Po-

(*) Ou *Ruffo*, l'une des *vingt Familles illustres d'Italie*, dont *Imhoff* (1) a donné le tableau. Cette Maison, dite *la Grancasa*, & des plus distinguées en effet parmi celles qu'on désigne sous le titre de premiers Barons ou Comtes du Royaume ; cette Maison, qui compte (2) des Vice-Rois de Sicile & de Calabre, des Généraux d'armées, des Cardinaux, existe encore à Naples, en Provence & en Dauphiné. La branche de Roux, des Comtes de Laric, possède les terres & péages dont leurs ancêtres furent investis par Jeanne Ire. dans un voyage qu'elle fit en Provence. Le Journal de Jean Lefevre, Evêque de Chartres & Chancelier de Louis I d'Anjou (3) ; les Registres du Conseil d'Etat (4), du Parlement de Grenoble, des Chambres des Comptes de Dauphiné, de Provence (5) & de Paris, attestent l'authenticité de leur descendance. Alexandre-Louis-Gabriel de Roux, des

(1) *V. Jacobi Wihllelmi Imhoff... Classes. Amsterdam.* 1710.

(2) Dans les XI, XII & XIII siécles.

(3) A la Bibliothèque du Roi, Salle des Manuscrits.

(4) Par Arrêt rendu contradictoirement le 27 Avril 1728.

(5) Où la donation faite par Jeanne Ire. à Louis de Roux fut enregistrée, à la requête de Georges son fils, le 24 Décembre 1400.

lixène, qui lui permit à peine de ſerrer de ſi beaux nœuds. Quoi qu'il en ſoit, au décès de Sforce Attendolo, la Reine, en conſidération des ſervices récens de ce Capitaine, inveſtit ſon fils de toutes les terres qu'elle lui avoit données. Modeſte, prudent & réfléchi, quoiqu'il ne touchât qu'à ſa vingt-quatriéme année, François ne s'enivra point de l'encens offert de toutes parts à l'ombre de ſon pere, ni des honneurs accumulés ſur ſa tête, ni même de la glöire qu'il avoit acquis dans ſes premiéres armes. La vanité, dont il eſt ſi difficile de ſe défendre à l'âge & dans la poſition où il ſe trouvoit, l'orgueil d'être fils & ſucceſſeur du premier Capitaine d'Italie, ne l'irritérent point contre ceux qu'on lui préféra d'abord dans le commandement.

En 1425, c'eſt-à-dire, dans un moment où les guerres de Naples

---

Comtes de Laric, Colonel Aide-Maréchal-Général-des-Logis, employé en Corſe, eſt Chef de la branche établie en Dauphiné.

laiſſoient reſpirer Jeanne & ſes Sujets, François Sforce, à qui le titre de Comte fut donné pour lors ou peu de tems après, paſſa, ſuivi de quinze cens chevaux, l'élite de la Milice Sforceſque, au ſervice du Duc de Milan, auquel il tardoit fort de ſe l'attacher; d'après tout ce que lui en diſoit le Comte Torello qui avoit apperçu dans les traits, le maintien & les propos de ce jeune Guerrier, le Héros que devoit inceſſamment admirer l'Italie. Lorſqu'à la ſollicitation de Carmagnola, Veniſe & Florence attaquérent les Etats de Milan, il ſe trouvoit déja parmi les Capitaines de Philippe. Mais l'envie, excitée peut-être par cette phiſionomie de Héros que la célébrité du nom de Sforce rendoit encore plus piquante, lui eut bientôt fait des ennemis dans cette Cour, dont le principal, le plus acharné fut ſans contredit ce Nicolas Pitchinino, Chef de la Milice Bratcheſque. Envoyé au ſecours de Gènes infeſtée de ſes propres bannis, le Comte François fut attaqué & battu dans certains défilés. La troupe jalouſe s'en pré-

valut pour le ruiner dans l'eſprit verſatile & ſoupçonneux de Philippe, qui le relégua ſur le champ à Mortara, lui retint ſa ſolde & ne ceſſa pendant deux ans de le tourmenter. On prétend même qu'il l'eût fait périr, ſans les bons offices de ſon créateur, de ſon inviolable ami, le Comte Torello, qui parvint à détruire la plus grave des accuſations, celle d'avoir eu l'intention de paſſer au ſervice des Puiſſances liguées contre le Duc. Cette premiére diſgrace doit être placée dans l'intervalle de la premiére paix, conclue en 1428 entre le Duc de Milan & les Confédérés. Dès 1430, le Comte ſe trouvoit plus avant que jamais dans les bonnes graces de Philippe, qui l'envoya myſtérieuſement au ſecours de Lucques.

Simonetta & Corio.

V. S. Antonin, Chron. part. 3, tit. 22, cap. 9.

Florence avoit raſſemblé toutes ſes forces contre cette Place (*). Me-

(*) L'ayant trouvée beaucoup mieux fournie & plus vaillamment défendue qu'ils ne s'y attendoient, les Aſſiégeans ſe repentoient preſque de l'entrepriſe, vu le tems infini qu'elle alloit leur coûter. Phi-

nacés de perdre leur liberté, les Lucquois redoubloient d'inſtances & d'efforts auprès du Milanois, comme devant être le mieux diſpoſé à les ſauver du joug des Florentins, ſes éternels ennemis. Philippe Marie en avoit la meilleure envie ; mais le dernier traité, portant qu'il ne s'in-

---

lippe *Brunelleſchi*, l'Archimède des Florentins, ſe vanta d'avoir trouvé le ſecret de réduire les Lucquois en très-peu de tems; & ce rare ſecret conſiſtoit à diriger ſur la Ville le cours du Serchio qui couloit à quelques cens toiſes du mur. La propoſition fut vivement combattue par *Neri Capponi* & beaucoup d'autres qui ne croyoient guéres à l'Hydraulique de ces tems-là, très-loin à la vérité du point où elle eſt parvenue depuis: ils frondoient la théorie des Ingenieurs qui, le crayon à la main, enchaînent fort aiſément les fleuves, & ſont preſque toujours confondus par l'expérience. Le projet fut néanmoins adopté, & la quantité néceſſaire de Pionniers miſe auſſi-tôt à l'ouvrage. Mais les Aſſiégés oppoſérent en même tems une digue ſi puiſſante & ſi bien entendue, que les eaux furent contraintes de refluer dans les lignes mêmes des Aſſiégeans. *Annali d'Italia*, tom. 9, pag. 139.

géreroit d'aucune ſorte dans les affaires de la Romagne & de la Toſcane, le gênoit beaucoup. Il imagina de licentier le Comte François, publiant que l'engagement de ce Capitaine étant expiré, il ne jugeoit pas à propos de le garder plus long-tems à ſon ſervice. En conſéquence François marcha, comme de ſon chef, au ſecours de Lucques, dont il eut bientôt fait lever le ſiége, pacifié même les troubles intérieurs, en aidant les Lucquois à ſecouer le joug de Jean Paul Guinigi, leur Tyran domeſtique. Mais il ne tarda pas de ſouiller ſa gloire. Les Florentins lui propoſérent ſoixante-dix mille florins d'or, qu'ils reſtoient devoir, ajoûta-t-on pour couvrir l'infamie du marché, à défunt Sforce Attendolo, ſon pere. Le Comte, plus ébloui peut-être de l'or des Florentins que de la tournure ſous laquelle il lui étoit offert, évacua ſur le champ la Toſcane, laiſſant les Lucquois, qui avoient cependant payé très-généreuſement ſes ſervices, en butte à tous les efforts de leurs ennemis.

Quelques mois après cette hon-

teuſe déſertion, François Sforce rentra, par le moyen du Pape Martin V, au ſervice du Duc de Milan, qui déja, & pour captiver plus étroitement le cœur & le bras d'un tel Capitaine, lui faiſoit eſpérer d'épouſer Blanche, ſa fille naturelle, ſa fille unique même, mais à peine ſortie de la plus tendre enfance. C'eſt à l'eſpoir de cette précieuſe alliance qu'il faut rapporter toutes les réſolutions, pour ou, mieux dire, l'irréſolution du Comte qui pendant dix ans flotte entre de juſtes reſſentimens & le ſuprême intérêt qu'il avoit de commander à ſes tranſports; qui, toujours outragé, toujours forcé de s'engager au ſervice des ennemis du Duc, ne peut jamais prendre ſur ſoi-même d'en ſeconder aveuglément les deſſeins. La conduite que le Duc de ſon côté tient à l'égard de ce gendre prétendu, offre bien autant d'incertitudes & de contradictions. An 1431.

François étoit à peine rentré à ſon ſervice, que l'on vit s'allumer la guerre de Lombardie qui fut ſi glorieuſe pour les armes Milanoiſes. [Sforce, accompagné d'autres Ca-

An 1431. pitaines du Duc, attaque près de Soncino le Comte Carmagnola, & remporte une victoire complette, ineſtimable même, en ce qu'elle fut la cauſe premiére du parti violent que la République de Veniſe prit bientôt après contre ſon Général. Celui-ci étourdi de ſa défaite, ou trompé par un faux avis, portant que l'armée de terre étoit ſur le point de retomber ſur lui, refuſa d'aller au ſecours de Nicolas Triviſano, Amiral de la flotte que la République avoit ſur le Pô; & cette ſeconde bataille, où François Sforce eut encore beaucoup de part, ne fut pas moins fatale aux Venitiens que la précédente. Deux échecs ſi terribles & reçus coup ſur coup donnérent au Sénat de violens ſoupçons ſur la fidélité du Comte Carmagnola, qui avoit d'ailleurs quelques négligences à ſe reprocher au ſujet de la tentative faite en dernier lieu ſur Cremone. Il fut arrêté qu'on lui ôteroit le commandement, la vie même, pour plus grande ſûreté. Mandé à Veniſe, ſous prétexte que la Seigneurie vouloit le conſulter ſur la paix qui paroiſſoit en effet très-pro-

chaine, le Comte Carmagnola s'y rend avec une ſécurité qui feroit preſque ſon apologie, reçoit ſur ſa route les plus grands honneurs, & ne trouve en arrivant qu'une priſon & des fers. On employa contre lui cette voie, non moins douteuſe que cruelle, de découvrir la vérité ; & l'on prétend que les tortures lui arrachérent enfin l'aveu de ſa trahiſon, d'après lequel il fut décapité en place S. Marc. On ſe figure aiſément la joie qu'en reſſentit le Duc de Milan : ce coup le délivroit du plus dangereux de ſes ennemis, & privoit en même tems les Venitiens du plus fameux Général qu'il y eût pour lors en Italie.] De ſi précieux avantages auroient dû lui rendre infiniment cher le Comte François, qui en étoit pour ainſi dire la ſource, & l'avoit de plus vengé du Marquis de Montferrat, allié des Venitiens, auquel il ne reſtoit qu'une ou deux Places. Cependant, & tout au plus à deux ans de-là, Philippe Marie, pouſſé par ſon propre génie, ou cédant aux malignes ſuggeſtions des autres Capitaines jaloux de la réputation

An 1433. de Sforce, avoit resolu de le faire mourir, comme traître à l'Etat. Le Comte, averti fort à propos des nouvelles fureurs du Duc, partit sur le champ pour la Cour, & prouva si clairement son innocence, son zèle, son attachement, que Philippe Marie, passant tout-à-coup de la haine à la plus vive tendresse, l'appella mille fois son cher fils, jura d'agir désormais à son égard comme le meilleur des peres. On crut même que le retour seroit durable: Philippe y persista pendant quelques années; & n'étant pour lors question en Lombardie d'aucune guerre d'importance, François, licentié par le Duc de Milan, alla se jetter sur l'Etat Ecclésiastique.

Le Concile de Basle étoit ouvert dès l'an 1432. Eugène lui-même l'avoit convoqué dans cette Ville; mais songeant après coup à la facilité avec laquelle, vu l'éloignement & l'indépendance du lieu, les Peres du Concile pourroient éluder son autorité, le Pontife avoit voulu le transférer ailleurs & malgré les Peres mêmes. Déja l'on voyoit jaillir des étincelles qui

annonçoient le plus terrible incendie. Déja les Prélats aſſemblés à Baſle faiſoient craindre les excès où ils ſe portérent dans la ſuite. On juge bien que la fermentation de cette aſſemblée n'étoit pas un myſtére pour les Puiſſances d'Italie, bien moins encore pour le Duc de Milan qui ne manqua jamais, n'importe à quel prix, d'acheter des Miniſtres & des Eſpions partout où ſe diſcutoient des intérêts qui pouvoient avoir quelque rapport aux ſiens. La criſe lui parut favorable pour attaquer les Etats du Pontife & s'aggrandir lui-même du côté de la Romagne. Il lui convenoit cependant de jetter un voile ſur ſes projets ambitieux. L'exécution en fut confiée à François Sforce, qui entra dans la Marche au nom des Evêques aſſemblés à Baſle, donnant à penſer ce qui étoit également vraiſemblable, ou que le Concile vouloit aſſûrer au Pape qu'il ſe propoſoit élire, les Etats du S. Siége, ou que les Peres ſe portoient déja comme Curateurs d'Eugène, accuſé dans le Concile de malverſations & d'i-

neptie (1). Dans le même tems que Sforce envahiſſoit la Marche d'Ancone, Taliano Furlano, Nicolas Fortebratchio, & autres Capitaines dévoués à Philippe, attaquoient le Duché de Spolete, feignant également d'exécuter les ordres du Concile. Enfin ſes propres Capitaines, ceux qu'il avoit à ſa ſolde, tournérent leurs armes contre le Pontife. Effrayé de voir l'orage fondre ſur lui de tous les points, il ne vit d'autre moyen de le conjurer, qu'un accommodement avec le Comte François, celui de tous les Capitaines de ſon eſpèce qui méritoit le plus de confiance, celui d'ailleurs qui jouiſſoit, en fait de talens militaires, de la plus haute réputation. En conſéquence Eugène lui donna l'inveſtiture de la Marche, à l'effet d'en jouir ſa vie durant ſous le titre de Marquis ou de Vicaire du S. Siége, & le créa dans le même tems Gonfalonnier de l'Egliſe.

(1) Voyez Rinald. Annales Eccléſiaſtiques, an 1433.

Ce domaine, ajoûté à ce qu'il poſſédoit dans le Royaume de Naples, augmentoit encore le crédit du Comte & de ſuite la jalouſie des autres Capitaines, de Pitchinino ſur-tout le plus aſſidu à le calomnier, à le deſſervir dans l'eſprit du Duc qui n'étoit lui-même que trop envieux de ſon naturel, que trop baſſement jaloux. Le Comte, qui ne laiſſoit pas d'avoir quelques amis fidèles à la Cour de Milan, ſçavoit très-bien que Pitchinino le devançoit dans la faveur de Philippe (1), contre lequel les Confédérés ſe diſpoſoient à reprendre les armes. Dans un moment où il ſe trouvoit plus affecté de la préférence qu'obtenoit ſon ennemi, il écouta, ſans ceſſer néanmoins de compter ſur la main de Blanche, les propoſitions des Florentins qui le preſſoient de venir ſe mettre à leur ſolde & lui promettoient le commandement général de An 1434

(1) Voyez Chroniques de S. Antonin, part. 3, tit. 22, chap. 9; & Simonetta *de rebus geſtis Franciſci Sforiæ, lib.* 3.

l'armée des Alliés. Le Pape, fugitif de ſa Capitale enſuite d'une émeute des Romains, réſidoit pour lors à Florence, & preſſoit, comme on peut croire, la conſommation de l'engagement du Comte, autant pour lui ôter l'occaſion & l'envie de faire d'autres acquiſitions dans ſes Etats, que pour l'aliéner du Duc de Milan, ſon ennemi perſonnel & celui de Veniſe ſa patrie.

Mais l'union de Sforce avec le Pape Eugène fut moins durable que celle qu'il venoit de former avec les Florentins. Le Pontife avoit toujours la Marche d'Ancone ſur le cœur : il ſouffroit de voir ſon domaine temporel ébranlé dans tous les points, la thiare même chancelante ſur ſa tête, & les Peres de Baſle toujours plus déterminés à la lui ravir. Tant de peine, d'inquiétude & de terreur le pouſſoit violemment & en tout ſens, le forçoit de ſe jetter tour-à-tour dans les différens partis. En conſéquence, & un peu moins de deux ans après qu'il eut fait ſon accord avec le Comte & témoigné tant d'attachement aux Florentins, il ſe tourna

tourna du côté du Duc, transporta son Siége & sa Cour à Bologne, & prit des mesures, non seulement pour retirer la Marche des mains du Comte, mais encore pour lui ôter la vie. Un Podestat de Bologne, Balthasard d'Offida, agissant par l'ordre exprès ou tacite du Pontife, & de concert avec Pitchinino, éternel ennemi du Comte, tenta de l'enlever au Pont de Poledrano. Mais averti par le Cardinal de Capoue, son ami, François sçut prévenir le complot, & fit prisonnier Balthasard lui-même, qui mourut quelque temps après dans le Donjon de Fermo, dépendant de la Marche.

Cependant Sforce continuoit de faire la guerre pour le compte & au profit des Florentins, manœuvrant tantôt dans la Romagne, tantôt dans la Lunigiane, & se trouvant le plus souvent vis-à-vis de Pitchinino, le seul en effet qu'on pût lui opposer, comme il étoit lui-même l'unique adversaire que redoutât Pitchinino. C'est à peu près dans le même tems que, moitié par déférence pour les Florentins, moitié pour seconder les An 1436.

inſidieux & ambigus projets du Duc, il paſſa dans le Royaume de Naples où la fortune n'avoit pas encore prononcé définitivement entre Alphonſe & René. On peut obſerver, comme l'un des traits les plus marqués du caractére & de la politique de Philippe Marie, qu'il chargeoit ſecrettement le Comte, libre pour lors ou cenſé l'être, de ſoutenir le parti d'Anjou, tandis qu'en public il lui recommandoit de menager le Roi d'Arragon *comme le plus précieux ami qu'il eût au monde.* On ſçavoit dans toute l'Italie, & François lui-même avoit la franchiſe d'en convenir aux Puiſſances qui le ſoudoyoient, que, tout engagé qu'il étoit au ſervice des Confédérés, il ne ceſſoit point de négocier auprès de Philippe Marie, qui, avec l'appât des nôces de Blanche & par ſuite de ſa ſucceſſion, le faiſoit toujours revenir à lui, & ſembloit inſulter aux Puiſſances qui ſe l'attachoient. Ce qui étoit plus ſingulier encore, c'eſt que, en s'engageant avec les ennemis du Duc de Milan, Sforce avoit toujours ſoin de ſtipuler qu'il ne ſeroit

Murat.

point obligé de paſſer le Pô ; ce qui ſignifioit aſſez clairement qu'il ne vouloit l'offenſer que juſqu'à un certain point. A cette époque, où Philippe & Florence, ſans déployer d'autres armes que celles de la politique, ne faiſoient que s'obſerver & ſe craindre, le Comte agiſſoit, pour ainſi dire, en ami commun (1), ſecondant du mieux qu'il lui étoit poſſible les vues de la République & du Duc touchant les affaires du tiers, comme celles du Royaume de Naples à l'égard duquel les deux Puiſſances ſuivoient à peu près le même ſyſtême. Mais les progrès que Pitchinino faiſoit dans la Romagne effrayérent tellement Florence, qu'elle ſe hâta de rappeller le Comte.

Eugène avoit pris enfin, & peut-être trop tard, le parti d'aſſembler un Concile à Ferrare, moyen le plus ſûr en effet de diſſoudre, de diſcréditer du moins la ſchiſmatique aſſemblée de Baſle. Profitant du moment

(1) Voyez *Leonardi Aretini rerum ſuo tempore geſtarum Commentarium* : & Chronique de S. Antonin, part. 3, tit. 22, chap. 9.

où le Pontife étoit le plus occupé de donner de la conſidération, de l'activité à ſon Concile, Philippe Marie, licenciant en apparence le Pitchinino, lui fit ſigne de ſe jetter ſur le Bolonois qui fut rapidement ſubjugué, ainſi que Ravenne & autres terres du S. Siége. Le Duc de Milan déſavouoit hautement la conduite de Pitchinino, alloit même juſqu'à la déſolation; mais les Florentins, qui ne pouvoient s'y méprendre, craignirent que le jeu ne fût pouſſé juſqu'à l'invaſion de leurs propres Etats, & les mirent pour plus grande ſûreté ſous la garde de leur Général, qui craignant lui-même pour la Marche, mécontent du Duc de Milan, toujours avide de ſe meſurer avec Pitchinino, n'avoit pas perdu un ſeul inſtant pour ſe rendre en Toſcane.

Mais Pitchinino étoit déja en Lombardie, où dans fort peu de tems il eût abattu les Venitiens, qui, en ſon abſence, & ſous la conduite des deux vaillans Généraux qui ſervoient pour lors la République, le Marquis de Gonzague * & Gattemelata, avoient pris la ſupériorité ſur

* Jean François.

les troupes Ducales. Il eſt vrai que le Marquis venoit de paſſer au ſervice de Viſconti, & que ſon Collègue, reſté ſeul, ne pouvoit plus faire face aux Milanois. Déja ceux-ci avoient emporté pluſieurs Places: déja Breſcia étoit aſſiégée & ſur le point de ſuccomber. Dans ces extrémités, le Sénat, qui précédemment avoit rompu avec les Florentins, ou reçu du moins avec froideur l'offre de renouveller le traité d'alliance, changea précipitamment de langage. Ses Ambaſſadeurs coururent ſupplier les Recteurs de Florence, à la tête deſquels ſe trouvoit dès-lors Coſme de Médicis *, d'envoyer le Comte François au ſecours de Breſcia, confeſſant l'impuiſſance, où étoit la Seigneurie, d'arrêter ſeule les conquêtes de Philippe.

* Il étoit Gonfalonnier.

Il ſembloit réellement qu'aucun Potentat d'Italie ne pût être en ſûreté, s'il n'avoit le Comte Sforce dans ſon parti; qu'il fût impoſſible de réuſſir dans aucune entrepriſe, ſi ce Capitaine étoit contre. Le Pape veut l'avoir pour ami, & lui cède, comme on a vu, la meilleure Province du

domaine Eccléſiaſtique. Alphonſe, quoiqu'infiniment ſupérieur à René par le nombre & la richeſſe de ſes Etats, tremble de l'avoir pour ennemi. Les Florentins en achètent au plus haut prix l'abandon des Lucquois, & l'attirent enſuite non moins chérement à leur ſolde, pour qu'il les aide à ſubjuguer cette même Cité, ainſi qu'à repouſſer le Pitchinino. Les Venitiens, accablés par le Duc de Milan, n'eſpérent qu'en lui (*). Le Duc de Milan lui-même eſt forcé de reconnoître, de reſpecter l'aſcendant du Comte. Fatigué de ſon mérite autant que ſes Courtiſans, il avoit tou-

(*) Et c'eſt par lui qu'ils ſe relèvent. En deux campagnes, les plus glorieuſes, ſans contredit, les plus ſçavantes même qu'on eût encore vu faire au Comte, il regagna le terrein qu'avoient perdu les Venitiens, battit Pitchinino dans chaque rencontre, & prit enfin ſes derniers quartiers d'hyver ſur les terres Ducales. Il paroît que Sforce ne ménageoit plus rien & tomboit de tout ſon poids ſur le Duc de Milan, afin d'en être plus exactement évalué, afin de lui faire ſentir tout le prix des égards qu'il avoit eus juſques-là.

rs la fureur ou plutôt la petiteſſe
l'éloigner d'auprès de lui : & tou-
rs il cherchoit à renouer, parloit
s ceſſe de lui donner ſa fille uni-
e, à l'effet de rallentir ſon zèle pour
ſervice de ſes ennemis, & de
ntraîner au beſoin de ſon côté.
Abrégeons cependant. Le détail des
trepriſes, des travaux, des ſuc-
s & des diſgraces de ce Capitai-
, occuperoit un trop grand eſ-
ce ; quoique ſon hiſtoire compren-
, pour ainſi dire, l'Hiſtoire géné-
le de l'Italie, contentons-nous de
pporter les faits qui eurent des ſui-
s plus marquées.

Le Comte s'étoit porté ſur Mar-
nengo, fortereſſe excellente, dont
poſſeſſion l'eût mis en état de pur-
er le Bergamaſque infeſté des trou-
es de Pitchinino (1). Mais celui-ci,
par la même raiſon, n'avoit rien
pargné pour munir cette Place, pour

(1) Voyez Chriſtophe de Soldo, hiſ-
toire de Breſcia ; Simonetta *de rebus geſ-
tis Franciſci Sforziæ, lib.* 5. & Scipion Am-
mirato, liv. 22.

la mettre en état de faire la plus vigoureuſe défenſe. Le Comte fut obligé d'y employer toutes ſes forces ; & Pitchinino, poſté avantageuſement & derriére des retranchemens inattaquables, ſe mit à lui couper les vivres. Bientôt la condition de l'aſſiégeant fut pire que celle des aſſiégés : Sforce, affamé & bloqué dans ſes propres lignes, ne pouvoit continuer ni lever le ſiége, qu'avec un danger égal & manifeſte. La victoire étoit comme aſſûrée aux troupes Ducales, la ruine des Venitiens & du Comte infaillible. Enivré des avantages de ſa poſition, Pitchinino eut l'audace de vouloir faire compoſer ſon Maître. « Depuis vingt ans que je vous ſers, » lui manda-t-il inſolemment, aucune terre ne m'eſt échue en partage : il eſt tems enfin de me ménager une retraite ; le ſort de vos » ennemis eſt dans mes mains : je » puis d'un ſeul coup vous rendre » maître de la Lombardie. Mais après » avoir pris tant de ſoins pour m'aſſûrer la victoire, il eſt juſte que » je m'en aſſûre la récompenſe. » Agréez donc que je vous demande

a ville de Plaiſance, dans laquel-
e je puiſſe aller goûter quelque
our un repos mérité par tant de
atigues ». Il finiſſoit par le mena-
d'abandonner l'entrepriſe, s'il ré-
oit à ſa demande.
Pitchinino employoit ici contre
-même les armes dont il s'étoit
vi contre François. De quel au-
prétexte en effet pouvoit-il nour-
l'averſion du Duc ? Quel autre
ſonnement Pitchinino & ſes ad-
rens auroient-ils fait valoir contre
Comte, ſi ce n'eſt celui que leur
rniſſoient ſes vaſtes domaines de
ples, ſon Marquiſat d'Ancone,
réputation du plus grand homme
guerre, ce nom célèbre, cette
ndeur perſonnelle près de qui tout
tre nom, toute autre grandeur
oit éclipſée ; le nombre d'amis
r conſéquent, la multitude de
ens qu'il ſe feroit inceſſamment
ns le Milanois ; la crainte enfin
'après avoir épouſé la fille du
uc, il ne voulût agir en maître,
n ſeulement vis-à-vis de ſes égaux,
ais de ſon beau-pere lui-même, de
n propre Souverain ? Tels étoient

certainement les épouvantails qu'ils faiſoient agir ſur l'eſprit ombrageux de Philippe. Tels furent indubitablement les obſtacles qui ne permirent jamais au Comte d'entrer ou de s'affermir dans les bonnes graces du Duc. Mais que devoit penſer celui-ci, en voyant ſur quel ton le prenoit Pitchinino, qui même n'étoit pas le ſeul à vouloir lui faire la loi? Louis San-ſeverin, Louis de Verme, Taliano Furlano, & autres de ſes Capitaines, demandoient avec la même arrogance, l'un Novare, l'autre Tortone, celui-ci les terres du Boſco & Frugaruola dans le diſtrict d'Alexandrie. C'eſt alors que le Duc vit clairement l'intention & les motifs de ceux qui ne ceſſoient depuis ſi long-tems de l'allarmer au ſujet du Comte. Indigné de l'audace avec laquelle ce perſonnage ſi zèlé, ſi jaloux en apparence de ſon autorité, prétendoit actuellement le dépouiller, il réſolut, plutôt que d'y conſentir, d'abandonner l'entrepriſe, de renoncer à tous les avantages d'une victoire infaillible & prochaine, de ſe réconcilier même avec le Comte, auquel

An 1441.

il dépêcha Gui-bon de Tortone pour lui offrir la main de ſa fille & régler les autres conditions de la paix.

La négociation fut entamee & conduite avec le plus grand ſecret ; non vis-à-vis des Confédérés : Sforce leur communiquoit toutes choſes ; mais vis-à-vis des Capitaines Milanois & ſur-tout de Pitchinino, qui peut-être ſe fût emporté juſqu'à la révolte, s'il en avoit eu connoiſſance avant la concluſion. Pour le plonger dans une ſécurité plus profonde, Philippe Marie le laiſſa ſuivre ſa pointe & continuer la guerre avec la même vigueur. Il y eut même dans l'intervalle quelques affaires particuliéres entre les deux armées qui n'avoient point changé de poſition. On ſent bien que le Comte n'avoit garde d'engager aucune action déciſive : les chocs les plus ſérieux ſe réduiſoient à des eſcarmouches, dans leſquelles il laiſſoit encore, & à deſſein, prendre quelque avantage à l'ennemi. Enfin, & au moment qu'il croyoit le plus fermement tenir dans ſa main le ſort de l'armée Sforceſque & de la Ligue, Pitchinino reçoit ordre de s'abſtenir

de toute hoſtilité & de faire trève avec le Comte. Qu'on ſe peigne ſa ſurpriſe. Il étoit loin de pénétrer ce qui faiſoit abandonner au Duc une ſi précieuſe victoire : jamais il ne lui vint en idée que Philippe voulût épargner ſes ennemis, plutôt que d'accorder à ſes Officiers les récompenſes qu'ils exigeoient. L'ordre lui parut en un mot ſi biſarre, qu'il crut devoir y réſiſter ; mais bientôt il en reçut la confirmation, appuyée même de menaces dont la hauteur lui fit ſentir qu'il n'étoit plus tems de les braver. Philippe enjoignit à tous ſes Capitaines d'aller ſaluer le Comte, & Pitchinino s'y rendit comme les autres, dans une ſituation d'eſprit & de cœur qu'on peut aiſément ſe figurer.

Sforce aſſûré, par écrit, de la main de Blanche, ainſi que de Crémone & de Pontremoli que ſon pere lui aſſignoit en dot, fut chargé, en qualité d'arbitre, de régler les préliminaires concernant les autres intéreſſés (1). Chacun de ceux-ci, c'eſt-

(1) Voyez Sanuto, hiſtoire de Veniſe, *apud* Muratori, *rer. Ital.* tom. 22, pag.

ire, le Pape, le Duc de Milan, niſe, Florence, les Marquis de rrare & de Mantoue, envoyérent ceſſamment leurs Plénipotentiaires la Cauriane *, lieu déſigné pour Congrès ; & tandis qu'on y diſ- itoit les articles du traité, François, ui trompé ſi ſouvent craignoit de être encore, ſe hâta d'aller pren- re poſſeſſion de Cremone, où déja a Princeſſe étoit arrivée, ſuivie d'un nagnifique cortège. Les nôces furent célébrées vers la fin d'Octobre 1441, & la paix fut publiée dans le cou- rant de Novembre. Mais la Lombar- die, où cette paix cauſa tant de joie, n'en goûta que paſſagérement les douceurs. Sforce lui-même, dont ce mariage ſembloit fixer invariablement la fortune, eſſuya bientôt après de nouvelles diſgraces, occaſionnées par la guerre de Naples qui ſubſiſtoit en- core & ne tarda pas de faire repren- dre les armes aux Lombards.

* Dans le Mantouan.

An 1441.

1103; & Chriſtophe de Soldo, hiſtoire de Breſcia.

CHAPITRE V.

Fin du règne des Angevins. Nouvelles disgraces du Comte François Sforce. Systêmes & intérêts divers des Potentats d'Italie dans les dernières années de Philippe Marie Visconti: mort de ce Duc.

PEndant la guerre de Lombardie, Alphonse, vainqueur ou presque vainqueur de René auquel il ne restoit que la ville de Naples, s'étoit emparé de Benevent & d'autres domaines que François Sforce possédoit dans le Royaume. Du moment que la paix fut publiée entre Visconti & les Confédérés, René voyant le Comte libre se hâta de réclamer leur ancienne amitié, de lui retracer les outrages d'Alphonse, de l'inviter enfin à venir se venger de l'ennemi commun. Sforce ne se fit pas beaucoup prier, & rassemblant ses troupes à la hâte,

il ſe diſpoſoit à marcher au ſecours de l'Angevin. Pour lors Alphonſe, qui peut-être n'avoit dépouillé le Comte que dans la vue de le diſtraire des guerres du Milanois, c'eſt à-dire à la requiſition du Duc, exigea qu'en retour celui-ci le ſauvât des coups de ce Capitaine devenu ſon gendre, & par conſéquent mieux diſpoſé que jamais à ſuivre ſes volontés & ſes vues. L'Arragonois étoit loin de s'attendre à trouver le Duc de Milan prêt à lui ſacrifier aveuglément les intérêts de Sforce, & comptoit bien être obligé de reſtituer les terres qu'il lui avoit enlevées. Philippe Marie ne fit pas la moindre difficulté. Le nœud, par lequel il venoit de s'unir à François, étant l'ouvrage du dépit & de la contrainte, n'avoit apporté aucun changement dans ſon ame ombrageuſe & farouche. A peine quatre mois s'étoient écoulés depuis les nôces de Blanche, que ſans nul égard pour ſon gendre, ni pour des ſermens de paix & d'amitié tant de fois confirmés, il fit entendre au Pape que le tems étoit venu de retirer ſa Marche d'Ancone des mains du Comte,

qui reſté ſeul ne pourroit jamais la défendre. Eugène, qui n'avoit rien tant à cœur, ſaiſit l'ouverture, créa Nicolas Pitchinino Gonfalonnier de l'Egliſe ; & celui-ci, licentié en apparence par Viſconti, marcha vers la Romagne, publiant qu'il alloit revoir Pérouſe ſa patrie. Le Comte ne prenant point le change, préférant à tout événement de ſauver ce qui lui reſtoit, vint s'établir dans la Marche, comme l'avoit prévu le Duc ſon beau-pere : & l'Arragonois ſe hâta d'achever la défaite du parti d'Anjou.

Il entra dans Naples, comme Béliſaire y étoit entré lors de ſa premiére expédition, par l'Aqueduc qui abreuvoit la Cité. [Un Garde-fontaines vint s'offrir à conduire les Arragonois, aſſûrant qu'ils trouveroient au débouché la maiſon d'un Tailleur, dans laquelle ils s'établiroient en toute ſûreté, qu'il ſeroit enſuite fort aiſé de ſe ſaiſir de la Porte Ste. Sophie, diſtante ſeulement de quelques toiſes, & d'introduire toute l'armée. Alphonſe prodigue au traître Anello (c'étoit ſon nom) l'or & les promeſ-

Coſtanzo.

, ordonne à deux cens de ſes plus
ves fantaſſins de le ſuivre, & vient
nettre lui-même à portée de les
endre & de les ſoutenir. Ayant
ouché au nombre de quarante,
ſoldats Arragonois ſe jettérent dans
maiſon du Tailleur dont ils ne
uvérent que la femme à qui leurs
naces fermérent la bouche. Com-
ils ne pouvoient ſortir du canal
e l'un après l'autre, il leur fallut du
ns pour ſe former. Le Tailleur arri-
, frappe à la porte, voit ſa maiſon
nplie de guerriers, & s'enfuit en
ant que l'ennemi eſt dans la Vil-
Les Arragonois ſe voyant décou-
rts, n'héſitent pas d'attaquer les
ıgevins qui gardoient la porte Ste.
›phie : ceux-ci réſiſtent & donnent
René le tems d'accourir. La trou-
: introduite par l'Aqueduc eſt diſ-
›ée, la Garde renforcée, & l'Arra-
ınois obligé, ſuivant toute appa-
:nce, de ſe retirer, ſans l'étourderie
u la lâcheté de trois cens Génois
ui gardoient la porte St. Janvier.
ux cris du Tailleur, ils avoient
bandonné leur poſte & gagné le
Château. Un Gentilhomme, parti-

ſan d'Alphonſe, s'en étant apperçu, ouvrit cette porte aux Arragonois, & l'inſtant d'après la Ville en fut inondée. René, couvert de ſang & de pouſſiére, ſe fait jour l'épée à la main, & rentre déſeſpéré dans Caſtelnuovo. Ajoûtons à la gloire d'Alphonſe, qu'au moment où il vit le pavé nettoyé d'Angevins, il s'occupa du ſalut des Bourgeois avec le plus vif intérêt, défendit le pillage à ſes ſoldats ſous peine de la vie, & parcourant les quartiers de la Cité, ſuivi d'une troupe d'élite, fit lui-même les fonctions de Prévôt. Tous ſe contiennent, tous ſe raſſûrent à ſon aſpect. Quatre heures après, le calme étoit auſſi profond qu'avant le combat.

René, laſſé de tant de revers, s'embarqua le lendemain. On crut d'abord qu'il alloit s'aboucher avec le Comte Sforce, dont la Milice réunie aux Caldoreſques, auroit vraiſemblablement fait changer la fortune. L'Arragonois en étoit même dans les plus vives appréhenſions, & ſa joie fut extrême quand il apprit que René étoit à Florence. Pour lors Alphonſe ne craignit & ne trouva

plus en effet d'obſtacles. Tous les Sujets, toutes les Provinces du Royaume tombérent à ſes pieds. Le Pape, qui étoit revenu s'établir chez les Florentins, accueillit René avec de ſtériles condoléances & des promeſſes encore plus vaines, qui ne ſervirent qu'à fortifier ſes dégoûts & le firent partir ſur le champ pour la Provence.]

Là finit le règne des deux branches d'Anjou, qui avoit duré cent ſoixante-deux ans, à dater du couronnement de Charles I, Chef de la premiére branche. Là commence celui des Arragonois &, par ſucceſſion, des Eſpagnols, des Autrichiens qui montérent ſur le Trône de Naples en vertu de la premiére adoption de Jeanne II, ou, pour mieux dire, des victoires d'Alphonſe. Là enfin ſont réunis les deux Royaumes d'en-deçà & d'au-delà du Phare, ſéparés depuis les Vêpres Siciliennes. An 1442.

Une ſeule choſe manquoit aux proſpérités d'Alphonſe, l'inveſtiture du Royaume d'en-deçà du Phare, appellé juſqu'ici le Royaume de Naples & relevant inconteſtablement du S. Siége. Eugène IV, qui avoit

ſi bien ſervi l'Arragonois, en occupant le Comte dans la Marche, ne le reconnoiſſoit pas encore pour ſon Feudataire. Il venoit au contraire, & par un trait bien ſingulier de politique, d'expédier une Bulle à René, par laquelle il l'inveſtiſſoit du Royaume de Naples, tandis que d'un autre côté il travailloit du moins indirectement à cimenter le triomphe de ſon ennemi. Le Pontife, qui ſe voyoit lui-même très-éloigné de recouvrer ſa précieuſe Marche d'Ancone, vaillamment défendue par le Comte François (1), ſouhaitoit fort engager Alphonſe à le ſeconder dans cette entrepriſe. Il avoit ſur-tout à cœur de le retenir dans ſon obédience, de l'empêcher d'adhérer à Felix V (*).

(1) Malgré la diſtraction d'une partie de ſes troupes, envoyées précédemment au ſecours de René, & vaincues par le fer ou par l'or de l'Arragonois.

(*) Amédée VIII, Duc de Savoie, le même que nous avons admiré dans le Livre précédent, à qui nous avons vu déployer de ſi rares qualités. La gloire avec laquelle il régnoit ne l'empêcha pas de s'en

De-là des négociations vives & continues, qui, jointes au ſuprême intérêt qu'ils avoient de s'unir, les eurent bientôt mis d'accord. Alphonſe vint en perſonne combattre François Sforce. Attaqué par les troupes de Pitchinino, du Pape & du Roi; informé que le Duc de Milan faiſoit encore marcher contre lui un autre de ſes Capitaines *, Sforce confia les Cités de la Marche à ſes plus fidèles Officiers, & prit le parti, en attendant les ſecours que ſes Députés ſollicitoient vivement auprès des Ve-

* Louis de Verme.

laſſer. Il abdiqua vers la fin de 1434, & ſe retira ſur les bords du lac de Genève dans une ſolitude agréable, où l'on prétend que, ſous l'habit d'Hermite, il menoit une vie délicieuſe. En 1439, le Concile de Baſle, malgré tout l'éclat de celui de Florence, où ſe faiſoit, avec plus d'appareil à la vérité que de ſolidité, la réunion des Egliſes Grecque & Latine, ſe porta juſqu'à dépoſer Eugène IV & couronner le Solitaire de Ripaille. Sans reconnoître Félix V, Alphonſe lui faiſoit paſſer des ſommes conſidérables, & manœuvroit de façon à tenir Eugène dans les plus vives allarmes.

nitiens & Florentins, de s'aller jetter dans la forte Place de Fano, appartenante à ſon gendre Sigiſmond Malateſta. Mais Veniſe & Florence
an 1443. héſitoient de prendre ſon parti ; outre qu'elles étoient fort occupées des affaires de Bologne (1), il leur paroiſſoit trop hazardeux de s'aheurter à la fois contre Alphonſe, Eugène & Philippe. Le Comte fut ſauvé par celui qui avoit excité l'orage. La proximité de ſa ruine (2) fit taire pour un moment la haine & la jalouſie du Duc de Milan, & la chance ne tarda pas de tourner.

Philippe Marie étoit peiné ſans doute de l'état où l'époux de ſa fille alloit tomber, mais bien moins peut-être que des proſpérités d'Alphonſe. Il l'avoit aſſez bien ſervi tant

(1) Elles avoient entrepris de ſoutenir Annibal Bentivoglio qui venoit d'enlever cette Ville à François fils de Pitchinino.

(2) Il étoit aſſiégé dans Fano, & non moins occupé de parer aux perfidies de ſon hôte, de ſon propre gendre Sigiſmond Malateſta, qu'aux aſſauts redoublés d'Alphonſe.

que les affaires du parti d'Anjou n'étoient point déſeſpérées : maintenant qu'il le voyoit affermi ſur le Trône de Naples & poſſeſſeur d'autant plus paiſible, qu'il l'étoit du conſentement, de l'aveu du Souverain Pontife, il ſe repentoit fort de l'avoir fait ſi puiſſant. En conſéquence, il écouta bien volontiers Veniſe & Florence qui demandoient à renouveller le traité de la Cauriane & n'oſoient ſans ce préalable envoyer du ſecours au Comte. Philippe en vint même juſqu'à prier Alphonſe de ſe déſiſter de l'entrepriſe. Un tel retour de la part du Duc ſurprit beaucoup l'Arragonois, qui étoit d'ailleurs extrêmement mortifié de ſe voir ravir une victoire aſſûrée. Cependant il ſe ſouvint que Philippe étoit ſon bienfaiteur, ſon allié, & reprit le chemin de Naples. Nicolas Pitchinino, qui reſta ſeul & continua la guerre au nom du Pape, fut défait par le Comte de la maniére la plus complette, perdit avec tous ſes bagages la plus grande partie de ſes troupes, & n'échappa lui-même qu'à la faveur de la nuit. Malgré ce dé-

saſtre & le rude échec qu'il reçut
An 1443-44. encore l'hyver ſuivant de Chiarpellone, Capitaine de Sforce, Pitchinino eut bientôt une armée, ce qui étoit aſſez difficile, vu le monſtrueux ſyſtême qu'on ſuivoit alors, pour la levée & la formation des Corps Militaires. Renforcé des ſecours qu'Alphonſe lui fit paſſer, il ſe trouvoit au printems en état de tenir la campagne, de réparer même toutes ſes pertes, ſi le Duc ſon maître ne l'en eût encore empêché.

Il y a lieu de croire que Philippe Marie reſſentoit encore quelques mouvemens de cette commiſération qui lui avoit fait ſauver un gendre des coups d'Alphonſe, s'il ne craignoit plutôt que Pitchinino, après avoir terraſſé le Comte, ſon émule, ne devînt trop inſolent. Le ton ſuperbe ſur lequel ce Capitaine lui avoit demandé Plaiſance, ſonnoit toujours à ſon oreille. Il s'en étoit même ſuivi un refroidiſſement mutuel & ſenſible. Ce qui eſt certain, c'eſt que Pitchinino ſe trouvoit dans la poſition la plus avantageuſe pour combatre le Comte, lorſque Philippe lui

lui ordonna de se rendre incessamment à Milan, pour affaires dont ils ne pouvoient traiter que de bouche. Pitchinino partit à l'instant, laissant le commandement de ses troupes au jeune François, son fils, qui renommé déja pour sa valeur & ses talens militaires, mais encore trop inférieur au Comte, fut attaqué, vaincu & fait prisonnier. Cette désespérante nouvelle, jointe au chagrin que lui avoit causé antérieurement sa propre défaite, abrégea probablement les jours de Pitchinino. Il mourut dans le courant d'Octobre 1444. Sforce désormais sans rival, sans aucun du moins qui fût en état de se mesurer avec lui, devoit, ce semble, captiver indissolublement la faveur du Duc. Point du tout : un mois, au plus, après la mort de Pitchinino, le beau-pere & le gendre rompirent avec autant d'aigreur & d'éclat qu'auparavant. Mais il faut voir à quels termes en étoient respectivement ces Potentats, pénétrer, s'il est possible, dans le chaos de leurs intérêts & systêmes divers. An 1444.

Alphonſe & Philippe ſe traitoient extérieurement en amis, & ſe jalouſoient en ſecret. Le Milanois contemploit avec les yeux de l'envie la grandeur, la puiſſance, les proſpérités de ſon protégé ; & l'Arragonois, pour qui la reconnoiſſance ne pouvoit qu'être un fardeau, ſouffroit intérieurement de ce que les obligations qu'il avoit au Duc le mettoient chaque jour dans la néceſſité de meſurer, de détourner ſes coups. L'un & l'autre d'ailleurs brûloient de primer entre les Puiſſances d'Italie, & devoient par conſéquent s'affliger réciproquement de leurs ſuccès. L'ambition & l'envie les indiſpoſoient également, quoique par différens calculs, à l'égard du Comte Sforce. Philippe Marie ne pouvoit en ſupporter l'éclat, & ſe reprochoit ſans ceſſe d'avoir pris pour gendre un perſonnage ſi redoutable. Peut-être même alloit-il juſques à envier méchamment un tel ſucceſſeur à ſes peuples. Il ne ſeroit pas le premier qui n'auroit pas voulu d'un héritier trop éloigné de lui reſſembler. Alphonſe qui voyoit dans la

perſonne du Comte la créature de Jeanne II, le protecteur du parti d'Anjou ; Alphonſe qui venoit de l'offenſer, en le dépouillant de ſes domaines de Naples, en s'uniſſant avec le Pape pour lui enlever la Marche, le traitoit ſur le pied d'ancien, d'irréconciliable ennemi. Il conſidéroit qu'une fois parvenu au Duché de Milan, Sforce, à raiſon de l'étendue de ſes Etats, de ſa réputation, de ſes exploits, ſeroit pour lui un rival formidable, à qui de juſtes reſſentimens ne tarderoient pas de mettre les armes à la main : double motif chez l'Arragonois par conſéquent de ſemer la diſcorde entre Philippe & François ; à l'effet d'abord d'empêcher que le Duc actuel n'obtînt la conſidération & le crédit que lui auroient infailliblement procuré la valeur & l'attachement d'un Capitaine, tel que ſon gendre ; à l'effet enſuite d'écarter un ſucceſſeur ſi belliqueux, ſi puiſſant, ſi redoutable, tel en un mot que Sforce ne pouvoit manquer de l'être, s'il recueilloit jamais & ſans contradiction les Etats de ſon beau-pere.

La néceſſité, bien plus que l'inclination & le penchant, maintenoit l'union formée depuis ſi long-tems entre Veniſe & Florence, ainſi qu'entre ces deux Républiques & le Comte. Outre les plus cuiſans regrets d'avoir ſi ſouvent épuiſé leurs finances pour les guerres de Lombardie, terminées conſtamment & uniquement à l'avantage des Venitiens (1), les Florentins ſe trouvoient plus indiſpoſés que jamais contre ceux-ci, attendu la conviction, la perſuaſion du moins où ils étoient que les manœuvres du Sénat leur avoient fait manquer l'acquiſition de Lucques. Il y a lieu de croire en effet que Veniſe, accoutumée à ſe regarder comme la premiére d'entre les Républiques, réputée même la plus formidable Puiſſance d'Italie

(1) Il fut un tems, dit un ingénieux & profond Hiſtorien de Florence, où le deſtin de Veniſe, fatal & proſpere tout enſemble, étoit de ſuccomber dans les batailles & de vaincre dans les traités, de gagner même à la paix le double de ce qu'elle perdoit dans la guerre. *Storia Fiorent. lib. 5. pag. 173. ediz. del Giolita.*

depuis l'anéantiſſement des Piſans & la décadence des Génois (1), n'agréoit point que Florence, déja ſi puiſſante ſur terre, déja maîtreſſe de Piſe & de Livourne, ſe mît, au moyen de la conquête de Lucques, en état de lui diſputer l'empire de la Mer. Au fond, les reproches d'ingratitude & de perfidie que Florence prodiguoit à cet égard aux Venitiens, n'étoient pas ſans replique. Ceux-ci pouvoient & ne manquoient certainement pas de répondre que les Florentins n'entroient dans la ligue & dans les guerres de Lombardie, que pour mettre à l'abri leurs poſſeſſions & leur liberté, pour occuper loin de la Toſcane les Puiſſances qu'ils redoutoient; & c'eſt ici préciſément le nœud tiſſu, comme on voit, par la néceſſité, par le beſoin mutuel, qui, malgré les reſſentimens des uns & la jalouſe ambition des autres, retenoit encore les deux Républiques dans leurs anciens engagemens. A l'égard

(1) La guerre de Chiozza les avoit prodigieuſement affoiblis.

du Comte, Veniſe & Florence penſoient un peu différemment : elles ſentoient l'une & l'autre de quelle importance il étoit d'empêcher, d'une part, que l'ambition de Philippe, ſecondée du bras & du zèle de Sforce, ne devînt plus terrible ; de l'autre, que Sforce, en ſe réconciliant avec ſon beau-pere, n'en obtînt la ſucceſſion, auquel cas leur poſition ſeroit plus critique qu'auparavant : mais les deux Républiques n'en étoient pas affectées au même dégré. Les Florentins, ſéparés du Milanois par un intervalle aſſez conſidérable, contemploient avec moins d'effroi le Comte Sforce, devenu hypothétiquement Duc de Milan. Le péril réſultant d'une ſi grande quantité de forces & d'Etats placée dans la main d'un tel perſonnage, ne les touchoit pas de ſi près. Les Venitiens au contraire, qui comptoient profiter de la confuſion où devoient néceſſairement tomber les affaires de Milan, ſuppoſé que le Duc vînt à mourir l'ennemi du Comte, regardoient comme le plus grand malheur qui pût arriver à la Seigneurie l'union du beau-pere & du gen-

dre, à raiſon de ce qu'ils eſpéroient gagner en la détournant, & de ce qu'ils étoient menacés de perdre s'ils ne pouvoient l'empêcher.

Jean-François de Gonzague, Marquis de Mantoue, renommé parmi les Capitaines de cet âge, & Nicolas III d'Eſte, Seigneur de Ferrare, ſi célèbre par ſes talens politiques, ſi ſouvent médiateur entre le Duc de Milan & les Confédérés, étoient morts quelque tems avant celui que nous décrivons, le premier en 1443, l'autre en 1441; & leurs ſucceſſeurs, qui d'ailleurs ne jouiſſoient pas d'autant de crédit & de conſidération, ne pouvoient mettre ſur pied que de foibles armées, incapables de fixer l'attention des autres Potentats. Il ne paroît pas même que ceux-ci, ni je ne ſçais combien d'autres Terriens de moindre conſidération, fuſſent comptés bien diſtinctement entre les Puiſſances d'Italie. Ils n'y figuroient qu'à titre de Capitaines, & s'ils n'acquéroient quelque célébrité dans le métier de la guerre, leur influence dans les affaires générales étoit nulle ou peu ſenſible.

Les intérêts d'Eugène IV, & de Louis Duc de Savoie, ſe trouvoient encore plus compliqués, plus inconciliables que ceux des autres Princes d'Italie. La plus grande partie des Peuples Chrétiens reconnoiſſoit Eugène comme ſeul & légitime Pontife; mais les Prélats toujours aſſemblés à Baſle, & Felix V ſiégeant pontificalement à leur tête, ne laiſſoient pas de l'inquiéter. Entr'autres Etats rangés ſous ſon obédience, on juge bien qu'Amédée comptoit ceux de Louis, ſon ſucceſſeur & ſon fils: & de-là d'inévitables, de vifs débats entre la Cour de Rome & celle de Savoie; de-là vient que dans tous les traités de guerre & de paix, dans tous ceux au moins qui avoient quelques rapports aux intérêts du Savoiſien & d'Eugène, ſont toujours inſérés quelques articles concernans les prétentions des deux Pontifes. Au reſte Eugène & Louis étoient également oppoſés au Comte Sforce; le premier, parce qu'il vouloit recouvrer ſa Marche d'Ancone, que le Comte, devenu Duc de Milan, auroit pu défendre & conſerver; le ſecond, parce

que l'union du beau-pere & du gendre lui ôtoit, ou rendoit du moins fort incertain, l'eſpoir de recueillir quelques parties de la ſucceſſion de Philippe Marie, ſon beau-frere.

Quant au Duc & au Comte, ils en étoient réciproquement à ces termes: Philippe, à qui l'inimitié de Sforce avoit été ſi funeſte, auroit bien voulu l'avoir pour ami; mais il craignoit toujours qu'un ſi grand Capitaine, qui ne manquoit pas de s'évaluer lui-même tout ſon prix & peut-être au-delà, ne le prît bientôt avec lui ſur le ton de la hauteur, de l'inſolence & du mépris. Ses craintes avoient redoublé depuis la mort de Pitchinino, dont la réputation & les talens militaires formoient une ſorte de contre-poids; & ſon premier ſoin fut de s'attacher quelqu'autre Capitaine, dont la valeur ou le zèle pût en impoſer au Comte qu'il ſe repréſentoit toujours comme impérieux & ſuperbe. Parmi les Officiers de celui-ci étoit un Chiarpellone, vainqueur, comme on l'a vu plus haut, de Pitchinino, & digne à tous égards d'être le ſecond de François Sforce. Le Duc

trouvoit par conſéquent deux avantages à l'attirer de ſon côté ; celui de pouvoir l'oppoſer en toute rencontre à ſon gendre, & celui d'affoiblir ſon gendre en le privant d'un tel Officier (1). Chiarpellone, ſéduit par les offres de Philippe, conſomma ſecrettement le traité, & demanda un congé de ſemeſtre au Comte pour aller prendre poſſeſſion de certaines terres que le Duc de Milan lui avoit cédées dans la derniére paix. Sforce, ayant découvert ou preſſenti la manœuvre, n'eut garde de laiſſer le Duc ſe munir d'un perſonnage qui pouvoit le contrequarrer ; qui d'ailleurs, & indépendamment de ſon expérience dans les armés, poſſédoit tous ſes ſecrets. En conſéquence Chiarpellone fut arrêté par ordre du Comte, mené à Fermo, place forte de ſon Marquiſat de la Marche, condamné juridique-

(1) Voyez Simonetta *de rebus geſtis Franciſci, Sforliæ lib. 6.* Chronique de Rimini, an 1445 ; & *Storia Fiorent. lib. 6 ; pag. 177.*

ment pour d'autres délits imaginaires ou fort exagérés, conduit enfin ſur l'échaffaud & mis à mort. A cette nouvelle, Philippe Marie entre en fureur, & ſoulève contre ſon gendre une tempête plus terrible que la précédente. Alphonſe & le Pape Eugène ſe jettent à ſa ſollicitation ſur la Marche d'Ancone, dont toutes les places, à la réſerve de Jeſi, tombérent ſous leurs coups. Ordre en même tems à ſes Capitaines de fondre ſur Cremone & Pontremoli, ne voulant pas même laiſſer à ſon gendre les deux Cités qu'il lui avoit données pour dot de ſa Fille.

Livré d'abord à ſes propres forces, ſeul ou preſque ſeul contre trois Puiſſances, telles que Naples, Rome & Milan, il falloit bien que le Comte ſuccombât. Les Florentins, qui firent enſuite de ſi puiſſans efforts pour la défenſe de Pontremoli, ne pouvoient ſecourir la Marche. Les Venitiens eux-mêmes, par reſpect pour le dernier traité de paix, reſtoient immobiles; mais Cremone aſſiégée les fit revoler aux armes. Le volume &

l'aſcendant de l'armée (1) qu'ils envoyérent au ſecours de cette Place, furent doublés tout-à-coup par la jonction de pluſieurs Capitaines que Sforce eut l'adreſſe d'enlever au Duc. Les troupes Ducales ſont obligées de lever le ſiége de Cremone, pourſuivies juſques dans une Iſle du Pô, non loin de Caſal-Maggiore, & débuſquées avec une perte immenſe. Cette victoire, jointe aux progrès que fit enſuite l'armée Venitienne, eut bientôt changé & les diſpoſitions des propres ennemis du Viſconti, & celles de Viſconti lui-même.

Sforce conſidéroit qu'il ne pouvoit rien après tout lui arriver de pire, que de voir les Provinces du Milanois occupées par les troupes de Veniſe, des mains de laquelle il lui ſeroit impoſſible de les retirer à la mort du Duc. Les réjouiſſances des Florentins, au ſujet des proſpérités de

(1) Elle étoit commandée par Michel Attendolo de Cotignola, proche parent du Comte Sforce.

leurs alliés, n'étoient qu'apparentes. Au fond ils devoient en être peinés, jaloux, épouvantés. Si la grandeur des Viſconti leur avoit cauſé tant d'effroi, de quel œil pouvoient-ils regarder Veniſe, ajoûtant ou ſur le point d'ajoûter le Milanois à ſes anciennes, à ſes vaſtes poſſeſſions; ne faiſant même plus myſtere des vues qu'elle avoit ſur ce Duché? Bologne, qui formoit à cette époque un Etat ſéparé, indépendant & libre, mais en proie, depuis pluſieurs années, à des révolutions continues (1), étoit à peu près dans les mêmes diſpoſitions que Florence, c'eſt-à-dire, très-impatiente d'arrêter les progrès de Veniſe, dont elle craignoit par deſſus tout de devenir la ſujette & l'eſclave. Le Pape lui-même ne pouvoit regarder que de mauvais œil le prodigieux eſſor que prenoient les Venitiens, de la part deſquels, & bien plus ſérieuſement que de toute autre Puiſſance d'Italie, il étoit

(1) Aux factions des Bentivoglio & des Canedolo ou Canneſco.

menacé de reperdre ſa Marche d'Ancone, retirée avec tant de peine des mains du Comte Sforce. Eugène IV, le Venitien, le patriote Eugène ſe trouvoit moins diſpoſé peut-être à croiſer les vaſtes projets du Sénat; mais Nicolas V, qui
An 1447. venoit de lui ſuccéder (1), n'avoit garde, tout modéré, tout pacifique qu'il étoit, de laiſſer croître à ce monſtrueux excès les forces d'un voiſin ambitieux.

Ces conſidérations ſe préſentérent ſucceſſivement ou toutes enſemble à l'eſprit du Comte, non moins ſçavant dans les calculs de la politique, que dans les manœuvres de la guerre. Pénétrant d'une part les ſecrettes diſpoſitions des autres Puiſſances; preſſé d'un autre côté de prendre pied dans les Etats de Philippe Marie, qui pouvoit mourir dans l'entrefaite, d'arrêter ſur-tout les conquêtes des Venitiens, qui

(1) Thomas de Sarzane, Evêque de Bologne, élu le 18 Mai 1447, c'eſt-à-dire, au plus fort de cette guerre.

n'étoient déja que trop avancés ; Sforce écouta bien volontiers les ſollicitations du Duc, au ſervice duquel il s'engagea, moyennant la ſomme annuelle de deux cens quatre mille florins d'or, où montoit la ſolde que lui payoit couramment la République, & ſous la condition expreſſe qu'il jouiroit du titre, de l'autorité de Général, dans toute l'étendue du Duché de Milan. Au moyen de cet accord, le Comte alloit ſe faire un parti ſi puiſſant, ſe fortifier à tel point dans les Etats de ſon beau-pere, qu'aucune Puiſſance n'eût oſé peut-être lui en diſputer la ſucceſſion ; mais les Pitchinino (1), qui continuoient d'obſéder le vieux Duc, firent naître tant d'incidens & d'obſtacles, que celui-ci termina ſa carriére avant que le Comte pût ſe rendre à Milan, avant même qu'il fût arrivé ſur

(1) François & Jacques, fils & ſucceſſeurs de Nicolas, Chef de la milice Bratcheſque, & l'éternel ennemi de François Sforce.

les terres du Milanois. Ainſi mourut Philippe Marie Viſconti, le dernier de ſa maiſon : Prince comparable, par ſa ténébreuſe politique & ſon ambition démeſurée, à Philippe II, Roi d'Eſpagne ; & bien plus fameux par les révolutions & les guerres dont ſa mort fut ſuivie, que parce qu'il entreprit de ſon vivant, où l'on ne voit rien de glorieux, rien de mémorable. (*)

On trouvera peut-être, eu égard à la briéveté avec laquelle nous avons tracé les autres périodes de cette Hiſtoire, que nous nous ſommes beaucoup étendus ſur celui-ci. Mais le moyen d'être précis, où les Ecrivains originaux & contemporains abondent ? Quelque effort que l'on faſſe pour les abréger, pour en raccourcir les extraits, il eſt bien difficile qu'on ne ſoit pas un peu diffus.

(*) *Son corps*, dit Muratori, page 118, *fut expoſé ſous le D[illegible], au milieu de toutes les décorations funéraires ; & ſes ſujets, qui n'avoient pu le voir de ſon vivant, eurent tout le loiſir de le contempler mort.* L'inviſibilité achève de le peindre.

Simonetta nous a laiſſé 31 Livres ſur la vie de François Sforce, rapportés preſqu'en entier par Corio, dans ſon Hiſtoire du Milanois, & formant un volume égal à deux Décades de Tite-Live. Comme ce fut dans le courant de ce XVe. ſiécle que les Sciences & les Lettres prirent un plus haut eſſor, il ſe trouve qu'en général l'Hiſtoire en eſt plus ſoignée, plus exacte, plus copieuſe. D'ailleurs, & nous l'avons obſervé précédemment, les avantures de François Sforce tiennent à tout : ſon avènement au Duché de Milan eſt une ſi grande époque dans l'Hiſtoire d'Italie qu'elle feroit abſoudre la prolixité même.

CHAPITRE VI.

Efforts de différentes Puiſſances pour recueillir ou partager la ſucceſſion de Viſconti : ſupériorité des Venitiens à cet égard. Milan arbore l'étendart de la liberté & prend le Comte François Sforce à ſa ſolde. Pavie ſe donne au Comte. Celui-ci abandonne les Milanois pour s'unir aux Venitiens.

ALphonſe, François Sforce, Charles Duc d'Orléans, le Duc de Savoie, l'Empereur, prétendirent tous recueillir ou partager la ſucceſſion de Philippe Marie Viſconti. Alphonſe, Roi d'Arragon & des deux Siciles, ſe portoit, en vertu d'un teſtament auquel on étoit loin d'ajoûter foi, pour Légataire univerſel du feu Duc. Ses Miniſtres, qui ſe trouvoient dans Milan au décès de Philippe, ſe ſaiſirent en conſéquence du

Château & de la Rochetta. Le Comte François Sforce, mari de Blanche Viſconti, fille illégitime, mais unique, de Philippe Marie, prétendoit, au nom de ſa femme & de ſon fils, ſuccéder par les droits du ſang. Charles Duc d'Orléans, fils de Valentine Viſconti, ſœur du feu Duc, faiſoit valoir les mêmes droits, renforcés du titre de deſcendant légitime, en vertu duquel il ſoutenoit que la ſucceſſion ne pouvoit regarder que lui ſeul. Les raiſons d'y prétendre devoient-elles manquer à Louis Duc de Savoie ? Ce n'eſt pas toutefois qu'il ſe fondât ſur les droits du ſang : il ne pouvoit à cet égard entrer en concurrence ni avec le Duc d'Orléans, ni avec le Comte Sforce (1) ; mais les Milanois prétendoient être rentrés dans le droit de diſpoſer d'eux-mêmes ; & Marie de Savoie, Ducheſſe Douairiére de Milan, avoit aſſez de partiſans & de crédit pour faire

(1) Dans un tems où les Bâtards n'étoient guéres moins habiles à ſuccéder que les fils légitimes.

déférer la Seigneurie à ſon frere. D'un autre côté l'Empereur Sigiſmond prétendoit qu'à défaut d'hoirs mâles le Duché de Milan étoit dévolu, de droit féodal, à l'Empire. Mais tandis que les Prétendans cherchoient les moyens d'appuyer leurs titres reſpectifs, le Milanois étoit ſur le point de tomber au pouvoir de ceux qui n'en avoient aucuns, ou qui avoient, diſons mieux, celui devant lequel tous les autres diſparoiſſent, des forces ſupérieures & toutes prêtes à envahir la litigieuſe ſucceſſion.

Dans la derniére guerre de Viſconti contre les Républiques confédérées, Florence & Veniſe, les armes de celle-ci avoient fait en Lombardie ces immenſes progrès qui réduiſirent le Duc à demander la paix, qu'il ne put obtenir, & le firent enſuite recourir à ſon gendre. Jugeant, comme elle devoit, que l'appât de la ſucceſſion de Milan lui enleveroit infailliblement le Comte, Veniſe réſolut de le gagner de viteſſe. Avant que l'accord entre le beau-pere & le gendre fût conclu & publié, ſes autres Capitaines reçurent ordre de ne

plus regarder Sforce comme Général de la République, de s'en ſéparer avec toutes les troupes de la Seigneurie, & de fondre ſur Cremone, Place appartenante, comme on ſçait, au Comte François. Les Venitiens manquérent Cremone, mais en total cette campagne ne leur fut guéres moins avantageuſe que la précédente. A la mort de Philippe ils ſe trouvérent au centre du Milanois, ſans qu'aucune Puiſſance de Lombardie ni d'Italie fût en état de leur diſputer la ſupériorité. Alphonſe & les Florentins étoient éloignés & ſur le point d'en venir aux priſes. Sforce livré à lui-même, reſté, enſuite de la ſoudaine mort de Philippe, ſans appui, ſans ſolde, preſque ſans Etats, ne pouvoit faire face aux troupes de la République, ni diſpoſer des Milanois.

Ceux-ci étoient diviſés en autant de factions, que l'on comptoit de Prétendans au Duché. Quelques-uns vouloient ſe donner au Roi de Sicile, d'autres à la République de Veniſe. Une part aſſez nombreuſe des Citoyens penchoit vers le Duc d'Or-

léans; une plus nombreuſe encore idolâtre des vertus de Marie, veuve du Duc de Milan (1), appelloit à la Seigneurie Louis de Savoie, ſon frere. La difficulté de s'accorder ſur le choix d'un Souverain fit prévaloir ceux qui tenoient pour le gouvernement libre, qui opinoient à ce qu'on rétablît les choſes telles qu'elles ſubſiſtoient avant la domination des Viſconti. La deſtinée de Florence, & ſur-tout celle de Veniſe, dont la réputation, la gloire & les ſuccès étoient pour lors au comble, enflammoit les Milanois. Ils ſe figuroient qu'à leur exemple ils pourroient aiſément fixer chez eux la liberté. Mais combien ils ſe trom-

(1) Elle continuoit, après la mort de ſon Mari, de faire ſa réſidence à Milan, & s'étoit rendue infiniment chére & reſpectable à tous les ordres de la Cité. *Agebat ſub idem tempus Mediolani Maria, Philippi Mariæ uxor & Amidei Sabaudianorum Ducis filia, mulier profectò & pudica & proba, & moribus modeſtiſſimis; ob idque Reipublicæ Mediolanenſi non cara modò, ſed etiam venerabilis.* Simonetta, liv. 17, page 518.

poient ! Combien la condition de Florence & de Veniſe différoit de celle de Milan, où les fortunes inégales & graduées à l'infini, où les Grands & les Riches diviſés, ſubdiviſés en claſſes innombrables, excluoient évidemment toute eſpèce de gouvernement Républicain, lui oppoſoient à la fois tous les obſtacles poſſibles ! Si 200 ans auparavant, ſi du tems que les Tyrans, les Deſpotes, les Monarques mêmes étoient rares, du tems que l'enthouſiaſme de la liberté brûloit univerſellement les Peuples d'Italie, les Milanois n'avoient pu reſter libres, comment pouvoient-ils s'en flatter alors ? Comment étoit-il poſſible que le gouvernement de tous ou de pluſieurs reprît naiſſance & vigueur chez un Peuple habitué, par une longue ſucceſſion de Souverains, au gouvernement d'un ſeul ? Aucun des principaux Citoyens ne fit ou ne goûta ces réflexions, & l'étendart de la liberté fut déployé.

Les Magiſtrats, choiſis avec l'attention & le diſcernement dont les Electeurs étoient capables, s'occupérent inceſſamment des moyens de

retenir ſous le joug les Cités ſoumiſes aux précédens Seigneurs & Ducs de Milan (*). Ils s'occupérent ſur-tout

(*) Voilà ce qui démontre l'aveuglement, le délire, l'ivreſſe des Milanois. La réflexion que vient de faire M. de Nina étoit beaucoup trop forte pour le ſiécle & ſur-tout pour la circonſtance. Mais un peuple dont le premier acte de liberté eſt de vouloir retenir à la chaîne les compagnons de ſon eſclavage ! une République au berceau prétendre dominer, aſſujettir, ſubjuguer ! comment ne ſe trouve-t-il aucun Milanois aſſez modéré pour ſentir l'incohérence & propoſer l'aſſociation ? Ce plan ſi ſimple, ſi frappant par ſes avantages, eût infailliblement déconcerté les Prétendans au Duché ; le nombre même, le choc de ceux-ci aſſûroient aux Cités Lombardes le tems & les moyens de cimenter leur union. Comme tout étoit bien diſpoſé, du moins au dehors, pour le ſuccès de l'entrepriſe ! Leurs forces étoient d'ailleurs toutes entiéres ; ils ne les avoient pas épuiſées à ſortir d'eſclavage.... Mais ne ſeroit-ce point plutôt parce que leurs chaînes étoient tombées d'elles-mêmes, qu'il fut ſi facile de les leur faire reprendre ? Peut-être que la liberté ne peut croître & fructifier que ſous des mains durcies dans de pénibles efforts, meurtries & ſillonnées des fers qu'elles ont été long-tems à bri-

des

des moyens de faire face aux Venitiens, qui devinrent naturellement le principal objet de leurs ſollicitudes, quand à l'habitude de ſe haïr, contractée dans les guerres interminables des Viſconti avec le Sénat, ſe joignirent des tranſports d'émulation, de jalouſie, d'animoſité, tels en un mot qu'en devoient reſſentir deux Républiques qui alloient diſputer de l'Empire des Lombards (*). Mais il

---

ſer. On pourroit comparer les Milanois à ces oiſeaux éclos & nourris dans une voliére qui leur eſt fortuitement ouverte : ils ſautillent, papillonnent, voltigent tout au plus ; mais ne ſçachant pas s'élancer dans les airs, ils tombent bientôt dans la main qui les pourſuit.

(*) Ils retirérent à force d'argent le Château & la Rochetta des mains des Officiers d'Alphonſe & ſe hâtérent de les raſer. Après avoir détruit ſi précipitamment ces deux forts intérieurs, il falloit vaincre & reſter libres ; & pourquoi ſeroit-on encore en droit de demander, pourquoi n'en avoir pas différé la démolition juſqu'après la victoire ? Les Milanois ne montroient ici qu'un dépit & des terreurs également aveugles & puériles. Ils

fallut, avant d'entrer en lice, s'accorder avec le Comte, lui confirmer le généralat, ainſi que les appointemens & les honneurs dont il étoit convenu avec le feu Duc. On eut ſoin à la vérité de ſtipuler que toutes les expéditions ſeroient faites au nom & au profit de la République de Milan, que Sforce ne pourroit accepter la Seigneurie des Cités compriſes juſqu'ici dans le Duché Milanois, *ſi aucune prétendoit s'en détacher.* On ſçait bien quelle eſt la morale des Conquérans, & dans quelles diſpoſitions par conſéquent le Comte ſouſcrivit cet article. Dans le même tems que Milan faiſoit tous ſes efforts pour rétablir le gouvernement libre, aboli chez elle depuis deux ſiécles, une

---

ſentoient leur foibleſſe, leur impuiſſance; & ne vouloient, ce ſemble, que donner au ſucceſſeur de Philippe la peine de relever ces deux Citadelles. Cependant & immédiatement après cette ſçavante opération, ils députérent au camp des Venitiens, offrant très-ſérieuſement de faire avec le Sénat un traité de paix & d'alliance. Les Généraux & Provéditeurs de Veniſe ne purent s'empêcher d'en rire, dit Muratori.

multitude d'autres Cités *en dépendantes* ſe diſpoſoient à ſecouer le joug, décidées, les unes à s'ériger en Républiques, comme la Métropole, les autres à ſe choiſir un Souverain à leur gré. Ce fut de cette diverſité d'opinions & de ſyſtêmes, qui devoit, ce ſemble, diſſoudre, lacérer, anéantir l'Etat Milanois, que vint le ſalut de François Sforce. C'eſt elle qui va lui fournir les moyens de raſſembler preſque toutes les parties de ce vaſte Duché, mis à deux doigts de ſa perte par la folle obſtination de ceux qui préſidoient à la nouvelle République.

Pavie, infiniment plus jalouſe de la prééminence qu'avoit obtenue Milan dont elle ſe croyoit tout au moins l'égale, fut la premiére à lever l'étendard de la révolte. Tout ſembloit lui dire que le tems de reprendre le titre & le rang de Capitale étoit venu. Comme ils ne pouvoient cependant ſe diſſimuler l'inégalité de leurs forces, les Paveſans réſolurent de ſe donner à quelque Prince aſſez puiſſant pour les défendre, les protéger, les garantir d'un ſort pareil à celui qu'ils avoient

eu ſous les Viſconti, & qu'ils redoutoient moins par averſion pour la mémoire de leurs Souverains, que par la haine & l'envie qu'ils portoient aux Milanois. La rivalité, l'effervescence, l'enthouſiaſme s'exaltérent encore par les manœuvres des aſpirans au domaine de Pavie, c'eſt-à-dire, de Louis de Savoie, du Marquis de Montferrat, de Lionnet d'Eſte, enfin de Charles d'Orléans, déja Seigneur d'Aſti & prétendant, en vertu du titre énoncé plus haut, à toute la ſucceſſion de Philippe Marie. Une ancienne maîtreſſe de celui-ci, Agnès Maina ou du Maine, & mere de Blanche épouſe de François Sforce, réſidoit à Pavie. Soutenue d'autres amis & partiſans du Comte, Agnès lui procura le ſuffrage du plus grand nombre des Citoyens, qui lui députérent ſans délai, offrant de lui déférer la Seigneurie, à condition que les Paveſans ſeroient directement ſes ſujets & n'auroient rien de commun avec la République de Milan. Le Comte, pour qui l'acquiſition de Pavie étoit d'un prix infini, accepta bien volontiers, ſouſcrivit à tout, & prit ſur le champ poſſeſſion de la Cita-

Simonetta, lib. 9. An 1447. Corio, part. 5.

delle gardée fidellement juſqu'alors par Matthieu Bolognino, à qui le feu Duc en avoit confié le gouvernement.

Les Milanois, obligés de céder aux raiſons plus ou moins plauſibles du Comte, y donnérent leur conſentement; conſentement forcé, comme on peut croire, & couvrant à peine la rage où ils étoient de lui voir accepter la Seigneurie d'une Cité qu'ils regardoient comme rebelle. Sforce, qui de ſon côté ſe regardoit comme leur Souverain légitime, frémiſſoit d'en être traité ſur le pied de Capitaine & de ſujet. Mais la néceſſité parloit trop impérieuſement aux uns & aux autres. Les Milanois, en guerre avec les Venitiens, ne pouvoient ſe paſſer du Comte, & celui-ci ne pouvoit ſe détacher des Milanois, juſqu'à ce que d'autres alliances, d'autres acquiſitions l'euſſent mis en état de leur faire la loi. En conſéquence & malgré les offres de pluſieurs autres Cités qui s'étoient ſouſtraites ou méditoient de ſe ſouſtraire à la domination de leur Capitale, il ne voulut point en accepter la Seigneurie, crainte de pouſſer à bout la Régence

de Milan. Il ne laiſſoit pas à la vérité de fomenter ſécrettement leur averſion pour les Milanois, de les fortifier dans la réſolution d'embraſſer plutôt le joug d'un Souverain ; de ſorte qu'en paroiſſant combattre ſous les ordres & pour l'aggrandiſſement de la prétendue République, Sforce la minoit ſourdement, & meſuroit ſi bien ſes opérations & ſes coups, qu'il ne lui en revenoit préciſément que ce qu'il falloit pour l'empêcher de ſe jetter dans les bras de quelqu'autre. Il veilloit ſur-tout à ce qu'il ne ſe fît aucun traité entre Veniſe & Milan, aucun du moins ſans ſa participation & dont il ne fût le rédacteur & l'arbitre.

Jamais on ne vit d'exemple plus frappant de ce que peut un ſeul contre tous, quand à la dextérité, à la bravoure, à la plus haute réputation, il joint des titres ſuffiſans pour entrer en lice (1). François Sforce

(1) Je dis, quand il joint des titres ſuffiſans pour entrer en lice : car ce n'eſt pas aſſez d'avoir des talens ; il faut être placé. Les plus grandes qualités guerriéres & politiques ſont des dons inutiles, ſi l'on ne ſe trouve dans une poſition à pouvoir les déployer.

avoit à combattre & les Venitiens avec leſquels il étoit aux priſes, & les Milanois eux-mêmes dont il commandoit les troupes. Tous les Princes de Lombardie, menacés de perdre leur crédit & peut-être une partie de leurs Etats, s'oppoſoient à ſon élevation. Les uns ſe déclaroient hautement contre lui, tandis que d'autres tâchoient de l'abuſer par d'inſidieuſes marques d'amitié. Ses domaines d'ailleurs conſiſtans en deux Cités, Pavie nouvellement acquiſe & Cremone harcelée par les Venitiens, n'étoient pas même comparables à ceux des Marquis d'Eſte, de Montferrat, de Mantoue, & diſparoiſſoient auprès des Etats de Savoie & de Veniſe. Ajoûtons que les Capitaines & *Condottieri*, employés pour lors en Lombardie ou en d'autres parties de l'Italie, ſouhaitoient, par jalouſie de métier, l'abaiſſement d'un homme qui les éclipſoit tous. Cependant & malgré cette foule d'envieux, d'ennemis & d'obſtacles, Sforce manœuvre avec une telle ſupériorité, qu'il arrive à ſon but & triomphe : ſe prévalant d'abord des forces des Milanois pour abaiſ-

ſer les Venitiens, s'uniſſant enſuite à ceux-ci pour ſubjuguer les premiers.

Dès qu'il fut venu à bout de rompre la paix que les Recteurs de la République de Milan avoient négociée &, pour ainſi dire, conclue avec Veniſe ; dès qu'il eut obtenu les ſubſides & munitions dont la défiance & la jalouſie des Milanois l'avoient laiſſé manquer juſqu'alors (1), il porta les plus rudes coups aux Venitiens, battit & brûla, ſous Caſal-Maggiore, la ſuperbe flotte qu'ils avoient ſur le Pô, & gagna peu de tems après la bataille de Carravaggio, plus complette encore, plus mémorable que la précédente. Veniſe en fut conſternée & ſi prodigieuſement affoiblie, que, malgré les ſecours de Florence, elle ne pouvoit éviter de faire une paix honteuſe. C'étoit là où le Comte la vouloit réduire, dans la néceſſité de faire un trai-

(1) Voyez Simonetta, *de rebus geſtis Franciſci Sforiæ*, *lib.* 12 ; Corio, part. 5 ; & Chriſtophe de Soldo, Hiſtoire de Breſcia ; *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tom. 19, An 1448.

té particulier de paix & d'alliance avec lui : & ce fut en effet ce qu'il obtint immédiatement après la bataille de Caravaggio.

Qu'on ſe figure le dépit, la rage des Milanois. Machiavel (1), qui n'a voulu peut-être qu'animer le tableau de François Sforce, que faire mieux ſortir les traits & les couleurs dont le peignoient ſes ennemis, met dans la bouche des Ambaſſadeurs de Milan un diſcours mordant & des plus hardis. Ils y reprochent au Comte de s'être ligué traîtreuſement avec leurs propres ennemis, d'avoir ſigné la perte d'une République qu'il étoit obligé de ſoutenir & de

(1) *Nicolo Machiavelli*, dans ſon Hiſtoire générale de l'Italie, depuis 1434 juſqu'en 1496 : Hiſtoire écrite avec autant de clarté que d'énergie, remplie d'idées fortes, profondes & hardies ; Ouvrage qui ſeroit ſans contredit la meilleure des ſources, ſi l'Auteur ne l'avoit encore infecté de ſa politique meurtriére, ſanguinaire, abominable : c'eſt ce qui fera toujours donner la préférence à Scipion Ammirato, chez qui d'ailleurs on trouve, & au-delà, tout ce qui eſt dans Machiavel.

défendre. Simonetta & ſon Copiſte Corio (1), qui font parler ces Ambaſſadeurs ſur un ton bien différent, conviennent pourtant que les Milanois ſe plaignirent hautement & par écrit de la déloyauté du Comte, & tâchérent de ſoulever contre lui les Puiſſances de l'Europe. Sforce ne s'amuſa pas à repondre. Il ſongea bien plutôt à ſe prévaloir du chaos où Milan étoit plongée, ainſi que de l'alliance qu'il venoit de contracter avec les Venitiens; alliance au reſte dont il attendoit peu de ſecours effectifs, mais qui mettoit le Sénat, du moins pour quelque tems dans l'impuiſſance de s'oppoſer ouvertement à l'exécution de ſes deſſeins.

(1) Il l'eſt ſervilement dans tout ce qui a rapport au Comte François Sforce.

CHAPITRE VII.

Les Milanois parviennent à détacher Veniſe de François Sforce. Traité de paix fait entre celui-ci & le Duc de Savoie. Milan eſt forcé de ſe rendre au Comte. Les Veniciens, Alphonſe, le Duc de Savoie & autres Potentats ſe liguent contre le nouveau Duc de Milan. Sforce & les Florentins ſes alliés appellent en Lombardie René d'Anjou. Paix générale de l'Italie.

L'Année ſuivante (1) ſe paſſa toute entiére en négociations vives & ſoutenues. La République de Milan cherchoit de tous côtés des défen-

(1) C'eſt-à-dire, l'année qui ſuivit le traité fait entre le Comte Sforce & la République de Veniſe.

ſeurs, & le Comte des alliés, des ſecours, des renforts qui le miſſent en état de la réduire. Les Magiſtrats
An 1449. Milanois, étrangers pour la plûpart (1), ne ſuivant que leur ambition & leur intérêt particulier, étoient loin d'opérer avec l'intelligence & l'unanimité qu'exigeoient les beſoins preſſans de l'Etat. Bloquée par les troupes du Comte, déchirée au dedans par les factions Guelfe & Gibeline (2), affamée au point, que le peuple, après avoir dévoré les chevaux, les chiens, les chats, les rats & ſouris, fut réduit à brouter, à vivre d'herbes & de racines ſau-

(1) Comme les deux Pitchinino, Charles de Gonzagues, & autres Capitaines Bratcheſques ou Sforceſques qui avoient ſervi ſous le feu Duc, & s'étoient mis de ſuite à la ſolde des Milanois.

(2) Noms qui avoient repris vigueur en Lombardie à l'occaſion & à la faveur de la vacance du Trône de Milan, pendant laquelle on vit les idées Républicaines ſe réveiller & fermenter dans toutes les têtes.

vages & mal-ſaines ; Milan, dit Simonetta, offroit dans tous les points l'épouvantable aſpect de Jéruſalem aſſiégée par Titus. Cependant & du fond de cet abîme la Régence de Milan ne laiſſa pas de porter un coup qui ſembloit devoir être déciſif & ſauver la Cité des mains du Comte. *Lib.* 19.

Un Négociant Milanois, Henri Panigarola, qui ſe trouvoit pour lors à Veniſe, ayant reçu pour cet effet des pouvoirs de ſa patrie, fit conſidérer aux Sénateurs Venitiens, & leur préſenta ſous tant de faces le péril où ſeroient expoſées leurs poſſeſſions de terre ferme, du moment que Sforce auroit ſubjugué Milan, qu'il les détermina non ſeulement à rompre avec le Comte, mais à s'allier aux Milanois & recevoir la nouvelle République ſous leur protection. Ce traité, négocié avec le plus grand ſecret, ne fut pas plutôt conclu, que le Sénat fit ſignifier au Comte qu'il eût à s'abſtenir de toute hoſtilité contre Milan. Sforce n'en fut pas ſurpris : il n'avoit jamais fait beaucoup de fonds ſur l'a- *Corio, pag.* 908-12 *& ſeq.*

mitié des Venitiens, ſentant par lui-même combien ils étoient intéreſſés à le croiſer. Mais la perte fut bientôt réparée ; car c'eſt ainſi que va le monde politique : un ami, un allié vient-il à vous quitter ? ſur le champ il s'en préſentera quelqu'autre pour le remplacer & vous défendre. Le Comte, abandonné des Venitiens, trouva ſans beaucoup de peine le moyen de ſe paſſer d'eux & d'achever néanmoins la réduction de Milan.

Durant la paſſagére confédération de Sforce avec la République de Veniſe, les Milanois, craignant non ſans raiſon de ſuccomber ſous de tels aſſaillans, implorérent, à l'inſtigation de la Ducheſſe Marie, l'aſſiſtance de ſon frere Louis Duc de Savoie, qui, ſuivant les moins fortes relations, leur envoya ſix mille chevaux (1), ſous la conduite de Jean Compeſe, ſon favori. Si le Ca-

(1) Je dis, ſuivant les moins fortes relations ; car indépendamment des exagérateurs qui font monter cette armée juſqu'à ſoixante mille Cavaliers, on trouve

pitaine ſe fût trouvé digne de commander ces braves ſoldats, c'en étoit aſſez pour délivrer Milan ; attendu ſur-tout la lenteur, l'exiguité des ſecours que Veniſe faiſoit paſſer au Comte. Mais le Général Savoiſien s'engagea follement dans une action où ſon armée, après le combat le plus opiniâtre à la vérité, fut battue, miſe en déroute & lui même fait priſonnier par Barthelemi Coleone, Lieutenant de François Sforce. Les débris de cette Cavalerie ne laiſſoient pas d'être encore aſſez conſidérables pour inquiéter & fatiguer le Comte, ſur-tout après la défection de Veniſe. En conſéquence il n'héſita pas de faire la paix avec le Duc de Savoie. Il lui céda les terres & Châteaux dont les troupes Savoiſiennes s'étoient emparées dans l'Alexandrin, Paveſan & Novarois ; & tournant contre Milan les

des Ecrivains qui la portent à douze mille. Voyez Simonetta, *rerum geſtar. Franciſci Sforiæ lib.* 17, pages 119 & 518 ; Chriſtophe de Soldo, Chron. de Breſcia ; & Corio, pages 893-96.

forces qu'occupoit un ennemi si redoutable, il pouſſa le ſiége avec plus d'activité que jamais.

La Place étoit aux abois. Déja même les Citoyens, laſſés de tant de maux, délibéroient ſur le choix d'un Souverain. Mêmes incertitudes qu'auparavant, même conflit d'opinions. Les uns vouloient ſe donner aux Venitiens, d'autres au Duc de Savoie, au Roi de France, à celui des deux Siciles. Telles étoient & la haine que l'on portoit généralement au Comte, & la crainte qu'inſpiroient les Capitaines Bratcheſques, ainſi que les autres Recteurs de la République, qu'aucun Milanois n'oſoit dans ces extrémités propoſer celui qui ſe préſentoit ſi naturellement & qu'il eût fallu nommer le premier (*). Enfin Gaſpard de Vicemercato, ſe faiſant jour à travers ce chaos d'opinions, d'intérêts, de folles terreurs où ſe perdoient la Milice & le Peu-

(*) *Le Turc*, s'écrioient-ils avec la fureur la plus aveugle, *le Diable plutôt que le Comte.* Muratori, *Annali d'Italia*, tome IX.

ple, eut le courage de prononcer le nom de Sforce, déclarant hardiment à ſes Concitoyens que le meilleur parti étoit de ſe ranger ſous ſa domination, qu'il n'y avoit pas même d'autre moyen de terminer promptement leurs ſouffrances, dont le choix de tout autre Souverain ne feroit que prolonger, qu'aggraver les rigueurs. « Puiſque nous ne pou-» vons reſter libres, leur diſoit-il; » puiſqu'il faut livrer notre Cité, » qu'elle le ſoit du moins à quel-» qu'un qui ſçache & qui puiſſe » nous défendre : que de la ſervi-» tude naiſſe une paix ſolide, & non » de plus grandes calamités, des » guerres plus ſanglantes & plus dé-» ſaſtreuſes ». Ces obſervations répétées, inculquées en différentes aſſemblées, produiſirent leur effet. Les Milanois ouvrirent les yeux ſur leurs vrais intérêts. Ils reconnurent la ſageſſe du parti propoſé, le ſeul en effet qui pût ſauver l'Etat & la Cité; & nommérent auſſi-tôt Vicemercato lui-même Ambaſſadeur auprès du Comte.

[Cependant les Magiſtrats, les

Recteurs de Milan, contre le gré & l'inſçu deſquels cette délibération avoit été priſe, ne ceſſoient d'exhorter les Citoyens à la patience, d'aſſûrer que l'armée Venitienne, qui s'étoit miſe effectivement en marche, les délivreroit ſous peu de jours. La populace, ameutée par Vicemercato & ſes adhérens, vint aſſiéger le Palais. Léonard Veniero, Ambaſſadeur de Veniſe, qui crut la diſſiper avec des injures & des menaces, fut mis en piéces. Les Régens éperdus prirent la fuite, & les mutins, reſtés maîtres du Palais, coururent s'emparer des portes. A l'inſtant même le Comte ſe préſente, careſſe, promet, diſtribue des vivres en abondance, & prend poſſeſſion de la Cité au milieu des acclamations du peuple. Laiſſant Milan ſous la garde de Charles de Gonzagues & d'une forte garniſon, Sforce alla chercher l'armée Venitienne, à qui la nouvelle de cette révolution avoit fait repaſſer précipitamment l'Adda & qu'il ne jugea pas à propos de pourſuivre. Quelques jours après *, François Sforce, accompagné de

* Le 25 Mars 1450.

Blanche Viſconti ſon épouſe, de ſes deux fils Galéaz Marie & Alexandre, fit ſolemnellement ſon entrée dans la Capitale & fut proclamé Duc de Milan.]

On ſe figure aiſément de quel œil les Venitiens, qui jalouſoient & craignoient exceſſivement le Comte, qui ne s'étoient déclarés Protecteurs de la République de Milan que par l'intérêt ſuprême qu'ils avoient à l'empêcher d'en faire la conquête, le virent entrer en poſſeſſion de preſque tout l'héritage des Viſconti. L'animoſité du Sénat en fut exaltée, & comme le nouveau Duc n'étoit guéres moins envié, déteſté d'autres Potentats d'Italie, d'Alphonſe, à raiſon d'anciens griefs que François avoit contre lui, de Louis de Savoie & du Marquis de Montferrat, qui redoutoient d'avoir pour voiſin un perſonnage ſi fameux, ou ſe flattoient de partager ſes dépouilles ſi l'on réuſſiſſoit à l'abattre, on eut bientôt conclu le traité par lequel ceux-ci ſe liguérent avec les Républiques de Veniſe & de Sienne. Sforce ne comptoit d'au-

tres alliés que les Florentins, qui l'avoient ſervi dans tous les tems & ne ſe démentirent point après ſon avénement au Duché de Milan, vu qu'ils avoient les mêmes raiſons & de plus fortes encore de lui reſter fidèles. Dès les commencemens de ſon règne, Alphonſe s'étoit déclaré l'ennemi de Florence, dont le penchant pour les François avoit paru dans toutes les occaſions, & ſe manifeſtoit encore par l'empreſſement avec lequel elle favoriſoit la maiſon d'Anjou, dépouillée par l'Arragonois du Royaume de Naples. D'un autre côté, & indépendamment de leur averſion pour Alphonſe, fondée ſur la raiſon qu'on vient d'énoncer & ſur la protection qu'il accordoit aux Siennois, leurs ennemis naturels; les Florentins n'avoient jamais eu peut-être tant de ſujet de jalouſer & de craindre les Venitiens, dont les affaires proſpéroient en Lombardie beaucoup plus que ne comportoit l'équilibre & la liberté de l'Italie. Mais les forces des Florentins & du nouveau Duc, dans un tems ſur-tout où celui-ci n'étoit pas encore affermi

ſur le Trône de Milan, ne pouvoient entrer en comparaiſon avec celles de la nombreuſe & formidable ligue. Le Pape & tous les Princes, tous les Tyrans de la Romagne ſe ſeroient déclarés pour le Duc, que la partie eût encore été trop inégale. Et le ſage, le pacifique Nicolas en étoit bien éloigné : il gardoit la plus exacte neutralité. Le Marquis de Ferrare, qui fut décoré pour lors du titre de Duc de Modène (*), le Marquis de Mantoue, les Bolonois n'oſoient ſe montrer, crainte d'être enſuite écraſés par les vainqueurs : ils jugeoient

(*) *Borſo d'Eſte*, créé le 18 Avril 1452 Duc de Modène & Reggio, & Comte de Rovigo & Comacchio. « L'Aigle blanc étoit » l'ancienne armoirie de la Maiſon d'Eſte, » dit Muratori : elle prit ici l'Aigle noir & » déployé. Comme Charles VII lui avoit » donné les Lys, *Borſo* écartela d'Em» pire & de France », *Le tems du Duc Borſo n'eſt plus*, dit-on encore dans ſes Etats & ailleurs ; ce proverbe, monument de la félicité de ſes ſujets, eſt bien au-deſſus des titres que lui accorda le Céſar Allemand.

qu'à tout événement le rôle de ſpectateur étoit le plus ſûr. La plûpart d'ailleurs avoient à ſe garder d'ennemis particuliers, qui n'auroient pas manqué de mettre leur diſtraction à profit.

Pour ſurcroît Frederic III, qui étoit venu prendre la double Couronne & ſe trouvoit en Italie au plus fort de la fermentation, ne montroit que de l'éloignement pour François. Il refuſa de l'inveſtir du Duché de Milan, & contre l'uſage immémorial de prendre la Couronne de fer à Monza, il ſe fit couronner à Rome Roi de Lombardie, ne voulant rien avoir à démêler avec le nouveau poſſeſſeur de Milan. On ſent de combien cet incident augmentoit encore la ſupériorité des Puiſſances liguées contre le Duc & les Florentins. La perte de ceux-ci paroiſſoit décidée. Quelle apparence en effet que les Confédérés puſſent ne pas ſe prévaloir des favorables diſpoſitions du Céſar Allemand, pour accabler leurs ennemis & le Céſar des forces de la ligue, pour reſſuſciter les droits & l'autorité de

An 1452.

l'Empire (*), au préjudice inévitable du nouveau Duc ? Ce fut pourtant ainſi, & au grand étonnement des obſervateurs, que ſe paſſérent les choſes. Par un effet du génie pacifique de Frederic ou d'autres cauſes ignorées des Hiſtoriens, Alphonſe & Veniſe, qui cependant avoient le plus grand intérêt de ne pas laiſſer à François le tems de cimenter ſa conquête, s'abſtinrent, pendant tout le ſéjour (**) que l'Empereur fit en Ita-

(*) Et voilà préciſément la ſolution du problême. Etoit-il poſſible que la réſurrection des droits, de l'autorité de l'Empire ne fût fatale qu'au nouveau Duc ? Les poſſeſſions de Veniſe en terre ferme n'étoient-elles pas, ainſi que le Milanois, de l'ancien domaine Impérial ? La ſuprématie qu'Alphonſe briguoit en Italie étoit-elle compatible avec la préſence d'un Empereur ? François Sforce étoit craint & déteſté, mais infiniment moins que les Princes Germaniques. Les Puiſſances acharnées à ſa perte ſe feroient, au beſoin, unies avec lui, pour ſe défaire des Allemands.

(**) Son ſéjour fut d'un an, dont il paſſa près de deux mois à Naples, fêté par

lie, de déclarer la guerre, arrêtée dès l'année précédente, contre Milan & Florence.

Mais Frederic eut à peine repaſſé les monts, que la tempête éclata de la part des Venitiens. Le Duc de Savoie & le Marquis de Montferrat étoient déja tombés ſur la partie occidentale du Milanois. Dans le même tems Alphonſe portoit les plus rudes coups aux Florentins, qui cherchérent auſſi-tôt, & de concert avec le Duc François, les moyens de conjurer cet orage terrible. Ils n'en virent pas de plus ſûr que celui d'engager Charles VII à leur envoyer René d'Anjou, Roi titulaire de Sicile, accompagné des plus nombreux eſcadrons qu'il ſeroit poſſible. Les Ambaſſadeurs Milanois & Florentins repréſentérent à la Cour de France, qu'au moment où l'on auroit forcé Veniſe d'accepter la paix, le Duc & Florence emploieroient tou-

---

Alphonſe, oncle de l'Impératrice, avec une magnificence inouie. Voyez *Coſtanzo*, *lib.* 19.

tes

tes leurs forces à rétablir la maiſon d'Anjou ſur le trône de Naples. L'Angevin prit en effet la route de l'Italie, ſuivi de trois mille cinq cens chevaux. Louis de Savoie ſe préparoit à lui diſputer le paſſage des Alpes ; mais Sforce, qui prévit cet obſtacle, gagna le Dauphin de France (*), qui marcha contre ſon beau-pere & ouvrit à René les chemins de la Lombardie.

La jonction de celui-ci rétablit tout-à-coup l'équilibre. Indépendamment des Soldats François, René conclut, chemin faiſant, un traité de paix entre le Marquis de Montferrat & François Sforce, qui rappellant auſſi-tôt les quatre mille combattans occupés dans cette partie, en renforça ſon armée ; mais le Duc & les Florentins ne jouirent pas long-tems des ſecours de la France. Fermant l'oreille à toutes leurs inſtances, à toutes les raiſons qu'ils alléguérent

(*) Louis XI, brouillé pour lors avec ſon pere, & retiré depuis 10 ou 12 ans en Dauphiné.

pour le retenir, René quitta l'Italie, ſans qu'on ait jamais ſçu préciſément pourquoi (*). Avec quelle rapidité on voit changer les intérêts & les vues des Princes ! Eſt-ce bien ici le même Sforce qui va tantôt ébranler le ciel & la terre pour chaſſer les François ? Eſt-ce bien lui qui fait maintenant d'incroyables efforts pour les attirer, pour les retenir en Italie ? Et ces François, ces mêmes François que nous verrons inceſſamment aſpirer & prétendre au Duché de Milan, comment ne profitent-ils pas de la conjoncture ? Comment laiſſent-ils échapper ce moment unique de faire valoir leurs droits ? (**)

(*) Les Florentins le conjurérent de leur laiſſer du moins Jean d'Anjou, ſon fils ; qui portoit le vain titre de Duc de Calabre, & qu'ils créérent Généraliſſime de leurs armées, afin de nourrir l'inquiétude & les allarmes d'Alphonſe.

(**) On peut s'étonner en effet qu'il ne ſoit point queſtion de Charles d'Orléans, fils de Valentine Viſconti, mais,

Cependant Conſtantinople étoit tombée dès 1453 au pouvoir de Mahomet II. Profitant de la conſterna-

par deſſus tout, que la terreur qu'imprima la Gendarmerie Françoiſe, n'ait pas étendu l'ambition & les vues de ceux qui la conduiſoient. Il n'étoit pour lors aucune milice Italienne qui pût lui réſiſter. « Les » François, dit ici Muratori [tome 9, » page 452] étoient en un ſens ce qu'ils » ſont aujourd'hui, adonnés à la table, » aux femmes, à tous les plaiſirs. Arrivés » à Milan qui leur offroit toutes ſortes » de délices, ils ne pouvoient plus en » ſortir; mais ils différoient de ceux de » notre âge, en ce qu'ils faiſoient la guer- » re comme de Turc à Maure, maſſa- » croient ſans pitié ceux qui leur deman- » doient la vie; au lieu qu'à cette épo- » que les Italiens *faiſoient non ſeulement* » *quartier*, *mais renvoyoient les Priſon-* » *niers*, *après les avoir dépouillés* (1). » L'Hiſtoire moderne d'Allemagne & d'Ita- » lie eſt pleine d'exemples où l'on voit » combien les François de nos jours ſont » humains & ſenſibles; mais ceux qui » ſuivoient René, Picards pour la plû- » part, pouſſoient la barbarie, la féro-

(1) C'eſt que l'homme étoit compté pour rien, & que l'on ne faiſoit cas que de l'armure & du cheval.

tion de l'Europe, Nicolas V, qui ne ceſſoit depuis long-tems d'exhorter les Princes Chrétiens à la paix,

» cité au-delà de toute expreſſion. Leurs » cruautés épouvantérent à tel point les » Cités de l'Etat Vénitien, qu'elles appor- » toient leurs clefs du plus loin qu'elles » les voyoient approcher. » La diſparité n'eſt qu'une illuſion d'amour-propre national. Muratori l'emprunte de Sanuto & des Italiens contemporains, dont les déclamations contre les barbaries des François étoient auſſi puériles que les batailles qu'ils ſe livroient entre eux. On ſeroit tenté de croire que leur droit des gens défendoit alors aux combattans de tuer & de bleſſer. Comment expliquer du moins, comment expliquer autrement cette multitude de batailles opiniâtres & non ſanglantes, dont parle Machiavel? C'étoit beaucoup quand un ou deux Guerriers y perdoient la vie. Qu'on ſe figure l'effroi que répandit la Gendarmerie Françoiſe, accoutumée, depuis cinquante ans qu'elle étoit aux priſes avec les Anglois, à recevoir & donner le trépas: qu'on ſe figure juſqu'où elle ſeroit allée, avant que les milices Italiennes euſſent appris à mourir. *Nos Italiens*, diſent tous les Hiſtoriens nationaux, *ſe battoient en Chrétiens & non pas en Barbares*: comme ſi bigotiſme & puſillanimité n'étoient pas la même choſe!

redoubla de ſoins & d'efforts, & détermina la Seigneurie de Veniſe, plus expoſée qu'aucune autre Puiſſance d'Occident aux aſſauts des Turcs. Cette paix entamée, négociée même fort adroitement par un ſimple Religieux Fraticelle, appellé Frere Simonet, fut conclue à Lodi par des Miniſtres plus qualifiés. L'incendie à la vérité n'en fut pas entiérement éteint. Outre qu'Alphonſe refuſa d'accéder au traité, un article ſecret laiſſoit au Duc de Milan la liberté de pourſuivre la guerre contre le Duc de Savoie, & d'en retirer les Places dont il s'étoit emparé durant ſa ligue avec les Venitiens (1). Mais quatre mois au plus ſuffirent pour terminer les différends de ces deux Potentats. Il fut convenu que le Seſia, fleuve qui traverſe le Novarois, ſépareroit déſormais les Etats de Milan & du Piémont. Alphonſe lui-même cédant aux reſpectables, aux paternelles

(1) Voyez Simonetta, *de rebus geſt. Franciſci Sforiæ*; & Corio, part. 6, page 948.

inſtances de Nicolas V, ratifia la paix de Lodi & fit trève avec les Florentins : en ſorte qu'à l'exception du Siennois où Jacques Pitchinino, licentié par la Seigneurie de Veniſe, commit tous les excès familiers à ceux de ſon eſpèce, la guerre fut bannie du continent de l'Italie. Mais elle ſe réfugia ſur l'autre élément. Alphonſe, déployant toutes ſes forces maritimes & feignant de les apprêter contre les Turcs, attaqua, pourſuivit avec acharnement les Génois auxquels il n'avoit jamais pardonné ſa défaite (1) & ſa priſon.

(1) Dans la bataille livrée en 1435, à la hauteur & pour la délivrance de Gayette.

CHAPITRE VIII.

Mort de Nicolas V. Tentatives des François sur le Royaume de Naples : efforts, intrigues, manége de Pie II & du Duc de Milan pour les en éloigner & les chasser d'Italie.

LE vertueux, le sage Nicolas V étoit mort. Avec quel applaudissement unanime, avec quelle complaisance les Historiens s'arrêtent sur ce Pontificat ! Et quel gouvernement en effet ! quelle sublime administration ! Couronné durant un schisme d'autant plus terrible, que celui qui le présidoit avoit régné glorieusement, régnoit même encore, par son fils, sur de vastes Etats ; il lui falloit faire des miracles de prudence, de dextérité : Nicolas en fait à chaque pas ; & bientôt la Cour de Savoie lui rend hommage.

Amédée * retourne à ſa ſolitude, tous les Schiſmatiques ſont à ſes pieds. L'Italie eſt en combuſtion: toutes les Puiſſances, tous les Peuples ſe choquent avec furie; la jalouſie, la haine, l'ambition les égarent, les tranſportent! Nicolas marche en Paſteur au travers de cet embrâſement. Jamais le Dieu de paix ne fut plus dignement repréſenté. La flamme, qu'irritoit la préſence de preſque tous ſes devanciers, s'éloigne, ſe calme & s'éteint à ſon auguſte aſpect. Juſtice, déſintéreſſement, impartialité, voilà ſes armes, ſa politique, ſes triomphes. Et en eſt-il d'autres pour un Pontife. . . . . ? en eſt-il même pour les Rois de la terre? Que fera-t-il donc des tréſors du Saint Siége, qu'épuiſoient l'intrigue & la guerre, le népotiſme & les délices? des épargnes de ſon génie pacificateur? du produit de ce Jubilé (1450), où la piété, l'affluence, les libéralités des Fidèles ſont montées auſſi haut que l'admiration de ſes vertus? Ce qu'il en fera! . . . . . il en

* Ou Felix V.

va nourrir les pauvres, ranimer les ſciences, les lettres, les talens, tous les arts. D'abondantes aumônes écartent ou ſoulagent le beſoin, les infirmités & les douleurs. D'innombrables & ſomptueux édifices, bâtis avec une rapidité ſurprenante, emploient tous les bras juſqu'alors inutiles, remettent le travail en honneur, flétriſſent l'oiſiveté, ouvrent ou déſobſtruent tous les canaux de la circulation. Ce qu'il exécute en moins de huit années, & dans le pays du Monachiſme & de la pareſſe, tient réellement du merveilleux. Pluſieurs Villes de ſon Empire deviennent des Cités fortes, reſpectables, magnifiques. Il relève les murs, les tours, les portes de Rome; répare le Capitole, fortifie le Château Saint Ange; conſtruit, achève ou commence le Palais & la Baſilique de Sainte Marie Majeure, Saint Jean de Latran, Saint Paul, Saint Laurent, Saint Etienne, Saint Théodore, & une infinité d'autres édifices, Temples & embelliſſemens que l'on peut voir en détail dans l'Hiſtoire de

Gianozzo Manetti (*). Attirés en même tems par ſes invitations & ſa munificence, les Sçavans accourent en foule auprès de lui; ſes Envoyés vont parcourir l'Europe, la Grèce, l'Orient, & reviennent chargés de Manuſcrits (**). Mille plumes ſont employées ſans relâche à traduire les Peres, les Hiſtoriens, les Poëtes Grecs; & Rome peut enfin ſe vanter d'avoir une Bibliothèque. Tel fut cet immortel Nicolas V, l'honneur du Sacerdoce, le modèle des Rois, le vrai pere des ſciences, des lettres & des arts; telle eſt la perte immenſe que venoient de

(*) Auteur d'une Vie de Nicolas V, *apud* Muratori *Rer. Ital.* tome 3. Ce Manetti, ainſi que beaucoup d'autres, nous diſent que Nicolas étoit ſur le point de jetter les fondemens de la ſuperbe Baſilique du Vatican, lorſque la mort le ſurprit.

(**) Car il n'étoit pas encore queſtion de Livres, dit Muratori ſous l'an 1451, attendu que l'Imprimerie étoit encore à découvrir ou dans la claſſe des ſecrets.

faire la Religion & l'humanité. (*)]

Alphonſe Borgia, Evêque de Valence, ſa patrie, lui ſuccéda ſous le nom de Calliſte III. Si le Pontificat de cet Eſpagnol eût été plus long, les Etats d'Italie auroient peut-être eſſuyé les révolutions tentées inutilement ſous deux autres Pontifes, ſes parens & ſes créatures. Alphonſe d'Arragon étant mort de ſon tems (**), Calliſte ſon ennemi refuſa l'inveſtiture de Naples à Fer-

Ans 1455. 56. 57.

(*) Il n'eſt guéres poſſible d'ajoûter à ſa gloire : remarquons cependant que ſa naiſſance étoit obſcure ; *défaut imaginaire*, dit Muratori, *& qui, eût-il quelque réalité, fut bien plus que compenſé par ſes grandes qualités.*

(**) Le 27 Juin 1458. On ne s'aviſeroit pas d'en aller chercher l'éloge dans les Faſtes de Florence, contre laquelle il fut conſtamment armé. Cependant Scipion Ammirato l'a peint avec complaiſance. Le ſage Hiſtorien remarque ſur-tout qu'Alphonſe eut des amis, ce qui eſt aſſez rare chez les Rois ; & fut digne d'en avoir, ce qui l'eſt peut-être encore davantage. Je ne peux m'empêcher de rapporter le

dinand, fils adultérin du feu Roi, & , ſous prétexte de la réunir au domaine du Saint Siége, voulut très-ſérieuſement faire paſſer cette Couronne ſur la tête de ſon neveu Pierre Borgia ; mais Calliſte fut enlevé au milieu de ſes projets ambitieux, & remplacé par le célèbre Enée Sylvius Piccolomini de Cortignano. Celui-ci, qui prit le nom de Pie II, porta ſur le trône Pontifical des vues & des ſentimens abſolument contraires ; il demeura conſtamment uni avec ce Ferdinand, l'ennemi capital de ſon prédéceſſeur.

Diſtique qu'il grava de ſa main ſur la Tombe de ſon cher Gabriel Curiale : *

* *Coſtanzo, lib. 18.*

Qui fuit Alphonſi quondam pars maxima Regis,
Gabriel hâc modicâ contumulatur humo.

Un Monarque de cette trempe ne pouvoit guéres échapper à l'amour : il brûla de tous ſes feux. On lui reproche, entre autres, une Lucrece d'Alagna, qu'il voulut ou feignit peut-être, comme dit Ammirato, de vouloir élever ſur la ruine de ſa légitime épouſe.

Le Royaume de Naples, à la vérité, n'en eſſuya pas moins les plus violentes ſecouſſes : Ferdinand lui-même faillit à être renverſé.

L'orage partit de Gènes, que ſes diſcordes civiles livrérent pour la troiſiéme fois aux François, l'année même qu'Alphonſe mourut. Charles VII, à qui Pierre Fregoſo en avoit fait donner la Seigneurie, y envoya le fils de René, Jean d'Anjou, qui, indépendamment de ſes autres qualités, étoit jugé le plus propre à manier les eſprits, à raiſon du tems conſidérable qu'il avoit paſſé en Italie à la tête des troupes de Florence. On ſent combien Ferdinand fut peiné de voir figurer dans la contrée, & avec tant d'éclat, un Prince, qui, en vertu des droits de ſon pere, des forces de Gènes, de celles du Roi de France, pouvoit le troubler dans la poſſeſſion du trône de Naples ſur lequel il étoit aſſis depuis peu & contre le gré de ſes plus puiſſans Barons. Toute ſon attention ſe porta de ce côté : mais ſoit fatalité, ſoit impéritie, les meſures qu'il prit pour con-

jurer la tempête ne ſervirent qu'à la faire éclater, à l'attirer plutôt ſur ſa tête.

Les Genois ne tardérent pas de ſe dégoûter, ſelon leur coutume, du gouvernement François : & ce ne fut point la Faction contraire (1) qui cabala, elle n'y prit aucune part. L'auteur même de la derniére révolution, Pierre Fregoſo, accuſant indiſcrettement ou à juſte titre la France d'ingratitude, s'efforça d'en briſer le joug, de rendre la liberté à ſa patrie. Il s'adreſſa pour cet effet au Roi de Naples, qui, ſaiſiſſant avidement une ſi belle occaſion d'expulſer les François d'Italie, envoya contre Gènes une flotte nombreuſe; mais à l'aide des troupes qu'il avoit amené de France, & de la marine même de Gènes qu'il ſçut, malgré la criſe, retenir dans l'obéiſſance, Jean d'Anjou battit & diſſipa l'armée Sicilienne. Raffermi par cette

Simonetta, lib. 22.

(1) Appellée la Faction Adorne, du nom des *Adorno*, éternels ennemis des *Campo-Fregoſo*.

victoire, qui d'ailleurs augmentoit l'éclat de ſa réputation, l'Angevin réſolut de punir Ferdinand des ſecours qu'il venoit de prêter aux rebelles, en reprenant la pourſuite de ſes droits ſur le Royaume de Naples (1). Il en prit effectivement la route, deſcendit à Caſtel-Mare du Volturne, & vit bientôt la banniére d'Anjou arborée dans plus d'une Province. La bataille de Sarno, où les troupes de Ferdinand furent anéanties (*), ſembloit ad-

(1) Voyez Angelo da Coſtanzo, *Iſtoria di Napoli*, *lib. 19*; Triſtan Caracciolo, & Journal de Naples; *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 21 & 22.

(*) Il ſe ſauva, lui vingtiéme; & ce qui rendoit cette journée plus déſaſtreuſe, c'eſt qu'il ne reſtoit pas un ſou dans ſes Coffres. « La ſage, la magnanime Iſabelle de Clairmont, ſon épouſe, dit Muratori, ne crut point compromettre la » Majeſté Royale, en allant parcourir les » rues de Naples une bourſe à la main, » & mendier des ſubſides aux portes de » ſes ſujets. Elle ramaſſa des ſommes » conſidérables qui remirent Ferdinand en

juger le Royaume à l'Angevin, & le lui auroit livré indubitablement, s'il eût marché du même pas à Naples, au lieu de s'amuſer à réduire les Cités du ſecond ordre. Quelle mépriſe en effet! Quelle plus lourde faute! Comment ne vit-il pas que les Provinces ſuivent bien plus volontiers l'exemple de la Capitale, que la Capitale celui des Provinces? C'étoit, entre mille autres inconvéniens, donner le tems aux Puiſſances d'Italie de meſurer le terrein immenſe qu'il avoit déja gagné dans la Pouille. L'allarme fut générale. Pie II (1), infiniment plus occupé d'empêcher les François de s'établir en Italie, que de voir un Bâtard ſur le trône, ſe hâta de donner à

» état de tenir la campagne. *Annali* » *d'Italia*, tom. 9, page 475. » Voyez auſſi Ammirato, *ubi ſup.*

(1) Après qu'il ſe fut retiré du Concile de Baſle, où il avoit été Secrétaire de Felix V, il ne ſe tourna plus du côté de la Cour de France, & bien moins encore après ſon exaltation.

Ferdinand l'inveſtiture que Calliſte III, ſon prédéceſſeur, lui avoit refuſé, & travailla de toutes ſes forces à ramener la victoire dans ſon parti.

Cependant les armes de Mahomet II continuoient de faire des progrès que l'Europe & ſur-tout l'Italie contemploient avec la plus vive inquiétude. Sans doute (1) que Pie II avoit en vue de former une ligue générale entre les Princes Chrétiens, d'en oppoſer les forces réunies à l'impétuoſité avec laquelle ces barbares avançoient. Ce fut même à ce titre qu'il convoqua toutes les Puiſſances à Mantoue, où lui même ſe rendit des premiers. Mais il y eut de ſecrettes, de longues, de fréquentes conférences avec François Sforce, Duc de Milan, qui donnérent trop à penſer que la guerre de Naples étoit encore ce qu'il avoit le plus à cœur. Rien, après tout,

(1) Voyez l'Hiſtoire de France par le P. Daniel, edit. in-fº. tome 2, page 1251.

ou preſque rien d'important n'y fut arrêté au ſujet de l'expédition contre les Turcs : deux ou trois incidens au contraire, qui ſuivirent de fort près le congrès de Mantoue & entraînérent la ruine de l'Angevin, durent faire juger que Pie II & le Milanois avoient étrangement machiné contre celui-ci ; que le Pape en un mot s'étoit ſervi de la guerre des Turcs pour maſquer une autre manœuvre tendante à procurer des ſecours à l'Arragonois & chaſſer les François d'Italie. Les Genois, gouvernés précédemment par Jean d'Anjou, & ſoumis pour lors au vieux René ſon pere, ſe révoltérent contre leur nouveau Seigneur, le contraignirent de ſe retirer à Savone, de Savone à Marſeille ; ce qui ne pouvoit manquer d'affoiblir l'aſcendant que ſon fils avoit pris dans l'Etat de Naples, & diminua conſidérablement la réputation de ſes armes. Dans le même tems Georges Caſtriot (1), abandonnant les guerres

(*) Si connu & ſi fameux ſous le nom de Scanderberg, c'eſt-à-dire, *Seigneur*

de Turquie où ſes proueſſes contre le Croiſſant avoient porté ſi haut la gloire du nom Chrétien, aborda inopinément à Trane *, publiant qu'il venoit à l'invitation du Pape, & ſe déclarant protecteur de l'Arragonois. Enfin le Prince de Tarente lui-même (*), Jean Antoine des Urſins,

* Dans l'Etat de Naples.

Alexandre, qu'Amurat II lui donna, comme on ſçait, dans un tranſport d'admiration.

(*) Oncle de la Reine Iſabelle : c'étoit même lui qui l'avoit élevée & mariée à Ferdinand. Qui pouvoit donc l'avoir précipité dans le parti d'Anjou? L'improbité, les noirceurs & ſur-tout l'incontinence du Roi ſon neveu. *Je n'oſe énoncer*, dit Coſtanzo, *le nombre des familles illuſtres qu'il déshonora.* La Princeſſe de Roſſano, tante de ſa femme & propre ſœur du Prince de Tarente, fut une de ſes premiéres victimes. Cet inceſte, qui ne tarda pas de devenir public, fit voler à la vengeance le frere & l'époux. Ne croyons point cependant qu'ils vouluſſent décidément renverſer l'Arragonois du trône que partageoit leur niéce. Ce fut le Prince de Tarente qui, après la bataille de Sarno, empêcha le Duc d'Anjou de mar-

premier Baron du Royaume, ce perſonnage ſi puiſſant, à raiſon de ſes richeſſes, de ſes poſſeſſions, du rang même qu'il tenoit parmi les fameux Capitaines, abandonna l'Angevin & rentra ſous les loix de Ferdinand. Le parti de Jean en fut entiérement abattu, lui-même obligé peu de tems après d'évacuer l'Etat de Naples, de ſe retirer honteuſement en Provence; & l'Italie, qui craignoit déja de paſſer ſous le joug des François, vit enfin ſes Provinces délivrées dans tous les points de leur redoutable aſpect.

Les autres guerres s'éteignirent en même tems que celle de Naple. La

---

cher à Naples. « On prétend, & Ponta-» no, qui pendant toute cette guerre » ne quitta point Ferdinand, nous dit » très-affirmativement, ajoûte Coſtanzo, » qu'Iſabelle, déguiſée en Franciſcain, » pénétra juſqu'à la tente de ſon oncle. » *Vous m'avez fait Reine*, lui dit-elle en » embraſſant ſes genoux: *que je vous* » *doive encore de mourir Reine.* » *Iſtoria di Napoli*, lib. 19. *Annali d'Italia*, tom. 9, pag. 475.

paix régna généralement en Italie, malgré cette multitude de morts qui, en moins de trois ans, firent changer de Souverains à tant d'Etats, & ſembloient les menacer des plus violentes révolutions. En 1464, le Siennois Pie II fit place à Pierre Barbo, Venitien, qui prit le nom de Paul II; & indépendamment du Montferrat que le Duc Jean IV laiſſa, faute d'enfans, à Guillaume ſon frere, qui étoit fort loin de lui reſſembler; Louis, Duc de Savoie, eut pour ſucceſſeur, en 1465, le ſage, le pacifique, le pieux Amédée IX, l'aîné d'un ſi grand nombre de fils, qu'il paroiſſoit preſque impoſſible que ſon règne fût tranquille. L'année ſuivante mourut François Sforce, après s'être rendu maître de l'Etat & de toute la riviére de Gènes. Des mains d'un vieillard ſi reſpecté, d'un politique ſi profond, d'un ſi vaillant Capitaine, le vaſte Duché de Milan tomba dans celles d'un jeune-homme diſſolu, inconſidéré, ſans expérience, je veux dire, de Galeaz Marie, fils aîné du feu Duc, & qui ſe trouvoit pour

An 1464-65-66.

lors en France, où ſon pere l'avoit envoyé, quelques mois auparavant, au ſecours de Louis XI, à qui les Ducs de Bourgogne & de Bretagne faiſoient une guerre ſanglante. Mais aucune de ces ſucceſſions, encore un coup, n'alluma de guerres ſérieuſes : elles firent bien moins de ſenſation en Italie, que la mort d'un citoyen de Florence, dont nous croyons devoir reprendre l'hiſtoire d'un peu plus haut.

RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE DIX-HUITIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Origine des Medicis : commencemens de leur puiſſance & de leur grandeur. Guerres, conjurations & manœuvres diverſes des Potentats pour abattre cette Maiſon.

CERTAINS Généalogiſtes ou Romanciers n'ont-ils pas voulu faire ſortir cette Maiſon d'un Evrard, Capitaine de Charlemagne, qui chaſ-

ſa les Lombards de Toſcane, la purgea comme une autre Hercule du terrible géant Mugello, fondateur de la petite Ville ou Bourgade qui porte ce nom, & fut anciennement le Siége des Medicis ? Aſſûrément l'adulation n'a jamais rien débité de plus évidemment fabuleux. Nous pouvons bien ranger encore dans la même claſſe le livre (1) d'un André Lando, Juriſconſulte, portant que du règne paſſager de Baudoin, Empereur de Conſtantinople, les Medicis avoient été Seigneurs ou Princes d'Athènes & de Naples de Romanie. Il eſt certain que, pendant tout le tems que dura la République, les Medicis ne furent jamais comptés ni parmi les perſonnages de marque ni parmi les Nobles. Je ſçais bien que, dans certains actes de Mugello & de Florence, on les trouve qualifiés de Nobles Habitans, *Nobiles Comitatini* ; mais il n'eſt point du tout vraiſemblable qu'il aient eu, comme

(1) Il étoit dédié au Duc Coſme de Medicis.

le

le prétendent certains Auteurs, aucun titre de juriſdiction dans Mugello, ni qu'ils fuſſent Collègues des Ubaldini, famille noble aſſûrément & fort ancienne. S'ils euſſent été reconnus pour deſcendans de poſſeſſeurs de terres & de Châteaux, n'occuperoient-ils pas une place plus honorable dans l'Hiſtoire de la République ? Ne les verrions-nous pas dans la claſſe des Seigneurs, des Grands & Nobles ? On les trouve toujours au nombre des familles populaires, parmi leſquelles encore leur nom ne commence de figurer qu'après 1300 : juſques-là il n'en eſt, pour ainſi dire, pas queſtion dans les factions civiles; leur famille même ne fut point, avant 1400, ni des plus riches ni des plus puiſſantes dans le gouvernement. Si l'on en voit quelqu'un en 1313, & pluſieurs dans les années ſuivantes, exercer le Gonfalonniérat, Magiſtrature ſuprême qui paſſoit tous les deux mois ſur différentes têtes ; on ſçait que cet honneur étoit commun aux Bouchers, Laniers, Pelletiers & Aûbergiſtes : non qu'il faille ajoûter foi à ceux qui prétendent

que les Medicis ne furent dans l'origine que de pauvres Charbonniers de Mugello, dont il en vint un s'établir à Florence, qui exerçoit la Chirurgie & la Medecine, & laiſſa pour armes à ſes deſcendans l'enſeigne de ſa boutique, repréſentant huit ou neuf caſſoletes, ou ventouſes, ou pillules médicinales. L'idée de les faire ſortir d'une charbonniére eſt, ſelon toute apparence, d'un Parodiſte méchant, ſoulevé par les impertinentes fictions de leurs adulateurs. Il ne ſeroit point incroyable après tout qu'ils euſſent fait anciennement quelque commerce de charbons, par le miniſtére de leurs Agens, Domeſtiques & Manouvriers, ce qui, même aujourd'hui, n'imprimeroit aucune tache. N'eſt-il pas reçu dans nos mœurs qu'on peut faire de ſemblables négoces ſans encourir la dérogeance, pourvu que ce ne ſoit point en perſonne, mais par des Facteurs & des Commis ? Quant à l'étimologie de leurs armes, j'avoue qu'elle me paroît aſſez naturelle. A les obſerver dans leur premiére forme & telles qu'on les voit encore à

Florence ſur les murs de tant de vieux bâtimens, elles pourroient très-bien repréſenter en effet des caſſolettes ou plutôt des pillules médicinales ; ce qui répugne d'autant moins, qu'exceller dans un art menoit pour lors & rapidement aux honneurs de la République, qu'on ne pouvoit même y parvenir ſans être aggrégé à quelque Collège d'Artiſte. Ne ſçavons-nous pas d'ailleurs que la Médecine & la Chirurgie étoient de hautes profeſſions, égales à celles de Juge, d'Avocat & de Notaire, par conſéquent ſupérieures de quelques dégrés au peuple, & formant dans un Etat libre ce qu'on appelle ailleurs Gentilshommes (1) ?

(1) Il eſt encore, parmi les Sçavans en antiquités Florentines, des perſonnes qui penſent que *Medico* étoit une dénomination fort uſitée dans Mugello, qui, ſelon l'uſage d'unir le nom de Baptême de chaque particulier au nom ou ſurnom de leur pere, uſage très-ancien & très-commun en Toſcane, devint inſenſiblement le nom propre de cette Maiſon. Pour déſigner les deſcendans de ceux qui s'appelloient *Bartolomeo*, *Filippo* ou *Filipuccio*, *Piero* ou *Pieruz-*

Quoi qu'il en ſoit, le premier perſonnage puiſſant de la famille ; le premier qui, par l'éclat de ſa réputation & de ſes richeſſes, ait provoqué la jalouſie de ſes Concitoyens, c'eſt Jean, fils d'Evrard ſurnommé *Bichi*, par qui l'on peut commencer l'hiſtoire des Medicis, comme étant la tige des deux branches de cette Maiſon (1). Jean, dit *Bichi* comme ſon pere, laiſſa deux fils, Coſme & Laurent. Celui-ci, qui ne partagea point cependant les perſécutions ni l'exil de ſon frere, vêcut dans l'obſcurité : ſes deſcendans ne parvinrent même à la conſidération & aux pre-

---

zo, on diſoit N. des *Tolomei*, N. des *Pucci*, N. des *Pieruzzi* : ainſi les fils ou petits-fils d'un *Medico*, ajoûtant leur nom de Baptême à celui-ci, s'appellérent Evrard, Sylveſtre, Jean des *Medici*, c'eſt-à-dire, deſcendans de *Medico*.

(1) De la premiére ſont ſortis Pierre, Laurent le Magnifique, les Papes Leon X & Clement VII ; de la ſeconde, Coſme, Ier. Grand Duc de Toſcane, ainſi que ſes ſucceſſeurs, juſqu'à Jean Gaſton, dernier Grand Duc de cette famille.

miers poſtes de la République, qu'à la mort d'Alexandre, premier Duc de Florence, aſſaſſiné en 1537. Mais ſon aîné, Coſme de Medicis, augmenta le crédit & les richeſſes que ſon pere lui avoit tranſmis, par la dextérité, la prudence, le bonheur dont il mena ſon commerce & les affaires de la République. Sans doute qu'il fut redevable d'une grande partie de ſes ſuccès à ſon étroite liaiſon avec Balthaſard Coſſa (1) : s'il n'hérita pas, comme on l'a cru, de ſes immenſes tréſors, il en reçut tout au moins d'utiles conſeils, d'excellens principes de gouvernement & de politique, matiéres dans leſquelles ce fameux Prélat avoit blanchi & n'eut guéres d'égaux.

Coſme ne laiſſa pas de ſuccomber en 1433 ſous les efforts de la cabale ennemie. Empriſonné par l'ordre du Gouvernement, il eût peut- *Ammirato, lib. 10, & ſeq.*

(1) Créé Pape, comme on l'a vu plus haut, ſous le nom de Jean XXIII. Voyez au ſujet de ſon intimité avec Coſme de Medicis, Scipion Ammirato, *Iſtorie Fiorentine, lib.* 18, tom. 1, pag. 675.

être été précipité du haut de la Tour ou empoiſonné, ſans la fermeté d'un honnête Siennois, Frederic Malevolti, ſon geôlier. Echappé à ce premier emportement, il déploya tant de dextérité, diſtribua de l'argent ſi à propos & en telle quantité, que la plus effroyable des tempêtes ſe réduiſit à un banniſſement de cinq ans. Rappellé de Veniſe, lieu de ſon exil, avant la fin de la premiére année, reçu de ſes Concitoyens avec tranſport, rentré dans Florence en Triomphateur, il fut pendant trente ans à la tête de la République & s'y fit ſurnommer PERE DE LA PATRIE. Il ſuffira, pour donner une idée de ſes richeſſes, de ſa grandeur, de ſa toute-puiſſance dans le gouvernement, d'obſerver ce qui en réjailliſſoit ſur un particulier, celui de tous ſes amis à la vérité dont il paroiſſoit faire plus de cas. Luc Pitti jouiſſoit à ce titre de la plus haute conſidération : jamais Miniſtre ou Favori de Monarques ne reçut plus d'hommages ni de préſens. Le magnifique Palais qui porte ſon nom, & paſſe encore

Storie Fiorentine di N. N. lib. 7.

aujourd'hui pour une habitation digne des Rois, fut conſtruit preſque en entier aux frais & à la ſueur des Cliens. Peu contens de fournir des matériaux, ils alloient juſqu'à mettre la main à l'œuvre, afin de lui faire une Cour plus empreſſée, de s'aſſûrer plus infailliblement ſa protection.

Entre autres monitions faites en mourant à ſon fils Pierre de Medicis, Coſme lui recommanda de s'abandonner entiérement, & pour les affaires domeſtiques & pour celles de l'Etat, aux conſeils d'un certain Diotiſalvi Neroni, qu'il regardoit comme le plus zélé partiſan de ſa famille. Mais le prétendu Tuteur répondit mal à tant de confiance. Ne conſultant que ſon ambition, enhardi par le maladif tempérament de ſon Pupille, par l'inexpérience & l'incapacité des autres amis de cette Maiſon, Neroni ſe flatta de devenir le Dominateur de la Cité, & entra dans la conjuration des ennemis de ce même Pierre de Medicis dont il devoit être le conſeil & l'appui. Pour arriver à ſes fins, il lui exagéra le

Ammirato, lib. 23, T. 3, p. 93.

mandoit ; ils preſſoient l'élection de nouveaux Magiſtrats, par qui la République fût gouvernée librement & ſans plus attendre les déciſions ni conſulter les intérêts des Medicis. Ce plan paroiſſoit d'autant plus juſte, que Pierre, vu l'état actuel de ſes affaires, ne pouvoit réellement ſoutenir ſon crédit & ſon commerce qu'en ſe prévalant des deniers publics : de ſorte que lui ôter la faculté d'en diſpoſer, c'étoit tarir la ſource de ſes richeſſes, & ſapper par conſéquent ſa conſidération, ſa puiſſance, ſon autorité, qui n'avoient d'autre fondement que ſes richeſſes mêmes. Mais l'effet en étoit plus ou moins éloigné : la lenteur du coup, qui d'ailleurs étoit elle ſeule capable de le rendre nul, fatiguoit certains conjurés impatiens d'exterminer les Medicis ; & l'on convint d'y procéder avec plus de préciſion & de vigueur.

Il fut donc arrêté qu'immédiatement après la prochaine élection des Magiſtrats, Pierre ſeroit pourſuivi à force ouverte. Afin de s'aſſûrer d'un nombre de Citoyens aſſez conſidéra-

ble pour appuyer & protéger l'entrepriſe, les Conjurés la propoſérent par ſouſcription : ils en firent circuler le plan, avec le plus grand ſecret ; exigeant la ſignature de tous ceux qui conſentoient à la ruine des Medicis, ou, pour uſer du tour honnête dont ils ſe ſervoient eux-mêmes, à la délivrance de la patrie, au rétabliſſement de la liberté. Pour être en état de contenir la portion du peuple qui auroit pu s'armer en faveur des Medicis, on traita non moins ſecrettement avec le Marquis de Ferrare, Borſo d'Eſte, qui, ſous d'autres prétextes, devoit marcher vers Florence & ſe mettre à portée de ſoutenir les Conjurés. Mais Pierre, informé à tems de tout ce qui ſe tramoit, réſolut de prendre lui-même les armes, de prévenir ſes ennemis. Il en ramena d'abord une partie à force de careſſes & de libéralités. Ces premiers ſuccès & la poſture dans laquelle il ſe préſenta tout-à-coup ayant ſemé la terreur & la diviſion parmi les autres Conjurés, il ne lui fut pas difficile de faire créer une nouvelle

Baillie (1), compoſée en entier de Magiſtrats dévoués à ſa Maiſon, par le miniſtére deſquels il fit mettre à mort, empriſonner, exiler les Chefs de la conjuration, & imprima la crainte, le reſpect & la ſoumiſſion à tout le reſte.

Cette affaire ne laiſſa pas d'avoir encore des ſuites très-ſérieuſes. Toutes les Puiſſances d'Italie s'ébranlérent pour ou contre les Medicis. Les ennemis de cette Maiſon, bannis de leur Patrie à différentes époques, réfugiés en d'autres Villes d'Italie, y jouiſſant même pour la plûpart d'une fortune conſidérable & du crédit que donnent les richeſſes, mirent tout en œuvre pour armer les autres Etats contre celui de Florence. L'un d'eux, Jean-François Trozzi, riche Négociant établi & fort conſidéré dans Ferrare, ſe rendit, à l'inſtigation des Florentins nouvellement exilés, auprès du Sénat de Veniſe & déclama ſi pathétiquement contre les Medicis, inſiſtant particuliérement ſur ce que les ſecours fournis à Fran-

(1) C'eſt ainſi qu'on appelloit la Régence ou Cour Suprême de Florence.

çois Sforce par Coſme pere & prédéceſſeur de Pierre, avoient évidemment fait manquer aux Venitiens l'Empire de Lombardie, qu'il détermina la Seigneurie à leur déclarer la guerre. Barthelemi Coleone, Général des troupes Venitiennes, eut ordre de marcher contre Florence, & fut joint par Hercule d'Eſte qui commandoit l'armée de Borſo, auparavant Marquis de Ferrare & créé nouvellement Duc de Modène par l'Empereur Frederic III. D'après le tableau que les bannis faiſoient de leur patrie, d'Eſte & les Venitiens ſe flattoient que l'approche de leurs eſcadrons y ſeroit le ſignal d'un ſoulèvement, & qu'à la faveur du tumulte on emporteroit aiſément la Place. Mais de ſon côté Pierre, qui diſpoſoit ſouverainement de tous les Recteurs, Officiers & Magiſtrats de Florence, s'étoit ligué au nom de celle-ci avec Galeaz Marie, Duc de Milan, Ferdinand Roi de Naples, & Frederic Comte d'Urbin (1). Les

An 1467-68.

(1) Celui-ci n'étoit, à proprement parler, qu'un ſimple Capitaine ſoudoyé par Pierre de Medicis & créé dans cette occaſion Général des troupes de Florence.

armées ſe mirent de part & d'autre en campagne, & l'Automne étant arrivée ſans qu'il ſe fût rien paſſé de déciſif entre elles ni dans Florence, on fit des propoſitions qui furent auſſi-tôt converties en traité de paix. Les bannis s'arrangérent comme ils purent dans les différentes Cités qui voulurent les recevoir ; & Pierre de Medicis reſta maître de l'Etat Florentin, dont il ne put jouir à la vérité que très-peu de tems, les infirmités qui le minoient depuis ſon enfance l'ayant emporté en 1469, cinq ans après le décès de ſon pere.

Il laiſſa deux fils, Laurent & Julien, dont la jeuneſſe (1) rendit aux envieux de cette Maiſon l'eſpoir de s'élever ſur ſes ruines, à tous les bannis celui de recouvrer leur Patrie. Thomas Soderini, qui avoit ſi bien ſervi Pierre de Medicis dans la derniére conjuration, reſtoit proprement à ſa mort Chef de ſon parti ; & l'on s'attendoit généralement à

(1) L'aîné, Laurent de Medicis, n'avoit guéres plus de vingt ans.

voir paſſer dans ſes mains toute l'autorité du défunt. Déja les Citoyens s'empreſſoient de venir lui rendre hommage, comme au premier perſonnage de l'État. Les Souverains & Recteurs de Cités, liés d'intérêts avec la République de Florence, ou ſur le point de l'être, lui adreſſoient leurs dépêches. La perſpective étoit, comme on voit, infiniment ſéduiſante. Tout ſe réuniſſoit pour éveiller, pour enflammer ſon ambition ; tout ſembloit lui garantir le ſuccès. N'importe : ſoit qu'il fût réellement plus fidèle, plus reconnoiſſant que Luc Pitti & Diotiſalvi Neroni, ſoit que l'exemple de ces perfides lui fît juger l'entrepriſe impoſſible ou trop difficile ; Thomas eut la force de réſiſter à tant d'attraits. Il laiſſa les dépêches des Princes & des peuples voiſins ſans réponſe, & renvoya ſur les deux freres tous les honneurs qui lui étoient offerts, déclarant à ſes Concitoyens que c'étoit à la Maiſon de Medicis que devoient être portés leurs hommages, qu'il falloit toujours regarder cette famille comme

le centre, le lien & la baſe de leur union, qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de maintenir la paix au-dedans & de ſe faire reſpecter au-dehors. Thomas fit en un mot, pour les fils de Pierre de Medicis & les petits-fils de Coſme, tout ce qu'on auroit pu, dans un Etat héréditaire, attendre du plus fidèle Miniſtre ou Régent envers les ſucceſſeurs légitimes, les héritiers inconteſtables de la Couronne. Et telle fut l'impreſſion de ſon généreux exemple, que Laurent & Julien furent en effet regardés comme les Souverains de Florence.

Cependant l'envie ne put s'éteindre dans tous les cœurs. Parvenus en âge & munis de quelque expérience, les deux freres ſe diſpoſoient à gouverner la République par eux-mêmes, quand fut ourdie la fameuſe conjuration des Pazzi, exécutée dans la Métropole même de Florence & au milieu de la célébration des plus auguſtes Myſtéres (*). C'eſt-là & dans

V. Scip. Ammirat. lib. 24.

(*) « Le repas dans lequel on devoit » aſſaſſiner les Medicis n'ayant pas eu

ce moment que les Conjurés immolérent Julien à côté du Cardinal Riari neveu du Pape. Laurent, bleſſé légérement, ne donna pas aux aſſaſſins le tems de redoubler & ſe ſauva dans la Sacriſtie, dont la porte, fermée avec autant de préciſion que de bonheur, lui ſervit de retranchement. Mais les particularités de cette hor-

» lieu, les Conjurés, dit Scipion Ammi-
» rato, réſolurent auſſi-tôt d'exécuter dans
» l'Egliſe ce qui n'avoit pu ſe faire dans
» le Palais, & convinrent de frapper au
» moment où le Prêtre élève le Corps de
» Notre-Seigneur . . . . . Le Capitai-
» ne ou *Condottieri* Jean-Baptiſte Monte-
» ſecco, qui s'étoit chargé volontiers d'im-
» moler Laurent dans le premier cas,
» recula d'horreur à la propoſition de
» l'aſſaſſiner dans l'Egliſe, diſant qu'il lui
» ſeroit impoſſible de profaner à ce point la
» Maiſon de Dieu, de rendre Jeſus-Chriſt
» lui-même témoin d'un tel excès de ſcé-
» lérateſſe ». Quel abîme de réflexions ! Parmi tant de Conjurés & à la tête deſquels ſe trouvent un Archevêque, un Cardinal Neveu, peut-être un Pape ; ce n'eſt donc qu'au cœur d'un ſoldat, d'un brigand titré, que la voix de la Religion & du remord ſe fait entendre !

rible ſcène ; les preuves trop évidentes de complicité contre l'Archevêque de Piſe, François Salviati, qui fut pendu à l'heure même & ſous l'habit Pontifical aux fenêtres du Palais ; les raiſons de ſoupçonner les neveux de Sixte IV & Sixte lui-même d'y avoir trempé, ſe trouvent dans tous les Livres, & nous pouvons nous diſpenſer d'en charger celui-ci. Il ſuffira d'en indiquer les ſuites, de faire entrevoir ce que produiſirent en Italie & le ſupplice des Conjurés dont la plûpart furent déchirés ſur le champ des mains d'un peuple en furie (*), & les meſures que prirent Medicis & ſes adhérens pour ſe remettre d'une ſi terrible ſecouſſe.

Ammirato An 1478.

Sixte IV, ennemi déclaré des Me-

(*) Ils pouſſérent la rage juſqu'à dépécer les cadavres ; & prenant ces horribles lambeaux au bout leurs lances, ils parcouroient la Cité, accompagnant ce triomphe dégoûtant, dit Scipion Ammirato, de propos & de bouffonneries déteſtables. L'Hiſtorien rapporte pluſieurs autres traits de brutalité qui donnent une étrange idée de ce peuple. V. *Iſtorie Fiorentine, ubi ſup.*

dicis, & très-certainement l'ami des Conjurés, s'il n'étoit leur complice, fut extrêmement mortifié, & à double titre, de l'iſſue qu'avoit eue la conjuration. Outre la douleur de voir ces derniers écraſés, & Laurent ſauvé, triomphant, plus puiſſant que jamais; il ne pouvoit pardonner aux Florentins le ſupplice infâme d'un Archevêque & la détention d'un Cardinal, ſon neveu (1). Tous les foudres du Vatican volérent donc ſur Florence & furent inceſſamment renforcés d'une armée nombreuſe qui fit entrer en campagne, tandis que portant de tous côtés ſes exhortations & ſes menâces, les Légats Apoſtoliques alloient ſoulever les Puiſſances de la Chrétienté. La déſolation de la Toſcane & d'une grande partie de l'Italie en fut la ſuite: attendu que, ſi le Pape eut de ſon côté le Roi de Naples & autres Alliés; le Roi de France, les Venitiens, les Ducs de Milan & de

(1) Arrêté à raiſon de complicité & en même tems que l'Archevêque de Piſe.

Modène épouſérent la cauſe de Medicis. Mais ce Négociant Roi, qui ſentoit combien ſon commerce & l'Etat avoient beſoin de la paix, eut bientôt trouvé le moyen de la procurer à la Toſcane, à toute l'Italie, & ſçut l'y maintenir pendant les douze années qu'il vêcut encore. Laurent ſe rendit intrépidement à Naples, fut ſe remettre dans les mains de ce Ferdinand dont la perfidie, dont l'ame inique & ſanguinaire ne s'étoient déja que trop ſignalées. C'étoit braver par conſéquent un péril manifeſte : l'entrepriſe ne pouvoit être juſtifiée que par le ſuccès ; il fut complet. Laurent en uſa ſi libéralement envers les favoris du Monarque, l'entretint lui-même des affaires d'Italie avec tant d'éloquence, d'adreſſe, d'aménité, que Ferdinand lui rendit les armes, redoubla même de zèle & d'efforts juſqu'à ce qu'il l'eût réconcilié avec Sixte IV.

Ainſi fut rendue, ainſi fut même aſſûrée pour quelque tems la paix à l'Italie. La haine mal éteinte du Pontife jetta bien encore quelques étin-

celles, mais ſi foibles, que le repos général n'en fut point altéré, du moins ſenſiblement. Juſqu'en 1492, tout fut tranquille, même en Lombardie, où l'étrange uſurpation de Louis Sforce dit *le Maure*, où l'état convulſif, dans lequel ſe trouvoit le Gouvernement, devoit, ce ſemble, exciter des guerres extérieures & inteſtines, comme on en verra s'allumer en effet après la mort de Laurent de Medicis, & rendre ſa perte non moins ſenſible aux Lombards qu'aux Etats de Toſcane.

CHAPITRE II.

Tableau politique de l'Italie au XV ſiécle : gouvernement, dimenſions, forces militaires des différens Etats qui partageoient la Contrée.

LEs Corps politiques croiſſent & s'élèvent à la maniére des Végétaux. Ont-ils commencé de ſaillir dans un certain ſens, ils montent naturellement ſur la même ligne, en dépit même quelquefois de tous les obſtacles qu'on leur oppoſe, de tous les efforts que l'on fait pour leur donner une autre direction. Regardons ces arbres qu'on a plantés trop près : celui qui ſe trouve le plus vivace, celui qui jette le premier des branches & des racines, ne ceſſe plus de nuire aux autres : il les ſuffoque, les conſume, les fait périr enfin. Telle une Répu-

blique ou Monarchie qui prend une ſupériorité de forces, de crédit, de conſidération ſur les Etats d'alentour : il faudra que ceux-ci paſſent tôt ou tard ſous le joug, qu'ils ſoient aſſervis comme autant d'arbriſſeaux, étouffés par l'ombrage & embarraſſés dans les racines de l'arbre vigoureux qui les a devancé.

Dans toute l'étendue de la Lombardie, & parmi tant de peuples formant jadis cette ligue ſi nombreuſe, ſi formidable à Frederic, il ne reſtoit plus traces de République ; ſans preſque en excepter Bologne, chez qui la liberté avoit de bien plus courts intervalles que la tyrannie. Toutes les autres Cités furent enclavées, ſous les Sforce ainſi que ſous les Viſconti, dans l'Etat & ſous la dépendance de Milan. Malgré les tentatives qu'elles firent à la mort de Philippe Marie, elles ne purent ni recouvrer leur ancienne liberté, ni ſeulement repaſſer ſous le joug de Souverains ou Tyrans particuliers, ce qui ſembloit être beaucoup plus aiſé. Une partie de ce qui fut détaché

du Milanois, dans les déſaſtreuſes guerres allumées au décès du dernier Viſconti, échut aux Venitiens, qui acquirent dans le quinziéme ſiécle la même étendue de terre ferme qu'ils poſsèdent aujourd'hui; Padoue, Verone, Vicenze, Bergame & Breſcia: le reſte fut adjugé aux Ducs de Savoie, qui, juſqu'à la réunion des Marquiſats de Saluce & de Montferrat dont ils n'entrérent en poſſeſſion qu'un ſiécle après, n'ajoûtérent plus rien, hors la Comté d'Aſti, aux Etats qu'ils poſſédoient du tems de François Sforce, quand il fut convenu que le Seſia couleroit entre le Milanois & le Piémont. Ces deux Marquiſats au reſte, Saluce & le Montferrat, n'éprouvérent pour lors aucune ſorte de révolution: le gouvernement n'y changea point de forme, tout ſe réduiſit à ceſſer de faire un Etat à part, & à devenir Province dépendante d'une autre Monarchie. Il y avoit long-tems qu'ils obéiſſoient à un ſeul: il n'y étoit plus queſtion, comme dans le ſiécle précédent, de Gouvernement libre, ni de République. Les Com-

tes de Provence & les Rois de Naples s'étoient dépouillés, volontairement ou par force, des Domaines qu'y avoient poſſédé les Angevins de la premiére race.

Gènes battue depuis ſi long-tems par des tempêtes civiles & continues; Gènes qui changeoit, d'une année & quelquefois d'un mois à l'autre, de gouvernement, tantôt rétabliſſant la dignité de Doge qui paſſoit & repaſſoit, au milieu des plus ſanglants tumultes, des Adorne aux Fregoſe & des Fregoſe aux Adorne; tantôt reprenant le parti de s'abandonner aux Rois de France dont elle ſecouoit inceſſamment le joug, pour embraſſer celui des Ducs de Milan : Gènes, dis-je, l'orageuſe, l'implacable Gènes ne laiſſoit pas de dominer dès-lors, comme aujourd'hui, les villes de l'une & l'autre riviére, qui toutes étoient gouvernées au nom de la République par celui qui régnoit ſur la République même.

Plus de la moitié de la Toſcane ſe trouvoit déja réduite à la condition où nous la voyons encore. Les Siennois

Siennois étoient les ſeuls qui euſſent conſervé leur liberté & même avec aſſez de gloire. Les Lucquois, malgré tout ce qu'ils avoient ſouffert de leurs Tyrans domeſtiques, malgré les perſécutions, les aſſauts, les coups redoublés des Florentins, formoient encore un Etat indépendant. Tous les autres peuples Toſcans, les Piſans eux-mêmes autrefois ſi puiſſans étoient tombés ſous l'Empire de Florence qui portoit bien encore le nom de République, mais ne laiſſoit pas d'être déja & même aſſez viſiblement au pouvoir des Medicis, qui pendant les deux ſiécles ſuivans en furent, & de droit & de fait, les maîtres, les Souverains abſolus.

Ferrare & Modène ſoumiſes à la maiſon d'Eſte, Mantoue & autres Places de moindre importance aux Gonzagues, formoient dès-lors ces Principautés qui ſe maintinrent ſous les deſcendans de ces deux familles, & ſubſiſtérent encore après les grands changemens que le règne de Charles-Quint apporta dans le droit public.

Urbin même & Piombino, celui-ci dans les rochers de la Toſcane, l'autre dans les arènes de l'Ombrie; ces Etats qui échappent aux Géographes, & dont l'exiguité n'empêcha pas qu'ils ne fuſſent dans le ſiécle ſuivant l'objet des calculs, des négociations de l'Europe, étoient déja des Principautés héréditaires & indépendantes : ils le furent même très-long-tems après, encore qu'Urbin paſſât de l'ancienne, de l'illuſtre maiſon de Montefeltro à celle de la Rovére, qui fut tirée du néant & portée juſqu'aux nues par les Papes Sixte IV & Jules II.

La Romagne, à la vérité, toute cette contrée qu'on appelle Etat du Saint Siége ou du Pape, fut diviſée juſques vers 1500 en petits Domaines, formant, les uns des Républiques irréguliéres & très-mal gouvernées, les autres des Seigneuries occupées à diverſes époques par différentes familles qui s'y maintinrent aſſez long-tems, comme les Malateſta à Rimini, les Ordelaſſo à Forli, les Alidoſo dans Imola & Faënza, les Manffred à Pérouſe. Après

l'extinction des Polenta, Ancone & Ravenne flottérent, ainſi que Bologne, entre le gouvernement libre & la tyrannie : s'il leur arrivoit quelquefois de rentrer dans l'obéiſſance qu'elles devoient au Saint Siége, ce n'étoit pas pour long-tems.

S'offrent enfin les vaſtes Etats de Naples, réunis depuis près de trois cens ans ſous la domination d'un ſeul; domination qui, malgré la puiſſance, l'autorité quelconque des Barons feudataires, ne différoit en rien ou preſque rien d'une vraie Monarchie, & devint bien plus ferme encore, plus rigide, plus abſolue, quand, des débiles mains de deux Femmes, les rênes en furent tombées dans celles de deux Princes qui ſçavoient ſe faire obéir.

Cependant, & tout bien conſidéré, nous pouvons aſſûrer que l'Italie n'en étoit pas plus à plaindre. Malgré la dépravation univerſelle, les déſordres & les vices particuliers de chaque gouvernement, malgré toutes les calamités morales & phyſiques dont elle fut affligée, ſa condition ne laiſſoit pas d'être ſup-

portable. Un avantage infiniment précieux & dont elle n'avoit pu jouir depuis bien des ſiécles, dont elle ne jouira même de long-tems, c'étoit de ſe trouver exempte de toute domination étrangére. On m'oppoſera ſans doute les Arragonois aſſis ſur le trône de Naples ; mais, attendu qu'ils réſidoient en Italie, ils n'étoient point cenſés Dominateurs étrangers ; & quoiqu'ils ne manquaſſent pas de pourvoir, de combler leurs Eſpagnols, ces préférences, que l'ambition des Nationnaux taxoit infailliblement d'injuſtices, étoient dans le fonds plus avantageuſes que nuiſibles à l'Etat. C'eſt le ſervir en effet que d'y faire accourir les Etrangers : ſi le concours en pouvoit être pernicieux, ce ne ſeroit jamais qu'accidentellement & par des circonſtances trop rares pour ébranler la thèſe générale. Quoi qu'il en ſoit, tous les Etats d'Italie, excepté Rome à raiſon de la ſingularité de ſon gouvernement, obéiſſoient à leurs Souverains propres ; & aucunes des Cités réduites à la condition de Provinces réunies, n'a-

voient ſa Capitale hors de la contrée, ni même à une trop grande diſtance.

Et non ſeulement l'Italie étoit gouvernée par ſes propres Souverains, par des Princes nationnaux; mais, comme nous l'avons déja remarqué (1), les armées que chaque Puiſſance mettoit ſur pied, étoient compoſées en entier, ſinon de leurs propres ſujets, du moins de Capitaines & de Soldats Italiens. Dans le cours de ce ſiécle, il ne fut queſtion nulle part de ſoudoyer des brigades Françoiſes ou Allemandes : on ne vit même aucunes autres troupes étrangéres, excepté celles dont les Angevins & les Arragonois ſe ſervirent pour leurs guerres de Naples, dans leſquelles encore toutes les manœuvres brillantes & déciſives furent exécutées par des Généraux & Gendarmes Italiens. Quant aux guerres de Lombardie, il n'y parut des milices étrangéres qu'une

(1) Voyez plus haut, liv. 16, chap. 7; & liv. 17, chap. 3.

ſeule fois, quand, à raiſon d'inégalité de forces, l'un des partis fut obligé d'appeller les François, qui ne firent au reſte que ſe montrer. Les Vénitiens appellérent bien auſſi un Duc Allemand, mais qui leur amena tout au plus deux cens Gendarmes, & ne fit qu'une ſeule campagne.

Dans toutes ces guerres on ne tenoit point compte de l'Infanterie, &, pour évaluer les forces des Nations, on ne faiſoit état que de la quantité de chevaux qu'elles pouvoient entretenir. Il réſulte de tous les calculs faits pour lors, que les forces de la France & de l'Angleterre, priſes ſéparément, étoient inférieures de moitié à celles des Puiſſances d'Italie, priſes collectivement, vu que chacun de ces deux Royaumes paſſoit généralement pour être en état de tenir trente mille chevaux au plus ſur ſes propres terres, & quinze mille hors des frontiéres; au lieu que l'Italie en pouvoit tenir ſoixante-ſix mille, en ſuppoſant que chaque diviſion reſtât ſur ſon propre ſol, & trente

à trente-trois mille seulement, s'il les falloit entretenir hors du territoire. Un Auteur Venitien (1) & contemporain, qui nous a laïssé le compte exact des troupes que chaque Puissance de son tems avoit sur pied, a grand soin de remarquer qu'il en coûtoit la moitié plus pour les entretenir hors des frontiéres; ce qui me paroît en effet mériter attention. Je dois prévenir en même tems que l'état ci-dessus ne présente que le montant de ce que les Puissances d'Italie avoient couramment sur pied, & relativement aux finances de chacune en particulier: il est prouvé d'ailleurs que, dans les guerres d'importance & qui demandoient des efforts, elles en entretenoient un bien plus grand nombre.

(1) Marin Sanuto, *Istoria de Duchi di Venezia*; *apud* Muratori, *Rer. Ital.* tome 22, pages 953, 963, & 1089.

CHAPITRE III.

Heureux effets du mauvais ſyſtême militaire qui étoit pour lors en vigueur.

LOrſque l'Infanterie l'emportoit ſur la Cavalerie, lorſqu'au lieu de mercénaires Etrangers les armées n'étoient compoſées que de Citoyens ou de Sujets ; ſans doute que l'on déterminoit les forces d'un Etat ſur le nombre de ſes habitans propres à porter les armes. Mais quand les forces militaires ne conſiſtérent plus que dans une Cavalerie peſamment armée, les Monarchies & Républiques ne furent puiſſantes & reſpectables qu'en raiſon de leurs finances, de la facilité avec laquelle elles purent ſoudoyer les Capitaines & *Condottieri*, toujours prêts, comme l'on ſçait, à ſervir la Puiſſance qui les payoit le mieux. C'eſt ainſi que les Florentins, reſſerrés dans d'étroites limites, & ne maniant, pour ainſi dire, jamais les armes, ſoutinrent

tant de guerres & preſque toujours avec ſuccès. Ils en faiſoient les fonds avec une célérité ſurprenante : les Arts & le Commerce étoient deux mines abondantes qui leur fourniſſoient de quoi ſoudoyer les plus nombreuſes armées & les plus célèbres Capitaines. Et c'eſt ainſi, ſans parler des autres effets du ſyſtême militaire, pour lors en vigueur, que l'argent circuloit, que s'égaliſoient à peu près les richeſſes, que les Etats ſe maintenoient dans une ſorte d'équilibre.

Veniſe, Gènes & Florence, à raiſon de l'étendue, de la vivacité de leur commerce ; Rome, des diſpenſes, expéditions & autres émolumens de la Cour Pontificale ; Milan, des tributs qu'y portoient toutes les Villes en dépendantes, auroient infailliblement abſorbé toute l'eſpèce circulante en Italie, ſi elles n'en avoient rendu une partie par le moyen de ces diſpendieux Gendarmes & *Condottieri*, tous Italiens à la vérité, mais appartenans à d'autres cantons. Les Seigneurs de la Romagne, les Vaſſaux ou Feudataires du Royaume de Naples, les

Princes de Lombardie, étoient preſque tous Guerriers de profeſſion ; allant à la ſolde des autres Souverains & des Républiques, pour ſe faire un nom & des amis, & défendre plus ſûrement leurs petites poſſeſſions. Tels étoient en effet les priviléges du métier, qu'outre l'avantage d'entretenir avec les finances d'autrui une certaine quantité de chevaux, dont la plus grande partie les ſervoit enſuite dans leurs guerres perſonnelles, ils s'aſſûroient encore l'amitié, l'alliance, les ſecours des Etats dont ils prenoient la ſolde. Les outils même de guerre, l'attirail, le coſtume militaire entretenoient je ne ſçais combien d'autres Arts & Métiers qui vivifioient les Cités moins propres au commerce. J'ignore pourquoi l'Artillerie, inventée pourtant un ſiécle auparavant, n'étoit point encore employée dans les combats de terre. L'armure par conſéquent étoit toujours la même : & qu'on ſe figure la quantité d'ouvriers employés à la ſtructure de cette immenſité de piéces dont on accoutroit les Cavaliers & les chevaux ; quelle occu-

pation, quel bénéfice c'étoit pour tout ce qui ſe mêloit de commercer ou fabriquer en fer, en acier & en cuir ! Il eſt rapporté, par exemple, qu'un ou deux particuliers de Milan réquippérent ſur le champ la Gendarmerie du Duc qui venoit d'être entiérement dépouillée, & la mirent en état de retourner à l'ennemi. Et qu'on ne s'imagine pas que ces petits Seigneurs Romagnoles ou Lombards, guerroyant à la tête de quelques milliers de Gendarmes, fuſſent obligés, pour ſe recruter, de dépeupler les champs & les atteliers. Il n'y avoit pas quelquefois dans toute une campagne un ſeul homme de tué : l'honneur permettoit alors de fuir ou de ſe rendre priſonnier. Les ſimples ſoldats dépouillés & démontés étoient relâchés auſſi-tôt ; les Capitaines & Officiers, appellés *Hommes taillables*, ſe rachetoient à un certain prix, alloient ſur le champ raſſembler leur Compagnie qu'ils recompoſoient en entier des mêmes hommes, & dont la remonte ſe faiſoit ordinairement aux frais de l'Etat pour lequel ils avoient combattu.

Machiavel fait mention de pluſieurs batailles, où des armées nombreuſes & revenues vingt fois à la charge n'avoient perdu qu'un ou deux homme. Il cite comme fort étrange, comme inouie même depuis 50 ans en Italie, la perte d'environ mille hommes, tués de part ou d'autre dans une affaire très-vive qu'eut le Général du S. Siége, Robert Malateſta, avec Alphonſe Duc de Calabre qui commandoit les troupes Napolitaines.

Stor. Fiorent. L. 4.

C'eſt dans le même endroit, ainſi qu'en mille autres de ſes Œuvres, que l'impitoyable, que le ſanguinaire Machiavel condamne ſi hautement la maniére dont on combattoit pour lors, fondé préciſément ſur ce qu'il y avoit ſi peu d'hommes tués dans les batailles ; ſur ce qu'un parti ſurvivant tout entier à ſa défaite, il n'y avoit jamais rien de décidé pour le vainqueur ; dont l'ambition rencontroit le lendemain d'une victoire toujours autant d'ennemis que la veille. J'ignore quel Potentat d'Italie auroit eu le bonheur d'aſſujettir les autres Etats & de ſe rendre maître de la Contrée, ſi la guerre s'étoit faite d'une maniére plus

deſtructive ; j'ignore bien plus profondément encore ce que l'Italie eût gagné à paſſer toute entiére ſous le joug d'un ſeul. Mais je ſuis bien ſûr que tous les cœurs où la voix de l'humanité n'eſt pas étouffée, rendront graces au Ciel qui ne permit pas que les batailles moiſſonnaſſent un plus grand nombre d'individus, en même tems que des peſtes ſi fréquentes, des aſſaſſinats, des empoiſonnemens, des révolutions civiles, toujours ſuivies d'exécutions capitales, enlevoient tant de Sujets à l'Italie. Cependant & à chaque paix les Gendarmes & *Condottieri*, payés largement des Puiſſances belligérantes, emportoient dans les Provinces Méditerranées & plus éloignées du commerce, l'or qui couloit perpétuellement & par divers canaux dans les Cités du premier ordre. Urbin, la Pergola, Ferrare, Cotignola, Pérouſe, Mantoue, Rimini, Peſaro, Citta di Caſtello, les Villes de la Calabre & de la Pouille, recevoient, par le moyen des Bratchio, des Sforce, des Caldora, des Orſino, des San-ſeverin, d'un Ange Pergo-

lin, des Malateſta, des Vittelleſchi; une portion des richeſſes que l'induſtrie, la navigation, la daterie, les gabelles & les douanes portoient dans Florence, Veniſe, Rome, Naples & Milan : de maniére pourtant que celles-ci à titre de Capitales, de Dominatrices, en retenoient comme de raiſon la meilleure partie; attendu que l'induſtrie, le commerce, les tributs ne tariſſoient jamais, & que les intervalles de paix faiſoient ſupprimer de tems en tems les appointemens militaires, ou les réduiſoient du moins conſidérablement. Ajoûtons que les Artiſtes & les Négocians ſont bien meilleurs économes : ils épargnent de leur nature, entaſſent, théſaurifent ; au lieu que chez le Militaire les prodigalités ne ſuccèdent que trop ſouvent à l'avarice, les diſſipations à la rapacité.

CHAPITRE IV.

Progrès des Lettres & des Beaux-Arts.

MAis combien l'Italie avoit ſurtout à ſe glorifier des progrès que faiſoient chez elle les Lettres & les Arts! C'étoit ſous ce rapport qu'elle pouvoit ſe vanter de n'être plus la même. S'il eſt vrai de dire qu'elle cueilloit au XVe. ſiécle les fruits de l'induſtrie, du courage, de l'activité des ſiécles précédens; il ne l'eſt pas moins que les Sciences & les Arts, qui jettérent enſuite tant d'éclat & lui méritérent l'hommage des Nations, durent à ce ſiécle même toute leur ſplendeur. Il eſt du moins certain que depuis 1300, qui eſt à peu près l'époque de la renaiſſance, les Arts ne ceſſérent plus de fleurir, de briller de nouveaux feux, d'avancer vers la perfection.

Je ſçais que plus d'un Amateur de la langue Toſcane s'eſt plaint de

Pétrarque, lui reprochant, malgré les chef-d'œuvres qu'il a faits dans cet idiome, d'en avoir rallenti la culture & les progrès. Il eſt bien certain que ſes Poëſies en langue vulgaire, d'où lui vient au reſte preſque toute ſa célébrité, n'occupent qu'un très-petit eſpace dans le recueil de ſes Œuvres. Pour toutes les matiéres graves, importantes & d'un genre ſupérieur à celui qu'il traite dans le Chanſonnier, il a conſtamment employé le Latin. Mais je n'eſtime pas que la Littérature lui en ſoit moins redevable : il s'enſuit qu'on lui doit tout à la fois d'avoir ranimé le goût de la belle Latinité & perfectionné la Poëſie Italienne. Si Pétrarque & les Ecrivains poſtérieurs n'avoient cultivé que la langue vulgaire ; s'ils euſſent négligé celle de Ciceron, ou s'étoient contentés de l'entendre, ce qui n'eût guéres mieux valu, étant très-décidé qu'à moins de les parler ou de les écrire, les langues ne s'apprennent jamais que ſuperficiellement ; ſi Pétrarque, dis-je, & ſes ſucceſſeurs s'en fuſſent tenus là, n'eſt-il pas évident que les pro-

grès euſſent été plus lents? Les Littérateurs par conſéquent, les Amateurs qui ſe ſont plaints de ce que le goût du Latin, devenu très-vif à la vérité depuis Pétrarque, avoit retardé les progrès de la langue vulgaire, n'auroient point vu renaître ſi-tôt les Sciences & les Arts. C'eſt ici le foyer où ſe ralluma le génie des Lettres. Tous les progrès en ſont dûs aux Humaniſtes, aux Latins du XVe. ſiécle, qui reproduiſirent au grand jour les préceptes & les chef-d'œuvres des Anciens, les répandirent avec non-moins d'activité que de profuſion, les publiérent dans la propre langue des Ciceron, des Virgile, des Salluſte, qui dès-lors, & bien mieux encore par la ſuite, devint l'idiome des Erudits, des Sçavans & des Lettrés.

Il reſte donc, en derniére analyſe, que les Littérateurs de cet âge furent les Précurſeurs & les Maîtres de tous ceux qui brillérent dans le ſuivant; ce qui doit rendre aſſûrément l'époque à jamais mémorable, & d'autant plus glorieuſe pour l'Italie, qu'elle n'étoit pas ſimplement

la premiére, la plus fertile en ce genre, mais, pour ainſi dire, la ſeule partie de l'Europe où l'on vît fleurir les Sciences & tous les Beaux-Arts ; au lieu qu'après 1500 elle fut quelquefois éclipſée par la multitude, l'excellence, la célébrité des Ecrivains que poſſédoient les autres Nations. Il faut même convenir que les Valde, les Gerſon, les Clemangis, les Almain, les Biel, les Alliac jouirent, parmi les Théologiens & Canoniſtes du XVe. ſiécle, d'autant de réputation, que S. Antonin & le Bienheureux Ange de Chivaſſe, & ſurpaſſérent peut-être tous les autres Scholaſtiques de de-çà les Monts : au moins l'eſprit & le ton nationnal, la liberté de penſer en matiére de juriſdiction & de diſcipline, ainſi que ſur les abus & les prétentions de Rome, leur procurérent dans les ſiécles derniers un bien plus grand nombre de Lecteurs & de Panégyriſtes. Mais cette claſſe d'Ecrivains à part, tout le reſte de l'Europe n'avoit pas un ſeul Littérateur ſçavant ou érudit, qui pût être mis en parallèle avec aucun de ces innombrables Humaniſ-

tes qui fleuriſſoient pour lors en Italie. Poggio Bracciolini, Emmanuel Criſolora, Georges Trapezunzio, Eneas-Sylvius Piccolomini, Léonard Aretin, le Biondo, Platina, Barthelemi de Montepulciano, Nicolas Perotto, l'Argirofilo, François Filelfo, Ambroiſe Camaldoleſe, Gianotto Manetti, Zabarella, Ermolao Barbaro, Marſilio Ficino, Ambroiſe Calepin, Laurent Valla vivront * à jamais dans les faſtes de l'Empire littéraire, pour avoir ranimé le goût de la belle Latinité, reſſuſcité l'étude du Grec, porté dans l'Hiſtoire la méthode, la critique, ſur-tout la Philoſophie, dont les premiers rayons étoient déja ſenſibles en Italie, quand l'Allemagne, la France, l'Angleterre, l'Eſpagne ne ſoupçonnoient pas même qu'il pût y avoir d'autre Latin que celui de S. Thomas, d'autre Métaphyſique que celle d'Ariſtote & d'Averroës, d'autre Hiſtoire enfin que de ſèches Chroniques & de fabuleuſes Légendes. Au point que malgré toute la célébrité du Pontificat de Léon X, malgré l'habitude où nous ſommes de regarder ce Pape comme le créa-

* Voyez-en les Notices à la fin de l'Ouvrage.

teur des Lettres & des Arts, je ne craindrai point de dire qu'auprès des Littérateurs qui fleurirent avant lui, tous ou preſque tous ceux de ſon âge ne furent que de petits Ecrivains, polis à la vérité, gracieux, délicats, mais bien loin d'avoir autant de ſuc, de nerf, de vigueur que leurs devanciers.

Quelqu'un a même prétendu dans ces derniers tems, que c'étoit Nicolas V qui avoit eu le plus de part à la réſurrection des Lettres. D'autres, reculant encore l'époque, ont fait voir qu'avant ce Pontificat, à tous égards & à jamais mémorable, la Littérature Grecque & Latine jettoit déja les plus vives étincelles (1); en convenant toutefois de la prodigieuſe influence de Nicolas, qui n'épargna rien pour faire traduire en Latin les Peres, Hiſtoriens & Poëtes Grecs (2).

(1) Voyez *Giornale de Lettere di Firenze*, tome 2, part. 3, art. 7, an 1743.

(2) Tous les Manuſcrits en un mot, apportés par les Sçavans d'Orient qui ſe refugiérent en Italie après la priſe de Con-

J'ai moi-même avancé quelque part (1), entraîné par je ne ſçais quel préjugé, que l'Hiſtoire avoit commencé de prendre un nouveau luſtre ſous la plume de Léonard Aretin, de Natal Conti, de Nicolas Machiavel. L'Aretin ſe compte en effet, & à juſte titre, parmi les premiers reſtaurateurs de l'Hiſtoire ; mais immédiatement après lui j'en ai dû nommer pluſieurs autres, comme Jean Simonetta, Lodriſio Crivelli, Mariana Campano, qui écrivirent l'Hiſtoire de leur âge & de leur patrie à la maniére de Tite-Live, de Salluſte, de Jules-Céſar, & précédérent Conti ainſi que le fameux Secrétaire de Florence. Au reſte les Lettres étoient cultivées à cette époque dans tous les points de l'Italie, juſqu'en Piémont,

---

ſtantinople & la délétion de cet Empire par Mahomet II.

(1) Diſcours ſur les révolutions de la Littérature, traduit de l'Italien de M. de Nina, par le P. P. du Livois. A Paris, chez Hériſſan fils.

où Cara, Poëte, Orateur & Juriſconſulte (1), écrivoit en Latin & s'égaloit aux Sçavans de la Toſcane, de la Romagne & de la Lombardie. Pour ce qui regarde les groſſiéres ſuperſtitions dont furent mêlées les Sciences divines & humaines, cette croyance aveugle & générale à l'Aſtrologie judiciaire ; les Italiens n'étoient pas les ſeuls qui en fuſſent infatués. Les Annales des autres peuples de l'Europe font aſſez voir combien étoit vaſte l'empire de ces folles erreurs. On peut même dire à la louange de l'Italie, que les premiers coups leur furent portés par ſes Littérateurs. Jean Pic de la Mirandole, eſprit rare, tranſcendant, comparable peut-être au célèbre Blaiſe Paſcal, déploya dans ce ſiécle &

(1) Pierre Cara, natif de S. Germano auprès de Verceil, d'abord Profeſſeur dans l'Univerſité de Turin, enſuite Sénateur & Perſonnage fort conſidéré ſous les régences d'Iolante & de Blanche, l'une mere de Philibert I & de Charles I, l'autre de Charles II, Ducs de Savoie qui régnérent avant 1469.

contre la prétendue ſcience de l'avenir toute la fécondité de ſon imagination.

Les progrès du Deſſein n'étoient pas moins ſurprenans. Après trois ſiécles de culture & de ſuccès, nous admirons encore les bas-reliefs du Donatello, les édifices de Laurent Ghiberti, de Bramante Lazari, & de ce Frere Joconde Veronèſe à qui la France doit l'Architecture, Paris le grand Pont ſous lequel coule la Seine. Il eſt bien certain que les Peintures de Pierre Perugino & du Bellino n'ont ni les graces de Raphaël, ni le coloris du Titien. Mais quelle gloire pour les premiers ! quel titre à l'immortalité d'avoir formé des Elèves tels que ceux-ci ! Si la grande, la belle maniére ne fut connue que vers 1500, où put-on apprendre à la trouver, à la ſaiſir, ſi ce n'eſt dans l'école de ces mêmes Bellino & Pierre Perugino, & bien mieux encore dans celle de François Squarcione que les Peintres appellent leur grand Maître ?

CHAPITRE V.

Population de l'Italie : comment & pourquoi elle commença de baiſſer avant 1500.

SI la population d'une Contrée dépendoit abſolument des moyens d'y ſubſiſter, comme tant d'Economiſtes ſe ſont efforcés de le prouver, & comme en un ſens il eſt très-certain qu'elle en dépend, nous pourrions affirmer que l'Italie fut beaucoup plus peuplée après 1400, qu'elle ne l'étoit dans les ſiécles précédens. Le Commerce ayant acquis en effet quelques dégrés d'activité, & les Arts s'étant ranimés, multipliés, perfectionnés ; il devoit être, ce ſemble, plus facile de ſe procurer les choſes néceſſaires à la vie & par conſéquent de ſe reproduire, de pulluler, d'élever une famille & des enfans. Il eſt néanmoins très-conſtant que vers la fin du XVe. ſiécle l'Italie n'étoit pas à beaucoup près auſſi peuplée

peuplée, qu'elle l'avoit été dans le XIVe. conſidéré même après la peſte de 1348. A voir dans l'Hiſtoire les fréquens retours de ce terrible fléau ; à voir combien de Provinces d'Italie en ſont ravagées ſucceſſivement ou toutes enſemble, on n'imagineroit pas qu'il fallût chercher une autre cauſe de dépopulation. Mais c'étoit une maniére de s'exprimer ſi familiére & ſi vague ! C'eſt ainſi qu'ils appelloient toute épidémie, toute maligne influence, qui faiſoit monter le nombre des morts un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Il n'eſt donc point à ſuppoſer que les ravages en fuſſent exceſſifs. Tenons pour certain que l'Italie n'y faiſoit pas de pertes bien ſenſibles, ou du moins qu'elles ne doivent pas être portées au-delà de ce qu'elle épargnoit dans les batailles, qui ne furent jamais moins ſanglantes, à raiſon de l'étrange façon de combattre : pertes inévitables par conſéquent ; pertes abſolument ou à peu près néceſſaires, & ſur leſquelles on doit compter dans tous les ſiécles. Ne faut-il pas que les peſtes ou les

guerres éclairciſſent de tems à autres les habitans de ce malheureux globe ? Ces déchargemens ſemblent tenir à l'ordre immuable des choſes, au plan même de la Création ; & qu'importe, dans le fond, que les individus ſurabondans ſoient moiſſonnés par l'un ou l'autre fléau ?

Mais quelle ſera donc la vraie cauſe de la dépopulation ? Les mœurs dominantes, les pompes, les vanités, les délicateſſes. S. Bernardin de Sienne, prêchant vers 1440 ſur les pernicieux effets du luxe, n'héſitoit pas d'y comprendre le vuide qui ſe trouvoit dans la population (1). Sa preuve, l'une des plus claires & des plus ſenſibles qui ſe puiſſent apporter, étoit que le faſte, les ſuperfluités dont les femmes avoient contracté l'habitude, rebutoient la plûpart de ceux qui auroient eu du goût pour

(1) *Neceſſe eſt minui gentes, ſicut his temporibus, in quibus tantùm vanitates creverunt, manifeſtè apparet.* Sermon 46 pour la 5e. Férie après le Dimanche de la Paſſion, chap. 2, tom. 1, page 240, édit. de Lyon.

le mariage. Effrayés de la dépenſe qu'entraînent les vanités du ſexe, & trop incertains de pouvoir y ſuffire, ils aiment bien mieux, diſoit-il, reſter dans le célibat & jouir ſans partage. Je ſens bien qu'il eſt une ſorte de luxe qui anime les Arts, multiplie les Artiſtes, fournit les moyens de ſubſiſter à un plus grand nombre de perſonnes, & devroit, ce ſemble, faire hauſſer la population. Il n'en eſt rien pourtant, ou preſque rien. En général le luxe eſt deſtructeur, j'entends le luxe des hommes & des femmes, laiſſant chercher à d'autres lequel des deux eſt le plus pernicieux, & n'ayant garde de décider ſi la ſomptuoſité du ſexe eſt l'effet, ou la cauſe, ou la compagne inſéparable du luxe des hommes. Ce luxe donc, conſidéré dans ſa plus grande extenſion, s'oppoſe indubitablement & de deux maniéres à la fréquence des mariages, ſource unique de la population. Ces aiſes d'abord, ces délices, ces voluptés qu'on s'accoutume, d'après les exemples d'autrui ou ſes propres illuſions, à regarder comme eſſentielles à la vie, font évi-

ter le mariage comme un état de contrainte & de privations. De plus les vanités des femmes une fois introduites (& avec quelle facilité ne s'introduiſent-elles pas?) retiennent tout homme ſage & prudent de prendre une compagne dont il n'eſt pas aſſûré de pouvoir ſoutenir le faſte, & ſur la modération de laquelle il n'auroit garde de compter, vu l'impoſſibilité reconnue d'empêcher qu'une femme s'habille, ſe pare, le porte auſſi haut que ſes égales. Or l'application s'en fait ici d'elle-même, & rien n'eſt plus aiſé que de conſtater l'excès où le luxe (1) étoit déja monté parmi les Italiens du XVe. ſiécle.

---

(1) « J'appelle luxe, dit le P. P. Gerdil, (*Diſcours de la nature & des effets du luxe*) un excès de délicateſſe & de ſomptuoſité, ſoit dans les aiſes & les commodités de la vie, ſoit dans le train relatif au rang que chacun tient dans la ſociété ». Nous adoptons d'autant plus volontiers cette définition du luxe, que tout ce que nous en avons dit dans ce Chapitre & ailleurs, ſe trouve confirmé par les réflexions que cet illuſtre Ecrivain a fait ſur cette matiére.

Le premier exemple leur en fut donné, comme on l'a vu (1), par la Cour faſtueuſe de Charles I, à l'aſpect de laquelle on vit diſparoître les mœurs agreſtes des ſiécles précédens; & la révolution, beaucoup plus qu'ébauchée par les Rois de Naples de la Maiſon d'Anjou, fut achevée par la Cour Pontificale à ſon retour de Provence (2). Il eſt vrai que ces premiéres étincelles de magnificence trouvérent toute ſorte d'alimens en Italie. Avec quelle rapidité ne dûrent-elles pas s'étendre au ſein d'un commerce déja ſi floriſſant, & chez des Princes montés à un tel point d'opulence & de grandeur! Auſſi l'Italie ne tarda-t-elle pas de ſurpaſſer toutes les autres Contrées de l'Europe. Il eſt bien triſte d'être obligé d'en rappeller le ſouvenir; mais les premiers, les plus ſcandaleux exemples en ce genre furent donnés par

(1) Voyez plus haut, tome 5, liv. 14, chap. 12, pages 203-204 & ſuiv.

(2) Voyez plus haut, tom. 5, liv. 15, chap. 6, p. 334.

les Neveux des Souverains Pontifes. Ceux de Grégoire XII au commencement de ce ſiécle, & vers la fin ceux de Caliſte III, de Sixte IV, ſe ſignalérent par un luxe immodéré (1). Le Cardinal Pierre Riari & le Comte Jérôme (*) ſon frere, neveux ou fils de celui-ci, éta-

(1) Voyez Scipion Ammirato : *Storie Fiorentine, lib.* 23, pages 108-112.

(*) Seigneur de Forli & d'Imola, qu'il décora de pluſieurs édifices. « Cependant, » dit Muratori, ſon caractére & ſes mœurs » lui attirérent la haine de la plus grande » partie des Citoyens. Suivit une conju- » ration, preſqu'entiérement compoſée de » ceux qui avoient eu le plus de part à » ſes bienfaits. Le Comte fut aſſaſſiné, » ſon cadavre mis en pièces, & ſa femme » Catherine Sforce, ſœur du Duc de Mi- » lan, faite priſonniére avec ſes enfans. Les » Conjurés étoient bien maîtres de la Ci- » té, mais non de la Citadelle. Catheri- » ne, menacée de mort ſi elle ne leur » faiſoit remettre celle-ci, demanda qu'il » lui fût permis d'y entrer, pour enga- » ger le Gouverneur à ſe rendre. Ils y » conſentirent ; & cette femme courageu- » ſe, arborant auſſi-tôt les enſeignes de » ſon frere, ſe mit à foudroyer la Cité,

lérent dans leurs Spectacles, leurs Fêtes, leurs Banquets & en différentes parties de l'Italie, une magnificence plus qu'Asiatique. Ce Pontificat, en un mot, fait malheureusement époque dans l'histoire du luxe: il faut remonter à la plus haute antiquité pour trouver de semblables

---

» menaçant les assassins de son mari des » plus affreux supplices, s'ils osoient attenter à la vie de ses enfans. Ce fut » alors, dit l'Auteur contemporain de la » Chronique de Bologne, que les Conjurés dressérent des gibets sous les murs » de la forteresse, & menacérent Catherine d'y attacher tous ses enfans si elle » ne se rendoit. *A la bonne heure*, répondit » cette femme intrépide; *je ne suis pas* » *encore stérile, & je sçaurai bien en faire* » *d'autres qui vengeront les premiers, si je ne* » *puis les venger moi même.* Ils n'osérent » pas exécuter la menace; & bientôt après » Jean Bentivoglio arriva sous Forli à la » tête de trois mille hommes, qui furent » suivis d'un autre renfort expédié en toute diligence par le Duc de Milan. Les » Rebelles capitulérent, & Octavien Riari, » fils aîné du feu Comte Jérôme, fut pro» clamé Seigneur de Forli. » *Annali d'Italia*, tome 9, pages 556-57. An 1487.

efforts. Pour ſurcroît les Neveux du Pape Sixte ſe trouvérent en concurrence avec le jeune Duc de Milan, Galeaz Marie Sforce & Laurent de Medicis : tous ſe montrérent également avides de plaiſirs, de divertiſſemens, de Fêtes, de Spectacles ; les premiers pour trancher des Potentats, le ſecond par molleſſe & ſenſualité, le dernier par politique & dans la vue de diſtraire, de corrompre une Nation qu'il vouloit aſſervir. Ce fut donc entre eux à qui pourroit imaginer & ſoutenir de plus folles dépenſes : & qu'on ſe figure ce que de tels combats produiſirent dans les autres Cours.

Le luxe dut acquérir encore beaucoup d'activité dans les deux voyages (1) que l'Empereur Frederic III fit en Italie. N'ayant eu chaque fois pour objet que de ſe faire courtiſer & fêter, il mit au plus haut point d'effervescence la vanité des Cours & des Cités qui diſputérent de richeſſe & d'éclat dans les Spectacles

(1) L'un en 1452, l'autre en 1469.

& Feſtins donnés à ſon occaſion, ainſi que dans les préſens dont elles le chargérent, & dont il ſe montra plus avide qu'il ne convenoit à la Majeſté Impériale. Cependant, & tout bien conſidéré, ſon avidité ne fut point ſi préjudiciable à l'Italie; il eſt même fort douteux que la perte ait excédé le bénéfice. Si haut d'abord que l'on veuille porter les dépenſes faites en ſon honneur, la quantité d'eſpèces & de raretés qu'il emporta, ne m'avouera-t-on pas que l'induſtrie, l'émulation, le nombre d'Artiſtes qui ne peuvent manquer de doubler en pareilles circonſtances, devoient faire à peu près compenſation? joint à ce qu'il aimoit lui-même les Arts, couroit les Virtuoſes, honoroit quiconque excelloit dans ſa profeſſion; article ſur lequel on le loue fort dans l'Hiſtoire, & qui doit ſans contredit entrer dans la balance. Il ne faut pas s'imaginer d'ailleurs que, pour quelques milliers de florins ou ducats qu'il en put coûter aux Souverains & Magiſtrats de Rome, Naples, Ferrare, Sienne, Florence & Veniſe, la Na-

tion fût appauvrie : les préſens dont on le régala furent d'autant moins ruineux, que chacun les tira de ſes propres terres & Manufactures. Le Duc de Ferrare, par exemple, lui donna des chevaux de ſes haras ; Veniſe ſes cryſtaux de Murano. Et que ſignifioient après tout la quantité d'or, de bijoux, d'antiques, & autres richeſſes effectives ou idéales qu'il emporta ? qu'étoient-elles auprès des ſommes immenſes que (1) rapportoient aux Italiens la banque, le prêt, l'uſure & le commerce d'argent qu'ils faiſoient dans toute l'Europe ? Mais Frederic fit éclore, fomenta du moins une autre eſpèce de luxe & de vanité dont les conſéquences politiques & morales me paroiſſent mériter l'attention des obſervateurs.

Sous Philippe II & Charles-Quint, les Italiens ſe plaignirent beaucoup (2) que les Eſpagnols leur avoient

(1) Voyez l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, tome 22, liv. 110, page 544.

(2) Ainſi que les Proſateurs & les Poëtes de cet âge en font foi.

apporté, avec l'étiquette & le cérémonial, la vanité des titres & des qualifications. Mais la maladie étoit plus ancienne ; & ſi les plus grands progrès en doivent être imputés aux Eſpagnols, avant de s'en prendre aux Caſtillans de Charles-Quint & de Philippe II, il en faut accuſer les Arragonois & Catalans d'Alphonſe & de Ferdinand. Il réſulte même d'une particularité que l'Hiſtoire nous a conſervée, qu'aucun n'y eut plus de part que Frederic III. Afin de s'indemniſer des frais de voyage ou de s'en retourner plus chargé d'or, il imagina de vendre des dénominations & des grades ; donnant des Lettres de Comtes, de Chevaliers, de Docteurs, de Notaires, à quiconque ſe préſentoit avec aſſez d'argent pour les payer (1). On juge bien que ſa Banque ou Chancellerie fut aſſiégée. Tout ce qui ſe trouva dans l'aiſance courut acheter de ces Brevets & Parchemins, qui faiſoient monter ſi

(1) Voyez à ce ſujet la Chronique de Ferrare, tome 24, *ad annum* 1469.

rapidement de la roture à l'ordre des Nobles. Le débit en fut d'autant plus funeſte à l'Italie, qu'ils paroiſſent plus ridicules, plus mépriſables aux yeux de la raiſon. Quand les prédéceſſeurs de Frederic vendirent aux Seigneurs d'Italie le Domaine ou Vicariat des Provinces & des Cités, il n'y eut de grevés que les Magiſtrats & les anciens Seigneurs, à qui ſans doute il en dut coûter de voir paſſer l'autorité & le commandement dans les mains de leurs inférieurs ou de leurs égaux : du reſte, c'étoit des familles nationnales que les Monarques Allemands inveſtiſſoient du pouvoir ſuprême, c'eſt-à-dire, d'une juriſdiction qu'ils étoient de tout tems en poſſeſſion d'exercer par eux-mêmes, ou par leurs Commiſſaires preſque toujours Ultramontains ; & l'on ſent bien que l'Italie en général ne pouvoit rien perdre à ce changement. Elle y gagnoit au contraire : c'eſt ainſi que l'autorité ſouveraine rentra toute entiére dans ſes mains ; c'eſt ainſi que nâquirent ces vaſtes Etats qui la rendirent fameuſe & puiſſan-

te. Mais lorſque les conceſſions & les privilèges des Empereurs ne firent plus que nourrir la vanité des particuliers, qui, ſans juriſdiction, ni naiſſance, ni mérite perſonnel, furent autoriſés à ſe ranger dans les claſſes les plus diſtinguées ; on ne ſçauroit imaginer ce qu'en ſouffrirent l'ordre ſocial & les mœurs : d'autant plus, que peu content de créer des Comtes-Palatins, des Chevaliers, des Docteurs, & de réhabiliter les perſonnes notées d'infamie, Frederic y joignit la faculté de communiquer & de tranſmettre ; ce qui fut une ſource intariſſable de titres ſans réalité, de vaines dénominations, qui ſe perpétuérent, ſe multipliérent à l'infini & au préjudice inexprimable du vrai mérite, des Arts, des talens, ſur-tout de la population, que d'autres cauſes n'avoient déja fait baiſſer que trop ſenſiblement. Pour ſurcroît & afin qu'il n'y eût aucun point de la Contrée exempt d'un ſi pernicieux abus, René fit, pendant ſon régne paſſager ſur certaines Provinces du Royaume de Naples, & dans ſa propre Comté * ſi voiſine

* En Provence.

de l'Italie, ce que Frederic avoit fait en Lombardie & dans la Romagne. Je ne parle pas de l'aviliſſement où de ſemblables priviléges doivent faire tomber la vraie Nobleſſe, l'érudition & la ſcience ; quoiqu'il ſoit bien décidé que les dignités & les honneurs prodigués à d'indignes & vils perſonnages perdent conſidérablement de leur prix, & juſques dans les mains de ceux qui les poſſèdent à juſte titre (1). Je laiſſe à part l'inconſéquence, la profonde déraiſon qu'il y a de faire prendre les mots pour les choſes, les noms pour les perſonnes, ce qui ſuppoſe la Nobleſſe & le ſçavoir pour la Nobleſſe & le ſçavoir mêmes ; & toutes les cacophonies réſultantes de

(1) Combien y perdent les Lettres ! ſurtout combien une telle multiplication, un tel aviliſſement des titres & des honneurs Littéraires eſt préjudiciable aux Etudes ! Auſſi Louis Vives, qui écrivoit dans les premiéres années du ſiécle ſuivant, comptoit il parmi les cauſes de la décadence des Lettres & des Sciences, l'extrême facilité avec laquelle ſe conféroient les honneurs Académiques & le Doctorat. *De cauſis corrupt. diſciplin.*

cet embrouillement d'idées & de principes. Mais ce qu'il y eut d'infiniment déplorable ; ce qu'entraîna de plus pernicieux une telle multiplication de titres honorifiques, dont furent tout-à-coup ſurchargés les différens ordres Militaires, Civils & Littéraires ; ce que produiſit enfin de plus funeſte une maniére ſi courte & ſi facile de s'annoblir & de s'illuſtrer : ce fut de renverſer les habitudes ſociales, de ſubſtituer l'inſolence à la ſubordination, la pareſſe au travail, la diſſipation à la frugalité, le faſte, l'orgueil & la morgue à la ſimplicité du maintien & des mœurs. Tous ces Comtes, Cavaliers & Docteurs titulaires, tous ces Nobles & Seigneurs fictices voulurent monter leur maiſon, leur train & leur dépenſe au ton de ceux qui l'étoient réellement. Ils n'eurent garde de continuer l'humble profeſſion de leurs peres : ils abjurérent pour jamais le Commerce, l'Agriculture & les Arts. Tels & plus ſtupides encore tant de modernes perſonnages, qui, pour quelques vains

titres achetés chérement, ou portés dans leur famille, ſe figurent qu'il eſt de leur devoir & de leur honneur de s'excéder d'oiſiveté & de périr d'ennui.

CHAPITRE VI.

Cauſes de la décadence du Commerce & de la Navigation.

IL ſeroit aſſez difficile de calculer l'action des cauſes énoncées ci-deſſus & ailleurs, de dire préciſément ce que chacune enleva d'habitans à l'Italie. Prononçons néanmoins, & prononçons hardiment, que cette dépopulation quelconque fut à ſon tour la premiére, la principale cauſe de la décadence du commerce, qui baiſſoit en effet & très-ſenſiblement en Italie, lorſque les progrès des Arts auroient dû, ce ſemble, le faire hauſſer, le rendre plus floriſſant que jamais. Je ſçais que l'on part communément du principe, ou plutôt de la ſuppoſition, que le commerce ſoutient & augmente la population. Mais n'eſt-il pas encore plus vrai de dire que la population eſt la mere du commerce & des Arts,

que c'eſt d'elle qu'ils tiennent immédiatement leur exiſtence & leurs progrès ; que tous ces abus par conſéquent, tous ces vices, qui diminuérent la population, amortirent du même coup le commerce (1), la culture des Arts, ſur-tout la navigation, compagne inſéparable & auxiliaire du commerce, qui, à raiſon de la quantité d'hommes qu'elle abſorbe, demanderoit elle ſeule un fond inépuiſable de population ? Règle générale en un mot, principe certain, inconteſtable : par tout où la diſette d'hommes ſe fait ſentir, il eſt impoſſible que le commerce ne ſouffre, ne languiſſe dans toutes ſes branches ; l'épreuve qu'en faiſoit l'Italie au XVe. ſiécle, confirmeroit l'aſ-

(1) Par je ne ſçais quelle fatale alternative, le commerce produit le luxe, qui à ſon tour accélére, étend les progrès du commerce ; mais l'un & l'autre diminuant la quantité d'hommes, ſur-tout des Laboureurs & des Bas-Artiſans, le commerce perd néceſſairement ſon principal appui ; & quant au luxe, il n'en reſte qu'un ſédiment impur, la moleſſe & l'inertie.

ſertion, ſi elle avoit beſoin de l'être.

Depuis l'an 1000, & plus ſûrement depuis la fin du XIe. ſiécle, la navigation ne ceſſa plus de faire des progrès en Italie, au point qu'après 1300, Veniſe, Ancone, Gènes & Piſe avoient des vaiſſeaux de guerre & de tranſport, montés de cent cinquante Albalêtriers (1). Telle étoit dès-lors la marine des Génois & des Venitiens; tels étoient les bâtimens ſur leſquels ils venoient commercer & combattre dans les parages de Flandres, lorſque les Rois de France & de la Grande-Bretagne n'avoient pas encore de marine de guerre (2). Cependant, & quelle

(1) C'eſt-à-dire, de cent cinquante hommes d'armement & ſans compter les matelots. Voyez tome 5, lib. 15, chap. 9.

(2) Les Rois de France & d'Angleterre ſe ſervoient dans leurs guerres maritimes de barques de Pêcheurs & de vaiſſeaux marchands, qu'ils exigeoient des Communautés à titre de corvées, comme on en exige aujourd'hui des charriots & voitures pour le tranſport des troupes & des munitions de guerre. Voyez le Cary,

que fût ſa ſupériorité ſur toutes les Puiſſances maritimes de l'Europe & du monde, l'Italie ne laiſſa pas de profiter des exemples que celles-ci lui donnérent quelquefois, comme faiſoient jadis les Romains dans le métier de la guerre: & ce fut ſans doute auſſi l'attention qu'elle eut de s'approprier tout ce que les autres marines avoient de meilleur, qui rendit la ſienne excellente, unique, incomparable. Vers 1344, quelques navires Bayonois (1) paſſérent le détroit de Gilbraltar: les Venitiens & Génois ayant remarqué, dit Jean

---

Storia del commerzio della gran Bretagna, part. 2. *cap.* 1; & l'Hiſtoire de France ſous Philippe de Valois, Charles IV & Charles V.

(1) Il paroît que les Bayonois, peuple maritime de la Guyenne méridionnale, faiſoient alors ce que font aujourd'hui les Armateurs; mais on ne voit pas que la Méditerranée fût fréquentée de ces mêmes Bayonois, ni des autres peuples de Guyenne, ni des Navigateurs Normands & Picards, comme l'étoit l'Océan des Venitiens & Génois.

Villani, qu'ils étoient plus légers, plus agiles & par conſéquent plus propres à la manœuvre de guerre, en conſtruiſirent auſſi-tôt de ſemblables ; ce qui fit une ſorte de révolution dans notre marine, ajoûte l'Hiſtorien, & apporta de grands changemens dans la coupe des vaiſſeaux. Gène & Veniſe, qui ſurpaſſoient toutes les Puiſſances maritimes d'Italie, ſe firent enſuite cette guerre longue & ſanglante, où l'on ſent bien que la ſcience des Nautonniers prit encore un nouvel eſſor : l'émulation & l'animoſité, ajoûtées à l'intérêt de leur commerce, aiguiſérent les eſprits, & l'on fit de part & d'autre les plus rapides progrès vers la perfection. Les Elémens de Jean Uzzano (1) prouvent à quel point les Italiens avoient approfondi l'art du Navigateur ; preuve honorable ſans doute, mais bien moins éclatante encore que les découver-

(1) *Compaſſo a ſaper navigare.* On le trouve au tome 4 *Della decima é della Mercatura dé Fiorentini*, pages 199 & ſuivantes.

tes de Chriſtophe & de Veſpuce. Nés, élevés, formés l'un & l'autre en Italie, ils y puiſérent toutes les connoiſſances qui les ont rendus ſi juſtement immortels ; & jamais les Rois de Caſtille n'en euſſent obtenu le nouvel Hémiſphére, ſi Gènes & Florence ne s'étoient trouvées dans une fatale impuiſſance de les ſuivre. L'amour de la patrie a tant d'empire ſur les ames ; il eſt ſi doux, ſi flatteur de ſervir ſon pays, qu'il n'eſt en effet que l'impoſſibilité la plus abſolue qui puiſſe déterminer un grand Homme à porter ailleurs les fruits & la gloire de ſes découvertes ! Mais à dater de 1400, & plus ſenſiblement encore de 1450, il n'y avoit plus de Puiſſance maritime en Italie, qui fût en état de tenter aucune entrepriſe d'importance.

Les Anconitains, depuis que Veniſe régnoit ſur la mer Adriatique, n'avoient plus qu'une ombre de marine, qui pouvoit à peine ſoutenir un médiocre commerce, & ne leur permettoit point de s'occuper d'expéditions ni de conquêtes.

Les Amalfitains, navigateurs cé-

lèbres dans des tems plus groſſiers, étoient déchus de leur réputation & confondus avec les autres Régnicoles, qui fatigués par tant de guerres civiles, épuiſés au ſervice de cette multitude de Prétendans au Trône de Naples, employoient tout le reſte de leurs forces à ſoutenir un commerce languiſſant entre les deux Siciles. Je ne ſçais même s'ils tranſportoient ſur leurs propres navires les productions ſurabondantes de la Pouille & de la Calabre, qui formoient alors une branche aſſez conſidérable du commerce d'Italie. Je ne vois du moins ni vaiſſeaux, ni Négocians Napolitains en concurrence avec les Génois, Piſans & Venitiens dans aucun Port fameux du monde connu.

Les Raguſins, Peuple dès-lors commerçant & navigateur, fréquentoient à la vérité & ſur leurs propres vaiſſeaux toutes les côtes de la Méditerranée. Mais ils ſe bornoient probablement aux objets négligés des Napolitains, je veux dire, au tranſport du ſuperflu de la Pouille, &

n'étoient pas comptés parmi les Puiſſances maritimes.

Piſe, élevée à un certain dégré de conſidération & de puiſſance par ſon Gibeliniſme & par la protection des Empereurs de la Maiſon de Souabe, étoit tombée, pour ainſi dire, avec eux. La commodité de ſon Port en avoit fait une Cité marchande, mais peu redoutée de ſes voiſines, & nullement en état d'arborer ſur des plages inconnues. Pour recouvrer & ſoutenir la réputation qu'elle avoit anciennement ſur mer, il lui auroit fallu la moitié tout au moins de la Toſcane, des matelots, des bois, des cordages, de quoi réparer en un mot les pertes qu'elle faiſoit continuellement vis-à-vis des Génois, ſes anciens émules, qui détruiſoient ſes flottes, envahiſſoient ſes domaines de Sardaigne & du Levant, tandis que les Florentins la preſſoient par terre & lui portoient les plus rudes coups. Telle étoit dès 1400 la ſituation des Piſans : loin de pouvoir aſpirer à des conquêtes, ils ſe voyoient à la

la veille de paſſer ſous la domination des Florentins.

Ceux-ci tentérent bien de s'élever au même rang que Piſe tenoit anciennement parmi les Puiſſances maritimes ; mais outre qu'ils étoient trop éloignés de la mer, il leur falloit, pour s'y ſoutenir, un Etat beaucoup plus vaſte que celui qu'ils poſſédoient. Il eût fallu du moins que, lorſqu'ils acquirent le domaine de Piſe, toute cette Province eût été populeuſe & floriſſante comme elle l'étoit deux cens ans auparavant.

Les Génois, épuiſés par leurs guerres inteſtines, dégradés même ſous le joug Seigneurial que le déſeſpoir leur fit embraſſer à tant de repriſes, venoient de perdre dans la guerre de Chioggia * preſque tout ce qui leur reſtoit de force & de réputation. Pour remonter à leur premier état, pour balancer l'aſcendant des Venitiens, qui prirent alors & très-décidément la ſupériorité ; il auroit encore fallu que le terrein qu'ils poſſédoient en Ligurie eût été la moitié plus étendu, ou que la riviére de Gènes ſe fût trouvée infiniment plus

* Ou Chiozza.

peuplée, & que la quantité de Matelots, d'Arbalêtriers, de toutes les eſpèces d'hommes enfin que requiérent la manœuvre & la guerre de mer, répondît à l'excellence de leurs Pilotes, Capitaines & Amiraux. Ce n'eſt pas qu'on ne leur vît faire encore certains efforts. Ils expédiérent, particuliérement ſous la Seigneurie & pour le compte des Ducs de Milan, des flottes équipées dans leur Port & commandées par leurs Officiers. Mais ils étoient loin d'en pouvoir armer d'aſſez conſidérables pour reprendre ce que les Venitiens & les Turcs leur avoient enlevé; ils étoient loin d'en pouvoir haſarder ſous la conduite du plus intrépide des Voyageurs. En vain l'expédition leur fut préſentée, comme le ſeul moyen de faire refleurir & d'étendre leur commerce; le ſentiment de leur impuiſſance l'emporta ſur tant d'attraits: & quiconque a lu l'Hiſtoire de Gènes, quiconque s'eſt fait une idée juſte de cette République au XVe. ſiécle, ne ſera point ſurpris que Criſtophe Colombo n'en ait pu obtenir quatre vaiſſeaux.

Les Venitiens étoient donc ſeuls

maîtres, pour ainſi dire, de la mer Adriatique & de toute la Méditerranée. Ils avoient perdu ſans doute & immenſement dans le cours des guerres Génoiſes; mais la gloire d'être reſtés vainqueurs, la célébrité qu'ils en obtinrent & qui tient ſouvent lieu du pouvoir effectif, réparoient tant de dommages. L'Albanie d'ailleurs, l'Eſclavonie, les côtes Adriatiques, les Iſles de Grèce ſoumiſes à leur empire, fourniſſoient au Gouvernement le moyen d'entretenir des flottes aſſez nombreuſes pour ſe faire reſpecter; aux particuliers, celui d'équiper une quantité de vaiſſeaux proportionnée à l'immenſité de leur commerce. Veniſe en étoit montée à un tel dégré de réputation & de puiſſance, qu'on n'auroit point cru la partie trop inégale, quand elle auroit eu à combattre tous les peuples maritimes navigeant ſur la Méditerranée, Catalans, Provençaux, Génois, Napolitains, Toſcans, Anconitains. Vers 1420, le Doge Mocenigo (1) comptoit trente-ſix mille

(1) V. Marin Sanuto, *Iſtoria dé Duchi di*

Matelots employés ſur les vaiſſeaux, barques, galéaſſes & galéres de la République, & ſeize mille Charpentiers. Sabellicus, qui écrivoit ſoixante ans après, rapporte qu'indépendamment de ceux que les Négocians équipoient à leurs frais & qui étoient innombrables, le Gouvernement entretenoit vingt-quatre vaiſſeaux marchands, dont huit faiſoient régulièrement & tous les ans le voyage de la Syrie & de l'Egypte, ſix celui de la Lybie, ſix autres celui des Ports de France & de l'Océan, quatre enfin celui du Tanaïs vers les Palus-Méotides. Mais après tout les Venitiens n'étoient pas maîtres de l'Italie, & l'euſſent-ils été, euſſent-ils équipé des flottes proportionnées à l'étendue d'un tel domaine, ils n'auroient pu, tout à la fois, dominer ſur toutes les mers, places & côtes du monde connu, & tenter la découverte du nouveau. Prenons la plus conſidérable d'entre les Puiſſances actuelles de l'Europe ;

Venezia ; *apud* Muratori, *rer. Ital.* tome 22, page 959.

donnons-lui des Etats encore plus vaſtes, un fonds de population ſupérieur de moitié à celui qui ſe trouve aujourd'hui dans toute l'Italie : croirons-nous qu'elle puiſſe obtenir l'Empire excluſif de la mer, s'emparer de tout le commerce maritime ? Et combien d'obſtacles encore, combien d'autres raiſons, de circonſtances particuliéres défendoient aux Venitiens de faire déſormais aucuns progrès, aucune conquête par mer !

Ils avoient formé & ſuivoient très-chaleureuſement le projet de s'étendre dans le Pays des Lombards & au centre de l'Italie. Ce plan ambitieux leur fit conſumer en expéditions de terre une quantité prodigieuſe d'hommes & d'argent, ce qui n'augmentoit pas, comme on peut croire, l'activité de leur marine. Elle dut ſouffrir au contraire d'une telle diverſion ; & leur Doge Thomas Mocenigo n'avoit pas ſi grand tort peut-être qu'on l'imaginoit, quand il ne vouloit point que la République s'engageât dans une guerre avec le Duc de Milan, ſur l'eſpoir d'envahir

quelques places du Milanois. Thomas eut beau gémir, exhorter, remontrer ; en vain il leur cria juſqu'à ſon dernier ſoupir qu'ils s'aveugloient ſur leurs vrais intérêts : François Foſcari, ſon ſucceſſeur, fit adopter au Sénat déja trop prévenu ſes vues & ſa politique. Les efforts que faiſoient les Venitiens, avant même qu'il fût queſtion de la défaillance des Viſconti, redoublérent, comme on ſçait, ſur la fin du règne & après le décès de Philippe Marie, le dernier de cette Maiſon. Et cependant le Turc faiſoit de ſon côté les plus rapides progrès en Europe. Maître de Conſtantinople, parvenu à l'embouchure de la mer Adriatique, il jettoit la terreur dans Veniſe, la forçoit du moins de tourner ſon attention du côté du Levant. L'orage étoit d'autant plus menaçant, que l'envie travailloit ſourdement à le groſſir. Preſque tous les autres peuples commerçans de l'Europe invoquoient les armes Ottomanes, & ſouhaitoient d'en écraſer l'opulente & ſuperbe Veniſe. Un Ambaſſadeur de Florence, qui nous a laiſſé des Mé-

moires, ſe vantoit (1) d'avoir fait aux Venitiens une guerre bien plus fatale qu'ils ne s'imaginoient; de les avoir battus par ſa plume & ſes diſcours, en Turquie, en Romanie, en Lombardie, dans Alexandrie : d'être la cauſe premiére de toutes les conquêtes que le Turc avoit fait ſur eux. De plus l'éclat dont Veniſe brilloit dans tout l'ancien monde, cet amas de richeſſes, de gloire & de puiſſance qu'on ſçavoit être le produit de la navigation & de la marine, alluma chez d'autres peuples la noble ambition d'acquérir ſon induſtrie, d'en égaler, s'il étoit poſſible, la haute renommée. On s'appliqua donc de tous côtés à monter un commerce, une marine; mais nulle part, il en faut convenir, avec autant d'activité, de courage & de ſuccès qu'à Lisbone.

Le Prince Henri, frere du Roi de Portugal, réſolut, avec cette fermeté qui n'appartient qu'aux ames du

(1) Voyez *Benedetto Dei*: Lettre aux Venitiens & Chroniques. Ans 1466 & 1476.

premier ordre, d'éclipſer la gloire, la réputation, le crédit de toutes les Puiſſances maritimes d'Italie ; & fit ſervir à ſes deſſeins les connoiſſances mêmes, l'induſtrie, les talens des Italiens. Les Rois de Caſtille s'en prévalurent bien auſſi quelques années après, mais d'une maniére qui ne mérite pas l'honneur de la comparaiſon. Les Caſtillans, cédant aux inſtances redoublées de Colombo, lui accordent enfin quelques navires : au lieu que d'eux-mêmes, ou plutôt emportés par le génie maîtriſant d'Henri, les Portugais vont parcourir la côte, franchir tous les écueils de l'Afrique, & voguent juſques par-delà ce fameux Promontoire qu'ils appellérent Cap de Bonne-Eſpérance à raiſon des ſuccès qu'il leur préſageoit (1). Le Héros du Tage prodigua les offres & les priviléges aux Marchands de Veniſe établis à Lis-

(1) Les Portugais ſe ſervirent de la Bouſſole, invention dont on fit d'abord aſſez peu de cas, dont l'Auteur même eſt reſté inconnu. Voyez *Introduction à l'Hiſtoire générale des Voyages.*

bone, afin de les engager à ſeconder ſes entrepriſes. Parmi ceux-ci étoit un *Aloiſe del Moſto*, qui en écrivit le Journal, Ouvrage des plus authentiques qu'il y ait en ce genre (1). On peut voir dans Sabellicus comme le Roi de Portugal careſſoit les Venitiens, qui ne tardérent pas au reſte de ſentir quelle profonde politique étoit cachée ſous ces marques ſéduiſantes d'hoſpitalité. Combien ils dûrent être ſurpris de voir les Portugais leur offrir des Epiceries, à eux qui étoient en poſſeſſion d'en fournir non ſeulement l'Eſpagne & le Portugal, mais la Flandre & l'Angleterre (2)! Il eſt vrai que ceci n'arriva qu'au commencement du ſiécle ſuivant. Juſques vers 1500, & malgré les découvertes que

(1) Voyez à ce ſujet un Livre intitulé, *Paeſi nuovamente ritrovati*, imprimé à Vicenze, 1507.

(2) Voyez la Lettre de D. *Pietro Paſqualigo*, Ambaſſadeur de Veniſe à Lisbone, en date du 19 Octobre 1501 : elle eſt inſérée dans le *Paeſi nuovamente ritrovati*.

ne ceſſoient de faire les Portugais & les Caſtillans, la plus grande partie du commerce maritime de l'Europe fut dans la main des Venitiens.

Qu'on ſe garde néanmoins d'en conclure qu'ils fuſſent les ſeuls Commerçans d'Italie. Les Florentins alloient juſqu'à leur diſputer la primauté, juſqu'à prétendre l'emporter par le nombre des Banques, Magaſins & Comptoirs qu'ils avoient chez l'Etranger, par l'excellence & la quantité d'étoffes ou draps ſortant de leurs Manufactures. « Quelle fi-» gure vous faites auprès de nous, » leur diſoit Benedetto Dei dans » une Lettre que nous avons déja » citée (1) plus d'une fois ! Quelle » triſte figure vous faites dans les » Foires ! Nous y arrivons chargés » de brocards, de draps, de tiſſus » du plus grand prix ; vous d'aiguil-» les, de ſonnettes, de harnais, de » vos bouteilles & verres de Mu-

(1) On la trouve chez Pagnini ; *della Decima, ed altre gravezze e della Mercatura de Fiorentini*, tom. 2, pag. 241.

» rano & d'autres quincailleries ». Milan (1), Capitale d'un vaſte Duché & déja ſi riche par la fertilité de ſon terroir, avoit de plus un commerce floriſſant & très-étendu. Ses habitans en étoient parvenus à un tel dégré d'opulence, qu'ils offrirent au Duc Philippe Marie Viſconti de lui entretenir dix mille chevaux & autant de fantaſſins, s'il vouloit ſeulement leur céder l'adminiſtration des deniers qu'il levoit ſur la Cité : c'eſt-à-dire, le droit de percevoir, d'en uſer à leur gré & ſans avoir plus rien à démêler avec ſes Miniſtres ou favoris, qu'il auroit pu d'ailleurs ſatisfaire, gratifier, enrichir avec les revenus du reſtant de ſon domaine (2).

(1) Billius liv. 5, *in fine*; *apud* Muratori, *rer. Ital.* tome 19, pag. 94. Voyez auſſi liv. 16 *in fine*.

(2) *Mediolanenſes paratos illi decem millia equitum, tantùmdem peditum perſolvere, quibus haud dubium poſſe bellum non modò rahi, verùm etiam glorioſè perfici. Hoc tantùm ſibi poſcere, Mediolanenſis urbis redi-*

Il me reſte à faire une obſervation, qui mérite d'être placée entre les cauſes de la décadence du commerce d'Italie & ne fut pas aſſûrément la moins ſenſible. On a vu comme après 1400 les Nations étrangéres firent, à l'exemple, à l'aide, à l'inſtigation des Italiens mêmes, des progrès ſi conſidérables en navigation, que les bénéfices de l'Italie en furent, pour ainſi dire, anéantis. Ce qui ſe paſſoit ſur l'autre élément n'étoit pas moins fatal à nos Négocians : ce fut préciſément dans le même tems que les tributaires de l'induſtrie Italienne s'affranchirent d'une ruineuſe ſervitude, & ſe mirent eux-mêmes à fabriquer, à manufacturer dans tous les les genres (1).

---

tus adminiſtrandos permittat. . . . Ipſe cæteras urbes habeat, ſeque ac ſuos indè locupletet, tùm caſtra pedite muniat . . . . . Mirum prætereà dictu, hoc ſolos Mediolanenſes auſos polliceri, quod Florentia ac Venitiæ ægrè hoc ætate præſtarent, feciſſentque: tanta erat hoc tempore unius urbis gens, tanta & domi, & apud exteros negotiandi conſuetudo. Billius ubi ſupra!

(1) Il leur fallut du tems à la vérité pour ſe

On ſent bien d'abord que la proſpérité même de notre commerce, la promptitude avec laquelle nos Marchands Toſcans, Venitiens & Lombards s'enrichiſſoient dans les Pays étrangers, & ſur-tout cette impatience d'augmenter leurs bénéfices juſqu'à l'infini ; on ſent, dis-je, que cette ſoif inſatiable du gain, qui, peu contente des Banques qu'ils avoient dans toutes les Contrées, leur perſuada d'y monter encore des Fabriques, dans la vue d'y faire ouvrer plus avantageuſement les matiéres qu'ils en tiroient, dut éveiller l'induſtrie de ces peuples, les faire rougir de ne ſçavoir pas mettre à profit les productions de de leur propre ſol. Nos Drapiers, par exemple, avoient tiré de tout tems leurs Laines d'Angleterre : Laurent & Julien de Medicis imaginérent de rendre ce commerce plus

---

dégroſſir, encore plus pour ſe perfectionner : au moyen de quoi les Négocians & Fabriquans Italiens tinrent encore le premier rang pendant près de deux cens ans.

lucratif, en faiſant filer & manufacturer dans la propre Iſle qui leur fourniſſoit des Laines brutes. Or il étoit bien impoſſible qu'une Nation intelligente & laborieuſe vît procéder les Agens & Manufacturiers de la Compagnie de Medicis ſans être tenté d'en acquérir les connoiſſances & l'induſtrie. Les Anglois donc, & inſenſiblement les peuples Flamands & François, chez qui nos Négocians de Florence ou d'autres cantons d'Italie avoient des banques & des comptoirs (1), s'initiérent dans l'art de fabriquer : tous ſe hâtérent d'apprendre, tous cultivérent à l'envi des profeſſions qu'ils voyoient exercer ſi avantageuſement àces Etrangers. Nous tenons d'un célèbre Hiſtorien de Florence, que Laurent de Medicis, rebuté des négligences, des déprédations de ſes Commis en France, en Flandre, en Angleterre, prit le parti de quitter le négoce & de convertir

(2) Voyez Cari : *Storia del commerzio della Grand-Bretagna*, part. 1, chap. 7.

ſes fonds en biens ſtables. Sans doute qu'il ſe ſubſtitua d'autres Négocians Florentins ou Italiens ; mais quelle apparence que les Nationnaux n'aient pas ſaiſi pour lors quelques branches d'un ſi vaſte commerce (1) ?

Cette multitude d'ailleurs, ce nombre infini d'Artiſtes & Négocians Italiens qui, à raiſon de la tyrannie & des fréquentes révolutions de leur patrie, furent contraints d'aller chercher aſyle & fortune chez l'Etranger, devoit néceſſairement communiquer l'induſtrie & les Arts. Ce n'eſt pas qu'on n'eût vu dans les ſiécles précédens d'auſſi fortes émigrations. Les diſcordes civiles avoient commencé ſous Frederic II, & chaſſé dès-lors un nombre prodigieux d'habitans qui furent pour la plûpart ſe réfugier en France. Mais comme l'a-

(1) Il l'étoit à tel point, que les Régiſſeurs de Medicis faiſoient, chacun dans leur département, preſqu'autant de dépenſes que Medicis lui-même en faiſoit à Florence. *V. Campani in vita Bracci ; apud Muratori, Rerum Ital. tom.* 19 *pag.* 443.

mour de la patrie étoit encore dans toute ſa force, il y en avoit très-peu qui, à la premiére lueur de changement & de ſûreté, ne fuſſent enchantés de revenir. Ainſi le produit des Italiens bannis à cette époque fut à peu près nul pour l'Etranger : il y perdit même en un ſens. C'eſt alors préciſément que le commerce actif de l'Italie commença de fleurir & de s'étendre. Les Réfugiés ne firent, ce ſemble, que donner du goût à leurs Hôtes pour les productions de leur induſtrie naiſſante. Comment auroient-ils pu d'ailleurs enſeigner les Arts aux Nations? ils n'y étoient qu'à peine initiés eux-mêmes. Mais après 1400 le gouvernement avoit changé de nature & de forme dans preſque toutes les Cités d'Italie. Il n'y étoit, pour ainſi dire, plus queſtion de liberté : plus d'amour par conſéquent, plus d'affection pour le ſol natal. Tout pays où l'Italien put s'établir un peu avantageuſement, devint ſa patrie. Il s'y tranſporta ſans effort, ſans ſacrifices, ſans regrets; ou ſi la voix du pa-

triotiſme put reſonner encore au fond de ſon cœur, l'eſpoir de faire fortune, d'employer plus heureuſement ſes talens & ſes connoiſſances, lui fit étouffer ces derniers & foibles accens.

RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Droits de Charles VIII, Roi de France, sur le Royaume de Naples.

IL n'eſt aucune partie de l'Hiſtoire ancienne ou moderne, qui ſoit traitée par des Auteurs plus graves que ceux qui ont décrit l'expédition de Charles VIII. Philippe Comines *, le Tacite de la France,

* Seigneur d'Argenton.

& François Guichardin, celui de l'Italie, en ont parlé très au long. Tous deux contemporains, tous deux d'un rang distingué, ils furent à portée d'en sçavoir toutes les particularités. Comines accompagna Charles en Italie, & fut même son Ambassadeur à Venise relativement à cette expédition. Guichardin, qui vivoit pour lors, joua dans la suite un si grand rôle en Italie, qu'il put apprendre fort aisément & dans le plus grand détail ce qui s'étoit passé pendant sa jeunesse. Bernardin Corio, personnage non moins illustre, termine par cette guerre dont il fut témoin sa volumineuse Histoire de Milan. Paul Jove enfin, qui écrivit avec bien plus d'éloquence que de sincérité l'Histoire de son tems, & qui débute par la descente de Charles en Italie : c'en est même la plus saine partie, attendu qu'il n'avoit pas encore intérêt à déguiser la vérité. Mais plus les Auteurs sont nombreux & célèbres, plus je dois abréger : le but de ces Révolutions n'est pas de détailler les guerres d'Italie, mais d'en observer les effets, d'en

découvrir, d'en pénétrer les cauſes, s'il eſt poſſible, & de les indiquer. Rappellons-nous cependant que l'expédition de Charles VIII, celle de Louis XII & le règne de Maximilien prédéceſſeur de Charles-Quint, forment en quelque ſorte le premier période de l'Hiſtoire moderne : un moment ſi déciſif pour ce qu'on appelle le Droit public de l'Europe, mérite aſſûrément qu'on le décrive avec exactitude, qu'on le liſe avec attention.

René d'Anjou, Comte de Provence & Roi titulaire de Naples, ſurvêquit à Jean ſon fils aîné (1), ainſi qu'à trois autres de ſes enfans légitimes. Il mourut en 1480, (2) laiſſant ſes Etats & ſes prétentions à ſon neveu * Charles d'Anjou, Comte du Maine. René eut encore une fille, nommée Jeanne, qui fut mariée

* Fils de ſon frere.

(1) Celui que nous avons vu s'embarquer plus d'une fois dans les affaires d'Italie.

(2) A l'âge de ſoixante-trois, ans dont quarante-ſept de règne.

à ſon raviſſeur (1) Ferri ou Frederic, fils d'Antoine, Duc de Lorraine. De ce mariage étoit iſſu René II qui prétendit ſuccéder par le droit du ſang à ſon grand-pere maternel, & s'intitula Roi de Naples. Charles ſuivit de fort près ſon oncle René I, & mourut ſans enfans. Il fit un teſtament en faveur de ſon couſin Louis XI, Roi de France, à qui la Comté de Provence (2) ſembloit d'ailleurs être dévolue de Droit Féodal & en vertu de la Loi Salique. Mais le Monarque François voulut encore ſe prévaloir des droits que Charles lui avoit légué ſur le Royaume de Naples. C'étoit donc en vain que René en portoit le titre ; c'étoit même en vain que les Potentats d'Italie, ennemis de l'Arragonois, le

(1) Voyez Jules-Céſar Noſtradamus : Hiſtoire de Provence, tom. 3, pag. 645-655-672 & ſuivantes.

(2) On ſçait que Charles V, dit le Sage, l'avoit donné en appanage à Louis d'Anjou, Chef de la ſeconde branche des Angevins.

ſollicitoient de venir prendre poſſeſſion (1) de cette Couronne : un Duc de Lorraine étoit loin de pouvoir tenter une ſi haute entrepriſe. Charles VIII, ſucceſſeur de Louis XI, penſa que la gloire lui en étoit reſervée, s'appuyant non ſeulement de ſes propres droits, mais encore de ceux du Duc de Lorraine, ſon vaſſal, au nom duquel il ſe croyoit fondé à ſe ſaiſir de ce Royaume. Son ſyſtême, comme on voit, n'étoit pas des plus lumineux, & c'eſt peut-être pour l'éclaircir que l'Annaliſte d'Italie ſuppoſe une ceſſion faite à Charles VIII par le Duc de Lorraine. Je ne vois pas du moins ſur quel autre fondement peut porter l'aſſertion. Mais après tout ce ne fut ni l'évidence prétendue de ſes titres (2), ni l'ambition de ſoutenir les prérogatives de ſa Couronne, qui déter-

(1) Voyez l'Hiſtoire de France par Daniel, tome 3, pag. 1541-42.

(2) S'ils euſſent été réellement inconteſtables, Louis XI ſon pere auroit-il négligé de les faire valoir ?

minérent Charles VIII à l'expédition d'Italie. Ni les ſollicitations des Réfugiés Napolitains, ni celles d'un Cardinal fugitif (*), ni l'amour de la gloire dont brûloit le jeune Monarque, n'euſſent été capables de vaincre l'irréſolution de ſon Conſeil, ſi les troubles qui s'élevérent en Italie après la mort de Laurent de Medicis & d'Innocent VIII, n'avoient offert en même tems une de ces occaſions qui diſſipent toutes les incertitudes & ſemblent garantir le ſuccès.

(*) Julien de la Rovére, Cardinal de Saint Pierre-aux-liens, qui fut enſuite Pape ſous le nom de Jules II. « Quelques » mois après l'élection d'Alexandre VI, » Julien, dit Muratori, qui ne ſe fioit point » à ce *Mécréant* (c'eſt ainſi qu'il avoit » coutume de l'appeller) avec lequel il » avoit eu de ſcandaleux débats, ſe re» tira dans Oſtie; & voyant qu'il n'y » étoit rien moins qu'en ſûreté, il prit » le parti de ſe réfugier en France. » *Annali d'Italia*, tome 9, pages 566-67.

*

CHAPITRE II.

Mort de Laurent de Medicis. Ambition de Louis Sforce, dit le Maure. *Déſaſtres d'Alphonſe II, Roi de Naples.*

TOus les Ecrivains de cet âge nous diſent unanimement que, ſi le deſtin de l'Italie eût accordé de plus longs jours à Laurent de Medicis, il eût écarté infailliblement, retardé du moins les malheurs qu'eſſuya l'Italie : tant la prudence, la réputation d'un ſeul homme peuvent influer ſur le ſort d'une Contrée, quelque multipliés que ſoient les Etats qui la partagent, quelques divers qu'en ſoient les gouvernemens ! Sans doute que le Pontificat d'Alexandre VI (*) ne pouvoit manquer d'être

(*) Roderic ou Rodrigue Borgia, natif de Valence en Eſpagne, élu Pape le 11 Août 1462. « Tous les Hiſtoriens, dit

déſaſtreux.

déſaſtreux. Dévoré d'ambition, tourmenté du deſir d'aggrandir ſes fils, méchant juſqu'à la ſcélérateſſe, il réuniſſoit preſque tous les fléaux. Il eſt néanmoins plus que probable que l'union du Roi de Naples & de Florence eût été ſuffiſante pour brider la rapacité du Pontife, pour la reſtreindre du moins dans les limites de

» Muratori, mettent au nombre des plus » malheureux jours celui où le plus corrom- » pu des hommes fut élevé ſur le Trône » Pontifical. Il avoit acquis des richeſſes » immenſes, au moyen deſquelles on l'ac- » cuſa généralement d'avoir acheté les » Clefs de Saint Pierre. Il eſt du moins » certain qu'au lieu d'élire, comme ils » devoient, le plus digne, les Cardinaux » élurent le plus pervers, dans la vue » ſans doute de ſe mettre eux-mêmes » plus à l'aiſe : car les mœurs étoient gé- » néralement dépravées, & les ſcandales » ſi familiers, qu'on avoit vu quel- » ques Papes ſe glorifier d'avoir des en- » fans. Alexandre en avoit quatre, nés » de ſon commerce avec *Vannozia*, Cour- » tiſane fameuſe : Pierre qu'il fit Duc de » Candie, Céſar dont il ne ſera que trop » queſtion, Geofroi & la trop fameuſe » Lucrèce. » *Annali d'Italia*, page 566.

la Romagne, où les Puiſſances confédérées l'auroient laiſſé détruire, exterminer à ſon gré les anciens Poſſeſſeurs ou Tyrans des Cités du Saint Siége, & entaſſer ſur la tête de ſes fils ces domaines enſanglantés. On ſent bien que ni ceux-ci ni leur pere n'auroient été de long-tems en état de ſe meſurer avec deux Puiſſances telles que Naples & Florence, dont nous ſuppoſons l'union étroite & conſtante; & avant que les Borgia fuſſent grandis au point de donner des terreurs, quelqu'autre Pape ſeroit venu changer la face des affaires. Pierre de Medicis, à qui furent confirmées l'autorité & les prérogatives dont avoient joui ſes aïeux, eut ſoin en effet de maintenir l'alliance contractée entre le Roi de Naples & ſon pere. J'en augure même que, ſans la commotion générale que l'arrivée des François produiſit en Italie, la vanité & l'impéritie du nouveau Recteur de Florence n'euſſent été funeſtes qu'à Florence même. C'eſt donc à l'ambition de Louis le Maure qu'il faut attribuer le bouleverſement de la Contrée, au projet qu'il forma de s'attirer la haute conſidé-

ration que Laurent s'étoit acquiſe; projet vraiment fatal aux Etats d'Italie & qu'on peut regarder comme le premier effet de la mort de Medicis.

[Galeaz Marie Sforce, Duc de Milan, étoit mort en 1476. Ses débauches, ſes cruautés, ſes tyrannies avoient tellement indigné les Milanois, que trois d'entr'eux, Lampugnano, Olgiato & Viſconti réſolurent d'en délivrer l'Etat. Ils ſe précipitérent ſur lui, comme il venoit d'entrer dans l'Egliſe de S. Etienne, & le poignardérent au milieu de ſes Gardes. Lampugnano, s'étant embarraſſé dans ſa fuite, fut puni ſur le champ. Olgiato & Viſconti ne tardérent pas de tomber dans les mains de ceux qui les pourſuivoient. Celui-ci pâlit & donna des marques d'un juſte repentir; mais il fut impoſſible d'engager l'autre à reconnoître ſon crime : toujours il ſoutint que l'action étoit méritoire devant Dieu & devant les hommes; tant la fureur égare, tant elle eſt capable d'ériger en vertus les plus déteſtables forfaits ! Cependant Jean Galeaz Marie, fils aîné du défunt, & touchant à peine

à ſa neuviéme année, fut proclamé paiſiblement Duc de Milan, ſous la régence de ſa mere, Bonne de Savoie. Quatre beaux-freres, preſqu'également ambitieux, annonçoient à la Ducheſſe Régente une bien orageuſe minorité. Elle le fut en effet & au-delà de tout ce qu'on en avoit prévu. Mais enfin, délivrée des uns par les autres, Bonne ou ſon Miniſtre triompha de Louis, le ſeul qui fût reſté (*). Exilé à Piſe, Louis le Maure n'en fut pas moins dangereux. Il y prit des meſures ſi juſtes, que Tortone & le Château même de Milan ſe trouvérent en ſon pouvoir avant que la Régente fût informée de ſa marche. Celle-ci, ſuivant le conſeil de ſes Courtiſans, qui peut-être connivoient avec Louis le Maure, prit le parti de ſe réconcilier avec lui. C'eſt ici proprement que commence le règne de ce fameux Uſurpateur. Cecco Simonetta, Antoine

(*) Car on ne doit pas tenir compte d'Aſcagne, engagé dès-lors dans l'état Eccléſiaſtique & n'aſpirant qu'aux dignités Romaines.

Taſſini, & autres perſonnages trop dévoués à la Ducheſſe, furent immolés ou bannis. Enfin Bonne elle-même fut écartée. La défenſe de ſe mêler déſormais des affaires du Gouvernement lui fut ſignifiée par ſon propre fils dont Louis le Maure s'étoit emparé. La Ducheſſe, pleurant ſur l'aveugle jeuneſſe de Galeaz, ſe retira dans la ville de Verceil ; & celui-ci, flatté de régner, perſuadé même qu'il régnoit en effet depuis qu'on ne lui parloit plus de mere ni de régence, fut encore long-tems à s'appercevoir qu'il n'étoit réellement que le pupille ou plutôt l'eſclave de ſon oncle.]

Mais Louis le Maure ne ſe contenta pas de gouverner ſouverainement le Milanois ſous le nom de ſon neveu : il voulut donner le ton dans toutes les Cours, être regardé comme l'arbitre, comme l'oracle de l'Italie, diriger les Potentats, leur tracer des plans de conduite, mener en un mot toutes leurs affaires intérieures & étrangéres. Il ne faut pas cependant s'imaginer que ce fût uniquement la gloire, la vanité de paſ-

ſer pour le plus ſçavant politique, qui le faiſoient agir. Son ambition avoit un autre but, encore moins louable à la vérité, mais plus réel & plus ſolide, qui étoit de conſerver le pouvoir uſurpé ſur le jeune Duc Jean Galeaz. Il lui importoit donc d'obtenir de la conſidération, de prendre un tel empire ſur les Cours d'Italie, qu'elles fuſſent ou ſe cruſſent intéreſſées à laiſſer dans ſes mains le gouvernement du Milanois. Il avoit beſoin ſur-tout de lier ſi étroitement les intérêts des autres Puiſſances avec les ſiens, que la Cour de Naples fut contrainte de renfermer ſon dépit.

Le jeune Duc Jean Galeaz avoit épouſé Iſabelle d'Arragon, fille d'Alphonſe Duc de Calabre, & petite-fille de Ferdinand Roi de Naples. Sans doute qu'Iſabelle ſouffroit de voir l'autorité dans d'autres mains que celles de ſon mari, d'autant plus que celui-ci, âgé pour lors de plus de vingt ans, étoit cenſé pouvoir gouverner par lui-même. Mais ce qu'il y avoit encore de plus douloureux, ſur-tout pour une perſonne de ſon ſexe; ce qui probable-

ment l'irritoit encore davantage, c'eſt que la femme de Louis le Maure affectoit le premier rang, s'en faiſoit rendre tous les honneurs, oſoit en un mot ſe placer à côté d'elle qui étoit Ducheſſe & petite-fille d'un Roi. Impatiente d'abréger un ſupplice ſi cruel pour ſa fierté, Iſabelle redoubloit d'inſtances auprès de ſon pere & de ſon aïeul pour qu'ils vinſſent la tirer, ainſi que ſon mari, de cette honteuſe ſervitude. On juge bien que Louis n'ignoroit pas ce qui ſe paſſoit entre la Ducheſſe & la Cour de Naples. Il épioit avec la plus infatigable vigilance tous les mouvemens d'Alphonſe & de Ferdinand, & n'oublioit rien d'un autre côté pour maintenir au même point les affaires d'Italie, pour acquérir cette flatteuſe eſpèce d'empire que Laurent avoit, pour ainſi dire, exercé d'un commun conſentement. Ferdinand n'étoit pas même fort éloigné de s'y prêter. Il alloit au ſolide, comptoit pour rien la vaine gloire & ſa fumée, & préféroit ſa tranquillité, ainſi que celle de ſes Etats, à l'honneur de venger ſa petite-fille.

Enſorte que les vues ambitieuſes de Louis le Maure euſſent été à peu près remplies, ſans la puérile vanité de Medicis & de l'Evêque d'Arezzo. Une gloriole rompit l'équilibre & la paix de l'Italie. Jamais plus petite étincelle n'alluma de plus vaſte incendie.

On ſe diſpoſoit à faire partir les Ambaſſadeurs qu'on étoit en coutume d'envoyer à Rome pour complimenter le nouveau Pape. Déja même la plûpart des Cours & des Républiques avoient nommé les Miniſtres deſtinés à cet emploi. Louis le Maure, qui étoit réellement habile & délié, mais encore plus jaloux de le paroître, de paſſer pour un génie fécond en idées rares, propoſa d'envoyer, au lieu d'Ambaſſades particuliéres, une Députation générale & repréſentant tous les membres de la Confédération, au nom de laquelle un ſeul porteroit la parole, à l'effet de démontrer au Pontife leur étroite union, la ſolidité de l'ancienne ligue, & de le faire renoncer à vouloir troubler une ſi parfaite harmonie. Les Princes confédérés goûté-

rent fort la propoſition. Ils ne connoiſſoient que trop Alexandre : ſes mœurs, ſon ambition, ſes quatre enfans à pourvoir, tout les convainquoit de la néceſſité de lui en impoſer ; & cette Députation, atteſtant l'accord des Etats d'Italie, leur parut très-heureuſement imaginée. Elle ne trouva de l'oppoſition qu'à Florence, non parmi les Citoyens, mais dans l'eſprit de Pierre Medicis & de Gentil, Evêque d'Arezzo, compris l'un & l'autre dans le nombre des Ambaſſadeurs que la République avoit choiſis. L'Evêque, qui ſe croyoit un Démoſthène & auroit dû porter la parole à raiſon de ſon caractére, ſe promettoit de faire admirer ſon éloquence, & craignoit avec raiſon que l'honneur n'en tombât ſur quelqu'autre, ſuppoſé qu'on réunît tous les Ambaſſadeurs & qu'un ſeul fût chargé de perorer au nom de tous. Pierre de Medicis fut de ſon ſentiment. L'Ambaſſade en commun ne lui déplaiſoit pas moins, & par un motif à peu près auſſi reſpectable. Jeune, riche, vaniteux, & s'entendant très-peu aux affaires d'Etat, il

ſe propoſoit d'étonner la Capitale du monde Chrétien par la magnificence de ſes équipages, d'y éclipſer tous les autres Ambaſſadeurs. Les députations particuliéres ne pouvoient manquer de donner lieu à une ſorte de concurrence où ſon triomphe lui ſembloit devoir être infiniment plus éclatant qu'en marchant confondu au milieu de cette multitude de repréſentans. Pierre n'oſoit cependant combattre ouvertement un projet arrêté. Il prit un détour & communiqua ſecrettement ſa répugnance au Roi de Naples, ajoûtant qu'il lui feroit grand plaiſir de rejetter cette ſorte d'Ambaſſade. Ferdinand crut devoir le ſatisfaire, & termina cependant ſa Lettre à Louis le Maure par l'aveu de ſa complaiſance pour Pierre de Medicis, aveu par lequel il croyoit peut être rendre nulle ſon oppoſition, ou colorer du moins ſon changement. De-là, d'un incident ſi léger, ſi peu remarquable par lui-même, tous les maux qui affligérent l'Italie pendant cinquante ans.

D'une part, Louis le Maure vit ou crut voir dans la rétractation de

Ferdinand un deſſein formé de l'humilier & d'exténuer ſa réputation. Le plan d'Ambaſſade étoit arrêté : on ſçavoit à Rome & dans toutes les Cours qu'il en étoit l'Auteur ; l'affaire ne pouvoit par conſéquent échouer qu'à ſon déshonneur. D'un autre côté, cette complaiſance du Roi de Naples pour le Medicis lui fit imaginer qu'il y avoit entr'eux un commerce des plus intimes. D'autres incidens vinrent encore l'affermir dans cette opinion, & ſur-tout la vente de certains Châteaux ſitués près de Rome, paſſée par François Cibo (1) à Virginius Orſino. Le marché s'étoit fait ſous les auſpices de Medicis ; l'acquéreur étoit à la ſolde du Roi de Naples, qui, au moyen de ces nouvelles poſſeſſions ou de celui qui en étoit titulaire, pouvoit fatiguer les Papes, étendre ſa domination & devenir l'arbitre de l'Italie. En conſéquence Louis, à qui d'ailleurs toutes les démarches de Ferdinand de-

(1) *Franceſchetto Cibo*, neveu d'Innocent VIII prédéceſſeur d'Alexandre VI.

voient être ſuſpectes, travailla de toutes ſes forces à perdre ce Monarque. Il fit un traité avec Alexandre VI, ſollicita vivement les Venitiens, anciens ennemis des Arragonois, s'efforça d'entraîner, à Florence près, toutes les Puiſſances Nationnales dans ſon parti ; & ces alliances lui paroiſſant encore inſuffiſantes ou peu ſolides, il prit une réſolution infiniment dangereuſe, violente, déſeſpérée, celle d'appeller les Puiſſances étrangéres en Italie.

Louis Sforce, qui avoit des Penſionnaires dans toutes les Cours, connoiſſoit parfaitement celle de France, le caractére du jeune Roi, celui de ſes Miniſtres, de ſes Favoris, de ſes principaux Courtiſans. Il ſçavoit que les Princes de San-ſeverin, réfugiés auprès de Charles VIII, ne ceſſoient de le ſolliciter à prendre les armes contre les Arragonois ; qu'ils commençoient même d'être écoutés favorablement, depuis que le Roi avoit retiré ſon autorité des mains de ſa ſœur *. En conſéquence, & par le miniſtére des Comtes

* Ducheſſe de Bourbon.

de Belgioioſo * & de Caiazzo qu'il envoya ſous d'autres prétextes à la Cour de France, Louis entra en négociation avec le Roi Charles, & ne ceſſa plus de l'entretenir de l'expédition de Naples, de lui en exagérer la gloire, les avantages, la facilité, de lui en garantir même le ſuccès. Cette Ambaſſade, ſoutenue de quelques Emiſſaires d'Alexandre, produiſit tout l'effet qu'on en attendoit. Malgré les remontrances des plus illuſtres Perſonnages de la Cour, malgré l'oppoſition des principaux Officiers de la Couronne, deux Favoris (1), gagnés par l'or & les promeſſes de Louis & du Pape, firent arrêter la guerre de Naples dans un Conſeil ſecret, & en ordonnérent ſur le champ les préparatifs. Quelques ſoins qu'eût pris Louis le Maure pour leur donner le change, les Puiſſances d'Italie ne tardérent pas d'en être

* Charles Barbiano.

(1) Etienne de Veſc, & Guillaume Briçonnet ; celui-ci Sur-Intendant Général des Finances, l'autre Ecuyer & Chambellan.

informées, & l'on juge bien que Ferdinand ne le fut pas des derniers. Il n'oublia rien pour ſe prémunir & détourner l'orage, chercha promptement les moyens de terminer ſes différends avec le Pape, d'intéreſſer les Venitiens à ſa défenſe, d'appaiſer même Louis le Maure, promettant d'abandonner le jeune Duc & ſa petite-fille, de lui laiſſer gouverner à ſon gré le Milanois. Il tâcha ſur-tout de regagner l'amour des Peuples & des Barons de ſon Royaume. On prétend même qu'il en vint juſqu'à réclamer l'aſſiſtance de Bajazet, qui dans le même tems, à ce qu'on ajoûte, étoit ſollicité par le Pape Alexandre ; mais tout fut inutile. Charles VIII ſe mit en marche au mois d'Août 1494, franchit les Alpes dont les paſſages lui furent ouverts par la Ducheſſe (1) Régente de Savoie, & traverſa l'Italie, ſans, pour ainſi dire, rencontrer d'obſtacles ni une ſeule occaſion de tirer l'épée.

(1) Blanche de Montferrat, veuve du Duc Charles Ier.

Jamais expédition ne coûta moins d'efforts, jamais conquête ne fut plus rapide. Sorti de Lyon sur la fin de l'Eté 1494 (1), Charles avoit fait, dès le 25 Février 1495, son entrée triomphante dans Naples ; & à la réserve d'un très-petit nombre de Places qui tinrent fermement pour l'Arragonois, le Printems suivant le vit maître de tout le Royaume. Et cet intervalle de quatre à cinq mois ne fut pas employé à renverser des murs, à culbuter des escadrons ennemis : il n'eut qu'une seule fois occasion de combatre sous la Montagne de S. Jean, c'est-à-dire, aux portes de Naples ; ensorte qu'il ne fut arrêté dans sa course que par la petite vérole qui (2) le retint un mois entier dans Asti, & par certaines difficultés qu'il eut avec Alexandre au

(1) Voyez Philippe Comines, liv. 7; & Lavigne, Journal du voyage de Charles VIII. Chez Daniel, Hist. de France.

(2) Voyez François Guichardin, page 16 ; & Porcacchi, *Annot.* page 6.

ſujet de la maniére dont il devoit être reçu dans Rome.

On ne ſçauroit imaginer combien l'Italie eſſuya, dans ce court eſpace, de révolutions particuliéres. L'Egliſe de Rome fut ſur le point d'être diviſée & déchirée par un nouveau ſchyſme. La Lombardie, enſuite de la neutralité où reſtérent les Venitiens, du penchant que la Ducheſſe de Savoie montra pour les François, & du haut rang que tenoit le Souverain ou Tyran du Milanois parmi les Alliés de Charles, n'eſſuya, dans ce premier paſſage des François, ni ravages ni changemens. Mais l'arrivée de ceux-ci en Toſcane, ou, pour mieux dire, l'inconſidération de Pierre Medicis, Chef de la République de Florence, y fut la cauſe d'une révolution mémorable non ſeulement par elle-même, mais à raiſon des longs tourmens qu'en ſouffrit la Contrée.

Pierre, dont l'étroite liaiſon avec Ferdinand avoit déterminé Sforce à ſe jetter dans les bras des François, reſta non moins étroitement uni avec Alphonſe, monté nouvellement ſur le Trône de Naples. Il perſiſtoit mal-

gré les invitations, malgré toutes les offres de la France & de Louis le Maure. Mais aux approches de Charles, à l'air menaçant dont il avançoit ſur les Florentins, ceux-ci furent déconcertés. Ils tremblérent, en ſe rappellant comme ils avoient répondu aux Ambaſſadeurs de ce Monarque, comme ils s'étoient obſtinés à refuſer le paſſage, à ſe déclarer protecteurs éternels des Arragonois. En quel état d'ailleurs ils ſe trouvoient ſurpris ! Sans armée, ſans un ſeul corps de Milice, fruſtrés même des ſecours du Pape (*) & d'Alphonſe, trop occupés l'un & l'autre de leurs propres dangers. Grand tumulte donc, cri général contre ce Pierre de Medicis, qui ſeul, ou ligué avec un petit nombre d'étourdis de ſa ſorte, avoit refuſé, contre le vœu de la Nation, l'alliance & l'amitié des François. Effrayé du danger où ſe trouvoient la République & ſa for-

(*) Alexandre VI, qui agit d'abord de concert avec Louis le Maure, s'étoit enſuite réconcilié avec les Arragonois & preſque déclaré contre la France.

tune, Pierre ſe réſout précipitamment à paſſer chez l'ennemi, à l'effet d'y conclure quelqu'accommodement avec le Monarque François, campé pour lors près de Serſanella dans la Lunigiane. Il ſe décida indubitablement par l'exemple de ſon pere Laurent de Medicis, que nous avons vu (1) ſe rendre à Naples & ſauver ſa République, ſa maiſon & ſa gloire. Mais il eſt ſi dangereux de ſe gouverner par des exemples! il eſt ſi rare, ſi difficile que les circonſtances ſoient les mêmes! Le cas où Pierre ſe trouvoit ne reſſembloit point à celui de Laurent; auſſi leur deſtinée fut-elle bien différente. Les François, profitant ou abuſant bien plutôt de leurs avantages, lui impoſérent des conditions exorbitantes qu'il ſouſcrivit avec autant de lâcheté que d'imprudence. Il n'avoit rien moins cédé que Pietra Santa,

(1) En 1479 & au plus fort de la guerre que Sixte IV & Ferdinand d'Arragon faiſoient aux Florentins, enſuite de la Conjuration des Pazzi, c'eſt-à-dire, à ſon occaſion. Voyez liv. 18, chap. 1.

Sarzane, Sarzanello, Places importantes du domaine Florentin, & en outre les Fortereſſes & Citadelles de Piſe & de Livourne. A ſon retour il trouva les Magiſtrats & le peuple de Florence ameutés: tous étoient furieux que, ſans l'avis du Conſeil ni pouvoirs à cet égard, il ſe fût ingéré de conclure un accord ſi préjudiciable à la République. L'entrée du Palais lui fut interdite; & comme la haine Républicaine ne peut jamais être aſſouvie que par le ſang ou la fuite du Citoyen trop puiſſant, la Cour ſuprême de Florence condamna Pierre & ſes deux freres (1) comme traîtres à la patrie, & mit leurs têtes à prix.

Pierre de Médicis, qui avoit prévenu le décret & gagné rapidement Bologne, ſe jettoit pour lors dans les bras de ſon ami Jean Bentivoglio, dont la famille étoit chez les Bolonois ce que les Medicis étoient à Florence, & qui ne vit dans ſon An 1493.

(1) Voyez l'Hiſtoire de François Guichardin, liv. 1, pages 28 & ſuivantes.

hôte qu'un exemple très-dangereux pour lui-même & pour les ſiens. Il lui fit les reproches les plus amers, les plus inſultans. Piqué de tous les propos de Bentivoglio, Pierre ſortit bruſquement de Bologne & prit le chemin de Veniſe ; réſolution preſqu'auſſi folle que la précédente & qui mit le ſceau à ſa diſgrace. En reſtant à Bologne, il auroit pu profiter des incidens qui ſuivirent. Le Monarque François vouloit prendre ſon parti: il envoya même aſſez promptement un corps de troupes, à l'aide duquel Medicis eût pu recouvrer ſa patrie & ſon Etat. Mais, Veniſe étant beaucoup plus éloignée, il reçut trop tard la dépêche du Roi, & l'occaſion manquée ne ſe retrouva plus. Tous les efforts qu'il fit dans la ſuite pour rentrer dans Florence furent inutiles.

Après ce banniſſement de la famille de Medicis, le ſecond qu'elle eſſuyoit, Florence prit une bien ſinguliére forme de gouvernement : c'étoit la Théocratie, ou, pour mieux dire, le fanatiſme, ſous le nom & avec la plûpart des caractéres de la

Démocratie. Un Frere Prêcheur gouvernoit cette étrange République. Jerôme Savonarole, natif de Ferrare & réſidant depuis long-tems à Florence, y jouiſſoit de la plus haute réputation que puiſſe acquérir un Religieux. Il ſçavoit prodigieuſement pour ce tems-là, & la pureté de ſes mœurs ſurpaſſoit l'immenſité de ſes connoiſſances. La vénération, la confiance publique s'accrurent encore à l'occaſion des troubles qui renverſérent les Medicis. Quelques années avant la deſcente de Charles VIII, Jerôme avoit prédit que l'Italie, qui jouiſſoit pour lors d'une profonde paix, ſeroit aſſaillie par une Nation Ultramontaine & ſubiroit les plus violentes révolutions. L'événement le fit paſſer dans l'eſprit du vulgaire pour un vrai Prophète, & auprès des perſonnes moins crédules pour un profond politique. D'ailleurs il avoit toujours parlé en faveur de la liberté & du gouvernement populaire, ainſi que contre l'autorité, la puiſſance, l'ambition exceſſive des Medicis : en ſorte qu'après l'expulſion de ceux-ci, il reſtoit

naturellement l'arbitre & l'oracle du peuple. Ce qu'il y avoit de fort ſingulier, c'étoit de lui voir intimer les ordres du Ciel aux Puiſſances étrangéres qui avoient quelque rapport avec Florence, de l'entendre leur parler au nom de Dieu avec la même aſſûrance qu'il en parloit aux Magiſtrats & au peuple qui croyoient en lui. Ses Sermons, qui nous ont été tranſmis, ne traitent, pour ainſi dire, que des affaires d'Etat. Ce ſont des oraiſons politiques, des harangues Tribunitiennes (1).

---

(1) « Les Contemporains, dit Nardi, » lib. 1, pag. 18, ne croyoient pas que » cet homme s'entendît beaucoup à la » vie active & civile. Il raiſonnoit tou- » jours en Moraliſte auſtére, ou, pour » mieux dire, en Philoſophe Chrétien. » Comme ſes diſcours ne reſpiroient que » les maximes Evangéliques, il eſt bien » certain que, ſi on eût voulu l'écouter, » il auroit établi le plus ſaint & par con- » ſéquent le plus excellent des gouverne- » mens. » Il réſulte de ſon Traité de l'adminiſtration & du gouvernement de Florence (*Circa il reggimento e governo della citta di Firenze*, publié & imprimé en

Il eſt vrai que le règne de Frere Jerôme fut de bien courte durée, comme doit l'être celui de tout Réformateur qui, ſans armée ni fonds aſſûrés pour l'entretenir, n'eſt appuyé que de l'inconſtante faveur du peuple. [Alexandre VI, qu'il n'avoit point épargné dans ſes Prédications, lança contre lui & ſes Adhérens tous les foudres du Vatican. En même tems un Frere Mineur, François de Pouille, monte ſur la ſcène & déclame impétueuſement contre Savonarole, le traitant d'hérétique, de mécréant, d'impoſteur. Celui-ci offrit de ſe purger par l'épreuve du feu & défia le Franciſcain. Le bûcher s'allume & les deux Athlètes, également peinés, héſitent, ſe regardent & pâliſſent. Soit

---

1765) ainſi que du dixiéme livre de ſon Abrégé Philoſophique (*Compendio Filoſofico*) qu'il avoit de la théorie, & connoiſſoit aſſez bien les différentes eſpèces de gouvernemens; mais la ſuite fit bien voir qu'un zèlé Prédicateur ne valoit dans la pratique ni un Coſme, ni un Laurent de Medicis.

que la recette de Pierre *Ignée* (*) fût perdue, ſoit qu'elle ne fût bonne que pour des ſiécles plus groſſiers, ſoit enfin qu'ils euſſent compté juſqu'à ce moment, de ſe faire reculer l'un l'autre, ils ne montrérent que le repentir de s'être engagés trop avant. François de Pouille, le moins fanatique, c'eſt-à-dire le plus fourbe, eut auſſi le plus de préſence d'eſprit. Comme le Dominicain s'étoit revêtu des habits Sacerdotaux, il ſoutint que les armes n'étoient pas égales. La diſpute s'engage, s'anime, ſe prolonge à plaiſir, & chacun ſe retire de ſon côté avec plus ou moins de confuſion. Le crédit de Savonarole en fut ruiné, anéanti.] Les émiſſaires d'Alexandre rédoublérent de manége & d'efforts ; & ce Jerôme, écouté, ſuivi des Florentins comme l'Envoyé des Cieux : ce même Jerôme Savonarole, qui faillit d'être inſcrit dans le ſiécle ſui-

(*) Voyez l'Addition du Traducteur au tome 3, liv. 10, chap. 5, pages 339 & ſuivantes.

vant

vant au Catalogue (1) des Saints, fut pendu & brûlé, comme hérétique, dans la place de Florence. Cette tragédie au reſte n'éteignit pas les diſcordes des Florentins. Le peuple conſerva néanmoins l'aſcendant qu'il avoit pris en donnant la chaſſe aux Medicis. Mais les troubles de cette République ne furent pas les ſeuls que la préſence de Charles VIII produiſit en Toſcane.

Le jour même où la famille de Medicis fut proſcrite & le gouvernement de Florence transformé, les Piſans, nullement façonnés au joug des Florentins, malgré le tems conſidérable depuis lequel ils le ſubiſſoient, ſe rendirent tumultuairement auprès de Charles nouvellement arrivé dans leur Cité, & le priérent d'agréer qu'ils ſe remiſſent en liberté. Le Roi, ſans examiner l'importance d'une telle demande, ni l'intention de ceux de ſes Courtiſans qui l'appuyoient,

(1) Suivant ce qu'on m'a rapporté & fait voir dans des Mémoires manuſcrits de la Bibliothèque de S. Marc de Florence.

répondit qu'il le vouloit bien. A ces mots les Piſans courent abattre les enſeignes de la République de Florence & procéder à l'élection de leurs Magiſtrats. Il eſt vrai que Charles, aſſez peu d'accord avec lui-même, voulut que les Officiers Florentins reſtaſſent en place & continuaſſent leurs fonctions. Il mit garniſon Françoiſe dans l'une des Citadelles, conſigna l'autre aux Piſans, & laiſſa cette Cité dans un état indéfiniſſable. Mais du moment que Charles fut parti, les Piſans donnérent la chaſſe à tous les Florentins & conſommérent leur rebellion.

Guicciardini, lib. 1, pag. 30.

Piſe étoit prodigieuſement déchue : appauvrie, dépeuplée, ſa deſtinée devoit, ce ſemble, n'avoir que très-peu d'influence ſur celle de la Toſcane, & bien moins encore ſur celle de l'Italie en général. C'eſt néanmoins à la révolution qu'y occaſionnérent les François, qu'il faut attribuer la plûpart des événemens ſubſéquens, événemens qui firent un tort infini à la Nation entiére.

Cependant Charles s'avançoit vers Rome ; le Pape Alexandre, qui

avoit imaginé que les François rencontreroient d'autres obſtacles, y étoit dans les plus vives inquiétudes. Il s'étoit aidé d'abord & très-puiſſamment à faire deſcendre Charles en Italie ; ſe tournant enſuite du côté des Arragonois, il n'avoit rien oublié pour arrêter les progrès de l'armée Françoiſe. Impatient d'arriver à Naples, Charles étoit néanmoins diſpoſé à lui faire toutes ſortes de partis avantageux, afin d'abréger ſon ſéjour dans la Romagne, dont toutes les Villes, au reſte, tous les Seigneurs & Barons accouroient ſe ranger au nombre de ſes Alliés. Mais Alexandre ne répondit aux propoſitions des Négociateurs que par des doutes & des incertitudes ; & Charles, ſuivi de toute ſon armée, entra dans Rome en vainqueur, comme il étoit entré dans Florence. Le Pape renvoya les Arragonois qu'il avoit appellés, & ſe retira dans le Château S. Ange, pourſuivi par l'image du Cardinal Julien de la Rovére, qui ſe trouvoit auprès de Charles, & alloit infailliblement le pouſſer à quelque réſolution étrange. En effet Julien

voulut à toutes forces que le Roi fît dépoſer Alexandre comme Simoniaque & trop indigne de la Papauté, & que l'on procédât ſur le champ à l'élection d'un autre Pontife. Mais le reſpect de Charles pour le S. Siége, ou, pour mieux dire, la réſiſtance de ſon principal Miniſtre (1) à qui le Pontife avoit promis le chapeau, ſauva la Religion, déja trop gémiſſante, des horreurs d'un tel ſchiſme. On conclut un accord (*); le Pape, ſorti du Château S. Ange, reçut le Monarque en public &

(1) Guillaume Briçonet, pour lors Evêque de S. Malo, & créé bientôt après Cardinal.

(*) Charles VIII exigeoit, entr'autres conditions, que le Pape lui remît *Zizim*, frere cadet de Bajazet, dont le Grand-Maître d'Aubuſſon avoit fait préſent au Saint Siége. Le Monarque François comptoit s'en prévaloir contre les Turcs; mais Alexandre le lui livra, dit-on, empoiſonné: il eſt du moins certain qu'en paſſant dans les mains des François, *Zizim* fut attaqué d'une maladie inconnue & terrible qui l'emporta rapidement.

en particulier avec le cérémonial accoutumé.

Alphonſe, Roi de Naples, ne tarda pas d'en être informé. Voyant qu'il avoit tout à craindre de ſes Sujets & rien à eſpérer des autres Puiſſances, vu l'incroyable rapidité avec laquelle l'armée Françoiſe avoit traverſé la Lombardie, la Toſcane & la Romagne; il crut que le ſeul moyen de conjurer l'orage étoit d'abdiquer & de remettre la Couronne à ſon fils aîné Ferdinand, qui promettoit beaucoup & commençoit même déja de captiver l'amour de la Nation. Alphonſe deſcend donc du Trône & ſe retire en Sicile. Ferdinand s'efforce de conquérir les cœurs, de les paſſionner pour ſes intérêts. Vains efforts: rien ne fut capable d'arrêter le cours des proſpérités de Charles VIII, qui, peu de jours après être parti de Rome, entra triomphalement dans Naples. Ferdinand ſe retira dans l'Iſle d'Iſchia, & toutes les Provinces du Royaume, à la réſerve d'un très-petit nombre de Places qui tinrent conſtamment pour l'Arragonois, arborérent les Lys.

CHAPITRE III.

Les Princes d'Italie ſe liguent contre les François. Retraite ou fuite de Charles VIII. Rétabliſſement de Ferdinand II ſur le Trône de Naples.

LA proſpérité des armes Françoiſes jetta parmi les Princes d'Italie, & ſur-tout dans l'ame de Louis Sforce, l'artiſan de cette guerre, les plus vives ſollicitudes. Celui-ci, qui n'avoit allumé l'incendie qu'à l'effet de dépouiller, de ſacrifier impunément ſon neveu (*), n'eut pas plu-

▼. Comines, liv. 7, chap. 15. Daniel, pag. 1594.

(*) La tragédie s'étoit jouée ſous les yeux mêmes de Charles VIII. « Rétabli » de cette maladie (de la petite vérole), » Charles, dit Muratori, ſe rendit à Pa» vie, dont il ſe fit livrer le Château pour » gage de ſa fidélité (de Louis). C'eſt » dans ce même Château qu'il trouva le » Duc Jean Galeaz attaqué d'une maladie

tôt rempli ſes vues déteſtables, qu'il auroit tourné volontiers ſes armes contre la France. Il auroit ſouhaité du moins que Charles eût rencontré

» mortelle & que l'on croyoit généralement être l'effet d'un poiſon lent † que » ſon oncle lui avoit fait donner. La Du- » cheſſe Iſabelle recommanda ſes jeunes » enfans au Roi, qui reçut à Parme la » nouvelle de la mort du malheureux Duc, » arrivée le 22 Octobre de l'année 1494, » la vingt-cinquiéme de ſon âge. François » Sforce, ſon fils aîné, devoit lui ſuccé- » der; mais Louis le Maure négocioit dès- » lors auprès de Maximilien, Empereur » élu, pour ſe faire créer Duc de Milan, » fondé ſur cette étrange raiſon, qu'il au- » roit dû être préféré à feu ſon frere Ga- » leaz Marie, & devoit l'être par conſé- » quent à ſes fils & petits-fils, attendu que » ledit Galeaz Marie étoit né avant que » François Sforce, leur pere, fût parve- » nu au Duché de Milan, & que lui-mê- » me au contraire étoit né après ſon avé- » nement au Duché. Le prétexte eſt ſi » pitoyable, que j'ai peine à croire qu'il » ait jamais été mis en avant. Il eſt cer- » tain du moins que, ſans attendre *le bon* » *plaiſir* du Céſar Allemand, Louis le

† Bien des gens ne croient plus aux poiſons lents.

plus d'obſtacles en Toſcane & dans la Romagne, & que la victoire eût balancé long-tems entre lui & les Arragonois. Il s'étoit même vanté par l'organe de ſes Ambaſſadeurs en différentes Cours d'Italie, & particuliérement auprès du Sénat de Veniſe, de renvoyer les François au-delà des Monts, toutes les fois que bon lui ſembleroit. Cependant Charles étoit volé comme un trait ſur le Trône de Naples. Ces Arragonois, ſi fort redoutés de Louis le Maure

---

» Maure convoqua les Chefs de la Cité » (de Milan), à l'effet de procéder à la » création du nouveau Duc. Ceux-ci dé- » clarérent, d'après ſes inſtructions & ſes » ordres, qu'en des tems ſi fâcheux, le » bien public demandoit que les rênes du » Gouvernement fuſſent dépoſées, non » dans les mains d'un enfant, mais dans » celles d'un Perſonnage expérimenté. Per- » ſonne n'oſa contredire, & Louis fut pro- » clamé Duc au milieu des acclamations » d'un peuple aveuglé. La Ducheſſe Iſa- » belle fut enfermée avec ſes enfans dans » le Château de Pavie. » *Annali d'Italia*, tom. 9, pag. 572-73.

à raiſon du lien qui les uniſſoit à ſon neveu, étoient fugitifs, diſperſés, preſqu'anéantis. De nouvelles & peut-être de plus juſtes craintes vinrent donc ſaiſir l'uſurpateur du Milanois. Où en étoit-il, ſi les François vouloient maintenant faire revivre les droits de la Maiſon d'Orléans (*)? Cette réflexion, qui ſe préſentoit ſi naturellement, qui auroit dû même l'empêcher d'appeller les François en Italie, ne ceſſa plus de le tourmenter. Et ce n'étoit pas ſeulement de cet inſtant qu'il s'en affectoit : avant que l'armée Françoiſe fût ſortie de Toſcane, & lorſqu'elle ſe diſpoſoit à prendre le chemin de Rome, Louis avoit déja ſollicité les Venitiens de prendre les armes & de pourvoir au ſalut de l'Italie. On juge bien que la neutralité du Sénat, qui fut au reſte un trait exquis de ſa rare politique, n'alloit pas juſqu'à voir avec

(*) On prétend même, ajoûte Muratori, que Louis Duc d'Orléans, Seigneur d'Aſti, avoit dit aſſez haut qu'enfin le tems étoit venu de faire valoir les droits de Valentine Viſconti, ſon aïeule.

indifférence le prodigieux aggrandiſſement des François. Ses inquiétudes redoublérent, quand on apprit que Charles retenoit les Fortereſſes de Toſcane enlevées aux Florentins, & qu'il avoit laiſſé garniſon Françoiſe dans Sienne, ainſi que dans pluſieurs Places du S. Siége: d'où l'on pouvoit conclure en effet qu'il ne vouloit point ſe borner à l'acquiſition du Royaume de Naples. Les Venitiens donc, le Pape & le Duc de Milan ſe hâtérent de former une ligue, à laquelle Hercule d'Eſte, Duc de Ferrare, accéda bien volontiers. Les Florentins & le Duc de Savoie refuſérent d'y entrer: les premiers, dans l'eſpoir de recouvrer plutôt les Places conſignées au Roi Charles; celui-ci, par une ſuite de l'inclination que la Ducheſſe Régente avoit toujours montrée pour la France. Mais c'en étoit bien aſſez des Venitiens & du Duc de Milan. Indépendamment du titre d'Alliés du S. Siége, où pluſieurs trouvoient un prétexte de refuſer les ſecours promis aux François, & de ſe tourner même contr'eux, l'union de ces deux

Puiſſances, pour lors ſi redoutables, devoit elle ſeule faire changer la face des affaires.

La nouvelle de cette ligue & des apprêts qui ſe faiſoient en conſéquence dans toute la Lombardie, fut portée rapidement à Naples, où, malgré la continuité des Fêtes, Charles VIII & tous les Seigneurs François périſſoient déja d'ennui. Tous brûloient de revoir leur patrie ; un tel incident mit le comble à leur impatience. Ayant pourvu à la hâte aux beſoins les plus urgens, s'étant fait reconnoître & proclamer Roi avec beaucoup de ſolemnité, Charles partit de Naples un peu moins de trois mois après ſon entrée dans cette Capitale.

Le réſultat fut que les François perdirent le Royaume de Naples auſſi rapidement qu'ils l'avoient conquis. Il étoit bien impoſſible que la précipitation, l'impétuoſité avec laquelle Charles VIII reprit le chemin des Alpes, ne paſſât dans l'eſprit des Napolitains pour un effet de la légéreé, de la foibleſſe, de la timidité de on Conſeil ; ce qui ſuffiſoit pour en-

hardir un peuple inconſtant & amoureux de la nouveauté à ſecouer le joug. Encore ſi le Monarque François eût gagné du même pas les frontiéres d'Italie: il auroit du moins prévenu la manœuvre des Confédérés & paſſé ſans obſtacle. Mais après être parti ſi bruſquement, & comme s'il avoit craint d'être coupé, il s'arrêta ſans néceſſité à Sienne & à Piſe, comme pour donner le tems aux Puiſſances liguées d'occuper les paſſages de la Lombardie (1). Il eſt vrai qu'à Fornoue, près du Taro, l'armée Françoiſe reçut vaillamment les troupes Venitiennes & Milanoiſes. Il ſe fit de part & d'autre des prodiges de bravoure, & la bataille reſta indéciſe. Mais l'indéciſion même de cette journée, & l'impuiſſance de ſecourir Novare, où le Duc
An 1495. d'Orléans, qui s'en étoit emparé, fut

(1) *Les Princes Italiens prirent-ils le bon parti, quand ils aſſaillirent l'armée du Conquérant de Naples qui ſe hâtoit de repaſſer les Monts?* C'eſt le problême que ſe propoſe le Venitien Paruta, Hiſtorien célèbre & politique profond, *lib.* 2, *Diſcors.* 9.

assiégé sans délai par les Confédérés, réduisit les François à la nécessité de faire la paix à des conditions peu honorables. Enfin ils repassèrent les Monts, & Charles étoit à peine descendu à Lyon, que la renommée publia le retour de Ferdinand II, qui avoit été reçu avec des transports, qui avoit même repris la plus grande partie des Places du Royaume, gardées négligemment par les François.

CHAPITRE IV.

Rivalité du Duc de Milan & des Venitiens au ſujet de Piſe. Nouveaux projets de Charles VIII, détournés par ſon Miniſtre & enſévelis avec ce Monarque. Louis XII diſpoſé à la conquête du Milanois.

LA retraite de Charles VIII fit monter juſqu'aux nues l'orgueil & la vanité de Louis Sforce. Il ne ſe jactoit de rien moins que d'avoir ôté & rendu la Couronne aux Arragonois, appellé & renvoyé preſque honteuſement un Monarque puiſſant, ſuivi de la plus nombreuſe, de la plus floriſſante armée qu'on eût vue depuis très-long-tems en Italie, de tenir par conſéquent dans ſes mains la deſtinée des peuples. Il ne regardoit pas comme le moindre ſujet qu'il eût de s'admirer, d'avoir ſçu, au milieu du bouleverſement de

l'Italie & de la conſternation de ſes Potentats, contenir l'ambition des Venitiens, qui juſqu'au retour de Charles VIII avoient en effet conſervé leurs forces entiéres, & devoient, ce ſemble, après les derniers déſaſtres des François, acquérir ſur les Etats d'Italie cet empire qu'ils briguoient depuis ſi long-tems. Mais il ne ſe contenta pas de s'enivrer des ſuccès de ſa politique, d'avoir écarté, par ce qu'il appelloit de ſi ſçavantes manœuvres, tout ce qui s'oppoſoit à ſon uſurpation, d'avoir empoiſonné ſon neveu, de s'être fait reconnoître Duc de Milan au dedans & au dehors ; il voulut tirer parti des troubles mêmes que la Toſcane eſſuyoit à ſon occaſion.

Piſe étoit particuliérement l'objet de ce nouvel accès d'ambition. Comme elle avoit été une fois au pouvoir des Viſconti, Seigneurs de Milan, Louis ſe perſuada qu'un tel exemple l'invitoit, l'autoriſoit même à en faire l'acquiſition. Quant à l'eſpoir d'y réuſſir, il le fondoit ſur la néceſſité où étoient les Piſans de ſe choiſir un Souverain qui les empê-

chât de retomber ſous le joug de Florence. Mais les Venitiens ſuivoient la même proie : ils avoient mis leurs eſpérances, ainſi que Louis le Maure, dans la ſituation fâcheuſe où ſe trouvoit cette Cité rebelle. Ils y étoient d'ailleurs bien plus intéreſſés : poſſeſſeurs de Piſe & de cette partie de la Toſcane en dépendante, ils ſe flattoient d'obtenir fort aiſément la Monarchie univerſelle de l'Italie, qu'ils auroient pu en effet preſſer par l'une & l'autre mer & accabler du poids de toute leur marine. Il eſt bien certain que la rivalité fut avantageuſe aux Piſans : au moyen des ſecours que Sforce & le Sénat leur firent paſſer à l'envi, ils repouſſérent les aſſauts redoublés des Florentins. Mais en même tems ils nourriſſoient la jalouſie des deux Puiſſances, ils fomentoient cette animoſité qui eut des ſuites ſi fatales aux peuples d'Italie & ſur-tout aux Lombards.

Cependant Charles VIII ſe diſpoſoit à reporter la guerre en Italie. Déja & même depuis long-tems, les traités de paix n'étoient plus

que des ſuſpenſions, prolongées juſqu'à ce que l'une des deux Puiſſances fût en état de reprendre les armes. Aimant paſſionnément la gloire & toutes les entrepriſes qui peuvent en procurer, ſans doute que Charles brûloit de réparer ſon honneur & celui de toute la Nation qui lui ſembloit avoir reçu quelqu'atteinte dans ſa retraite de Naples. Il preſſoit en conſéquence les préparatifs de guerre, & s'étoit même déja rendu à Lyon, d'où il ne lui reſtoit qu'un pas à faire pour franchir les Alpes. Mais c'étoit en vain que l'ardent & jeune Monarque s'élançoit vers l'Italie ; il étoit arrêté qu'il ne la reverroit plus.

Gouverné d'abord & très-deſpotiquement par ſa ſœur, Ducheſſe de Bourbon*, Charles s'étoit enſuite abandonné ſans réſerve aux conſeils de deux Favoris. De Veſc & Briçonet reſtérent unis juſqu'à l'entiére excluſion de ceux qui avoient partagé précédemment la faveur & l'autorité du Monarque. Ils ſe jalouſérent dès-lors & ſur-tout quand de Veſc ſe fut apperçu que Briçonet, Evêque de S. Malo & devenu Cardinal, prenoit

* Anne de Beaujeu.

ſur lui une ſupériorité décidée. Mais le crédit de celui-ci n'en fut point altéré : l'aliénation de ſon Collégue le fit redoubler de ſoins & d'efforts, & Charles n'eut bientôt qu'un ſeul maître. Soit donc qu'il ſe fût vendu à Louis le Maure ; ſoit, comme la penſé Guichardin, qu'il voulût plaire au Pape & ſe concilier la Cour de Rome, dans la vue de ſe donner plus de conſidération, ou peut-être d'y régner un jour ; ſoit enfin qu'il ne vît pas la néceſſité d'épuiſer l'Etat d'hommes & d'argent pour faire des acquiſitions au-delà des Monts & dans la partie de l'Italie la plus éloignée des frontiéres de France : le Cardinal de S. Malo, diſent tous les contemporains, apporta toutes ſortes d'obſtacles à l'expédition projettée. Affermi dans le deſſein de rompre ou de retarder l'entrepriſe, il ſoutint ſans en être ébranlé les reproches, les emportemens du Roi, & ne ceſſa point de le repaître d'artifices ou de promeſſes illuſoires. Il eſt vrai que Charles aimoit encore plus le plaiſir que les expéditions militaires. Les revenus de cette Couronne, portés dans les

règnes ſuivans à des ſommes innombrables, ne permettoient pas à Briçonet de ſoutenir les voluptueuſes profuſions de ſon maître, & de faire en même tems les fonds immenſes qu'exigeoit une guerre lointaine. Il marchoit donc, comme on voit, entre deux écueils, & jugea en habile Courtiſan que le pire étoit de ne pas fournir aux dépenſes de la volupté. Mais au milieu de tant de ſoins, de tant de vains efforts pour concilier les délices avec les préparatifs de la guerre d'Italie, Charles tomba dangereuſement malade & mourut en 1498. Comme il ne laiſſoit point d'enfans ni de freres, la Couronne de France parvint à Louis, Duc d'Orléans, Seigneur d'Aſti, le plus proche en ligne maſculine du feu Roi.

Le Duc d'Orléans, que nous appellerons déſormais Louis XII, réſidoit depuis pluſieurs années dans la ville d'Aſti. Au premier avis de la maladie de Charles, il étoit parti à tout événement pour la Cour de France, & la Couronne lui fut déférée ſans nulle difficulté. L'avénement de ce Prince au Trône des François pré-

ſageoit que l'Italie alloit être le théâtre d'une guerre ſanglante & plus terrible encore que toutes celles que lui avoit fait éprouver ou craindre le feu Roi. On connoiſſoit les prétentions de la Maiſon d'Orléans ſur le Milanois ; prétentions fondées, comme on l'a vu plus haut, ſur les droits de Valentine Viſconti, fille de Jean Galeaz, premier Duc de Milan, mariée à Louis d'Orléans, frere de Charles VI & l'aïeul du Roi Louis XII. Les Ducs d'Orléans n'avoient ceſſé même d'afficher hautement ces prétentions. Depuis la mort de Philippe Marie Viſconti, ils s'étoient toujours intitulés Ducs de Milan : & l'on regardoit comme aſſûré que Louis XII, maintenant en état de ſe faire droit par lui-même, tomberoit inceſſamment ſur cet audacieux & ſuperbe Louis le Maure, contre lequel il avoit ſollicité vainement les ſecours des Rois ſes prédéceſſeurs, qu'il brûloit depuis longtems de dépouiller, dont il avoit même été inſulté dans plus d'une rencontre.

On juge bien que Louis Sforce ne

s'aveugloit pas ſur l'imminence du danger. Il en étoit dans les plus vives inquiétudes. Mais il ſe flattoit en même tems que le nouveau Roi ſe trouveroit engagé dans quelques guerres plus importantes & plus voiſines de la France, qui ne lui permettroient pas de tourner ſi-tôt ſes vues du côté de l'Italie. En conſéquence il pourſuivoit d'une égale ardeur l'acquiſition de Piſe, & continuoit de braver la jalouſe haine des Venitiens. C'eſt ici la plus grande faute qu'ait commis Louis le Maure, dont la dextérité d'ailleurs, la ſagacité, la pénétration étoient peu communes, à qui même il n'a manqué, pour être compté au nombre des plus excellens hommes d'Etat, que d'avoir été Souverain légitime, & non le ſpoliateur, l'aſſaſſin de ſon neveu. Mais ne ſeroit-ce point plutôt parce qu'il étoit uſurpateur, qu'il excella dans l'art de gouverner? Le poſſeſſeur injuſte a bien plus beſoin de circonſpection & de vigilance, que le tranquille propriétaire (*)! Quoi qu'il en

(*) Le paradoxe ſeroit-il ſoutenable?

ſoit, on ne comprend pas qu'après qu'il eut vu le Prétendant au Duché de Milan monté à un tel dégré de puiſſance & de ſupériorité, Louis Sforce perſiſta dans l'inimitié des Venitiens. C'étoit le cas aſſûrément de conſentir, de contribuer même de tout ſon pouvoir à ce que la ville de Piſe échût à la Seigneurie, qui en retour l'auroit indubitablement défendue contre les François.

Il nous ſemble qu'en général les uſurpateurs ont mal gouverné, & préciſément parce qu'ils ont eu plus beſoin de circonſpection & de vigilance. L'injuſte poſſeſſeur eſt perpétuellement occupé de lui-même: il ne peut ſe perdre de vue un ſeul inſtant. On doit & il faut pouvoir s'oublier pour bien gouverner les hommes.

CHAPITRE V.

Expédition de Louis XII. Puiſſance, tyrannies & entrepriſes diverſes de Céſar Borgia : parallèle de celui-ci & de Louis Sforce : fin tragique de l'un & de l'autre.

EN montant ſur le Trône, Louis XII demanda deux graces au Pape Alexandre, l'une le concernant, l'autre au profit de Georges d'Amboiſe, Archevêque de Rouen, qui ayant été ſon confident dans un rang inférieur, ayant même partagé les diſgraces qu'il avoit eſſuyées ſous le règne précédent, étoit devenu Chef de ſon Conſeil & ſon principal Miniſtre. Il obtint pour celui ci le chapeau de Cardinal, & pour lui-même, après quelques difficultés cependant de la part des Juges Apoſtoliques, la caſſation de ſon

premier mariage, ainſi que la diſpenſe pour épouſer Anne de Bretagne.

Ce fut à cette occaſion qu'Alexandre lui envoya Ceſar Borgia, qui, avant de partir, quitta la pourpre dont ſon pere l'avoit décoré. Borgia fut porteur du chapeau de l'Archevêque & des Bulles concernant le mariage du Roi, auquel il en fit d'abord myſtére, afin de le tenir en ſuſpens & de le diſpoſer à ſouſcrire certains articles qui étoient les vrais motifs de ſon voyage. On ſent bien que le divorce de Louis & le Cardinalat de ſon Miniſtre n'en pouvoient être que le prétexte ; qu'un Pape, & un Pape Eſpagnol, n'eût jamais employé pour de tels objets ſon propre, ſon unique fils (1), à

(1) Attendu que Jean, appellé le Duc de Candie, étoit mort deux ans auparavant, aſſaſſiné dans une maiſon de débauche. « On fut généralement perſuadé, » ajoûte Muratori, que ſa mort étoit l'ou» vrage de la jalouſe, de la barbare am» bition de Borgia, ſon frere, qui vou» loit devenir, & devint en effet ſeul » arbitre du Pape & de la Cour Romai» ne. » *Annali d'Italia*, tome 9, pag. 590.

qui

qui ſa tendreſſe ne deſtinoit rien moins qu'une Couronne. Mais en ſe chargeant de cette Ambaſſade, dans laquelle au reſte il étala une magnificence inouie, le fils d'Alexandre avoit eſſentiellement en vue de ſe concilier la bienveillance & la protection de cette Cour, à l'effet d'envahir plus rapidement les Etats qu'il convoitoit. On ſçavoit dans toutes les Cours d'Italie & bien mieux encore à Rome, que Louis XII étoit réſolu à paſſer les Monts, auquel cas Céſar Borgia, qui revint de ſon Ambaſſade avec le titre de Duc de Valentinois, comptoit ſe prévaloir des armes Françoiſes pour dépouiller divers Princes de la Romagne. Le nouveau Duc termina ſelon ſes deſirs & ſans beaucoup d'efforts. Indépendamment du génie, de la dextérité du Négociateur, Louis XII ſouhaitoit ardemment d'obtenir l'amitié du Pontife, comme devant lui applanir bien des difficultés, lui rendre infiniment moins pénible la conquête du Milanois.

Aſſûre du Pape, au moyen des faveurs accordées & promiſes à ſon

fils, Louis XII ne ſongea plus qu'à conclure un traité de ligue offenſive avec la Seigneurie de Veniſe. La négociation entre celle-ci & le Monarque François avoit été entamée dès les premiers jours de ſon règne. Mais le Sénat tergiverſoit, comptant toujours que Sforce, effrayé de tels apprêts, alloit implorer ſon aſſiſtance, l'acheter à tout prix, ſe déſiſter au moins de toute concurrence à l'égard de Piſe. Louis XII, qui de ſon côté avoit infiniment à cœur de gagner l'amitié du Pontife & de terminer avec l'Empereur Maximilien, ne s'y portoit pas avec beaucoup de chaleur. Mais ayant enfin contracté l'alliance tant deſirée avec le Pape, & fait une ſorte d'accommodement avec l'Autrichien, il ſe hâta de conclure avec la République. Indignés de l'aveugle fureur de Louis le Maure, qui, malgré de ſi preſſans dangers, s'opiniâtroit à vouloir ſe meſurer avec eux; conſidérant d'ailleurs qu'ils ne pourroient jamais compter ſur ſes ſermens, ni s'aſſûrer de la ſincérité de ſes promeſſes; les Venitiens conſommérent

le traité, portant que la République aideroit Louis XII à faire la conquête du Duché de Milan, & que Louis céderoit à la République Cremone & Ghiara ſur l'Adda, formant une portion conſidérable de ce même Duché que la Seigneurie avoit depuis long-tems en vue.

Ce traité ne laiſſoit pas de ſouffrir quelques difficultés, ſur-tout à l'égard de Piſe. Le Roi ne pouvoit l'abandonner aux Venitiens ſans offenſer les Florentins, qu'il auroit voulu s'unir ou faire du moins reſter neutres. Qui ſçait même ſi Louis XII ne ſongeoit pas à s'en emparer ? Il viſoit dès-lors au Royaume de Naples ; & des côtes de celui-ci à celles de France, le Port de Piſe étoit ſans contredit le plus propre à ſervir d'échelle. L'expédient, imaginé à ce ſujet, fut de laiſſer toutes choſes en l'état & de ſéqueſtrer la Cité dans les mains du Roi ; permis à chacun, par conſéquent, de garder ſes prétentions & ſes eſpérances. On a bien de la peine au reſte à concevoir le ſyſtême des Venitiens : pouvoient-ils ne pas voir

clairement à quels dangers ils ſeroient expoſés, alors qu'un Roi de France auroit acquis un domaine auſſi vaſte que le Duché de Milan, & confinant immédiatement leurs poſſeſſions de terre ferme? On ne peut guéres expliquer leur conduite, que par le beſoin d'aſſouvir la haine qu'ils portoient à Louis le Maure. L'aſpect de ce voiſin ambitieux & farouche étoit un mal préſent; celui qu'ils ſe préparoient, en concourant à l'aggrandiſſement d'une Puiſance Ultramontaine, étoit plus ou moins éloigné. Quoi qu'il en ſoit, Maximilien étoit le ſeul en qui Louis Sforce pût eſpérer. Déja, pour ſe l'attacher plus fortement, il lui avoit fait paſſer, avec une libéralité peu réfléchie, des ſommes conſidérables, que l'inconſidéré Roi des Romains avoit employées à tout autre uſage qu'à ſoudoyer des troupes pour la défenſe de ſes Alliés. C'en étoit donc fait de Louis le Maure, il ne pouvoit attendre aucun ſecours du côté de la Germanie; les Florentins, qui s'intéreſſoient à ſon ſalut, étoient entiérement occupés du recouvrement

de Piſe & des moyens de repouſſer le Duc de Valentinois ; & le Roi de France, qui venoit d'acquérir encore le Duc de Savoie, le Marquis de Montferrat, celui de Saluces, marchoit à une conquête aſſûrée.

Le commandement de l'armée Françoiſe échut à Jacques Trivulce, Noble Milanois. Chaſſé de ſa patrie par la faction Gibeline, il avoit embraſſé dans la derniére guerre le parti de la France & s'étoit acquis une haute réputation. Fixé dans la ville d'Aſti, en qualité de Gouverneur de la Place, il raſſembloit depuis long-tems les François qui devoient le ſuivre & qui ſe rendoient auprès de lui par pelotons. Trivulce n'eut pas beſoin d'en venir à des actions périlleuſes. Louis Sforce, qui ſçavoit combien il étoit déteſté des peuples, gagna la Germanie avec ſa famille & ſes tréſors, laiſſant la ville de Milan à la garde des Citoyens & le Château à Bernardin de Corte qu'il croyoit le plus fidèle de ſes Officiers (1).

(1) Il aima mieux le confier à cet Offi-

Les Milanois ſe hâtérent d'ouvrir leurs portes aux François ; le perfide Corte leur vendit le Château, & le premier courier que reçut Louis XII annonça que tout étoit ſoumis. Ce Monarque étoit reſté à Lyon, en attendant que la ſaiſon lui permît de continuer ſa route : de tels ſuccès le firent voler à Milan. Il y fit ſon entrée triomphante, & reprit *, après quelques mois de ſéjour, le chemin de ſon Royaume ; laiſſant le gouvernement du Milanois à ce même Trivulce, l'inſtrument principal de la conquête, jugé d'ailleurs, & à raiſon des habitudes qu'il avoit dans le pays, le plus propre à la conſerver.

* Au mois de Mai 1500.

Mais les Milanois ne furent ni plus conſtans ni plus patiens que les Napolitains l'avoient été ſous Charles VIII. Les François oubliérent que l'indiſcipline & les vexations leur avoient fait perdre le Royaume de Naples, conquis avec la même rapidité que le Duché de Milan.

---

cier, qu'à ſon frere le Cardinal qui s'offroit à le garder.

Trivulce, le Milanois Trivulce n'en gouverna pas avec plus de dextérité les nouveaux ſujets de la France. Il débuta par ſe déclarer Chef & Protecteur de la faction Guelfe ; appeſantiſſant indiſcrettement le joug ſur les Gibelins qu'il auroit dû ménager, au contraire apprivoiſer à force de careſſes & d'honnêtetés. Ces Gibelins, qui avoient dominé ſous les Viſconti & conſervé tout leur aſcendant ſous les Sforce, formoient par conſéquent un parti nombreux & puiſſant qui fut indigné de la partialité du Gouverneur ; & les griefs de ceux-ci, joints à tant d'autres ſujets de mécontentement, firent que toute la Cité regretta Louis le Maure & ſe reprocha de l'avoir abandonné ſi légérement. An 1499.

Sforce étoit à la Cour de l'Empereur Maximilien, qui l'avoit reçu très-affectueuſement, & ne pouvoit néanmoins ſe déterminer à faire les efforts qu'exigeoit ſa poſition. Excédé (1) des irréſolutions du Cé-

(1) Il étoit accompagné du Cardinal Aſcagne, ſon frere.

ſar Allemand, Louis Sforce réſolut de s'en paſſer. Il ſoudoya quinze mille Suiſſes, qu'il joignit à quelques Eſcadrons fournis par les Seigneurs de Carpi, de la Mirandole, de Correggio, & prit la route de Milan. Il y rentra ſans délai, non par les efforts de ſes troupes: aux Suiſſes près, elles n'étoient rien en comparaiſon de l'armée Françoiſe; mais par l'impatience avec laquelle tous les Sujets voloient au-devant de lui. On eût dit aſſurément que Sforce alloit recouvrer ſes Etats auſſi rapidement qu'il les avoit perdus. Jamais la fortune n'avoit paru changer d'une maniére plus déciſive; jamais retour ne fut plus paſſager.

Louis Sforce étoit à peine rentré dans Novare, que celle-ci fut inveſtie par Trivulce & par la Trimouille qui arrivoit en ce moment à la tête d'une nouvelle armée de François. Toutes les forces de l'aſſiégé & la plus grande partie de celles des aſſiégeans conſiſtoient en ſoldats Suiſſes, qui ſe montrérent indignes d'appartenir à une Nation réputée la franchiſe & la loyauté même. Ceux

qui étoient dans la Place déclarérent à Louis Sforce qu'ils ne pouvoient ſe réſoudre à verſer le ſang de leurs freres, & qu'ils alloient ſe retirer. Tout ce que Louis le Maure put en obtenir, ce fut de ſortir avec eux & ſous leur habillement, à la faveur duquel il eſpéroit ſe dérober aux François. Mais ſignalé par ceux-mêmes qui avoient feint de ſe prêter à ſon déguiſement, il fut pris, conduit en France avec ſon frere, & enfermé dans le Château de Loches où il vêcut encore dix ans. An 1500

Il fut pour lors très aiſé de déterminer quelles étoient les deux plus formidables Puiſſances d'Italie. Louis XII, au moyen de l'acquiſition, pour ainſi dire irrévocable, du Duché de Milan, les Venitiens, en vertu de la part conſidérable que la ceſſion de Cremone & de Ghiaradda leur donnoit à la conquête, devenoient inconteſtablement les arbitres ſuprêmes de la contrée ; ils n'avoient qu'à reſter unis, & toute la Nation étoit forcée d'en ſubir les loix. Frederic, qui avoit ſuccédé en 1496 à ſon neveu Ferdinand II, ne

reſtoit ſur le Trône de Naples que juſqu'à ce qu'on lui fît ſigne d'en deſcendre. Les Florentins, déchirés au dedans & conſumés au dehors par la guerre de Piſe, voyoient, ſans pouvoir y remédier, la diſſolution d'un domaine, l'ouvrage de tant d'années, le fruit de tant d'induſtrie, d'application & d'efforts. Le Souverain de Rome ſe ſoutenoit par la ſublimité de ſa Place, qui même n'imprimoit plus, à beaucoup près, autant de reſpect depuis que les richeſſes & les ſacrées prérogatives en étoient proſtituées à toutes les paſſions. Les Etats de Savoie, de Montferrat, de Saluces, ſerrés entre le Milanois & la France, ne pouvoient plus remuer, & s'étonnoient que leurs Souverains ſe fuſſent mis eux-mêmes de telles entraves. Cependant les Venitiens reſtérent dans l'inaction, & ſe contentérent d'obſerver le cours qu'alloit prendre l'ambition du Monarque François; Louis de ſon côté, voulant montrer de la modération, occupé d'ailleurs d'autres affaires non moins importantes avec l'Eſpagne & l'Archiduc Phi-

lippe, fils de Maximilien, ſembloit avoir abandonné au Duc de Valentinois le ſoin de recueillir les fruits de ſon expédition d'Italie.

Celui-ci faiſoit reſſouvenir, au commencement du XVIe. ſiécle, des Eccelin, des Uguccione, des Caſtruccio, & d'autres avanturiers montés, dans les ſiécles précédens, au rang des plus formidables Potentats. Depuis plus de cent ans on n'avoit vu régner aucun Tyran, j'entends ſur de puiſſans & vaſtes Etats, qui n'eût au moins quelque titre coloré, quelqu'apparence de droit à la ſucceſſion. Les neveux des Papes, qui voulurent à l'envi & les uns à l'imitation des autres, être pourvus de Seigneuries temporelles, furent obligés pour la plûpart de ſe contenter d'une ſeule Cité, d'une ſeule même d'entre les moins conſidérables, ou de Comtés & Marquiſats d'une médiocre étendue. Mais, ſous le Pontificat d'Alexandre VI, la Maiſon Borgia porta bien plus loin ſes vues ambitieuſes. Délivré de ſes freres par des coups du haſard ou de ſa ſcélérateſſe, aſſûré de jouir déſor-

mais ſans partage, Céſar Borgia ſe hâta de mettre à profit le Pontificat de ſon pere. Il avoit un traité avec le Roi de France, par lequel celui-ci, devenu poſſeſſeur du Duché de Milan, devoit l'aider puiſſamment à s'emparer des Etats occupés par les Vicaires (*) ou Tyrans de la Romagne. Louis XII s'exécuta ponctuellement ; & le Duc de Valentinois, renforcé des troupes Françoiſes, marcha d'expéditions en expéditions. La moitié de l'Italie paroiſſoit à peine devoir lui ſuffire, tant l'alliance, la protection d'un ſi grand Monarque, avoit accru ſon audace & ſon avidité.

Déja, & du conſentement des Cardinaux qui n'oſoient lui réſiſter, ſon pere l'avoit déclaré Duc de la Romagne, qu'il ſe flattoit d'unir inceſſamment au Royaume de Naples, fondé ſur la facilité d'en dépouiller

(*) La plûpart jouiſſoient à titre de Feudataire du S. Siége : ils avoient été inveſtis dans toutes les formes par différens prédéceſſeurs d'Alexandre.

Frederic, & ſur le titre de Seigneur Suzerain qui ſembloit donner au Pape Alexandre le droit d'en inveſtir ſon fils. Peu s'en étoit fallu même qu'il ne prît pied dans ce Royaume, en épouſant la Princeſſe Claude d'Arragon qui devoit lui apporter en dot la Principauté de Tarente. Ce mariage ne put avoir lieu : les Eſpagnols & les François étoient convenus dès-lors de ſe partager l'Etat de Naples ; & le Duc de Valentinois ſuſpendit l'exécution de ſes deſſeins juſqu'au moment où les deux Puiſſances auroient chaſſé Frederic ; moment auquel elles en viendroient infailliblement aux priſes (1), & lui fourniroient quelque occaſion favorable d'envahir cette Couronne.

En attendant il tenta, mais en vain, d'enlever Bologne aux Bentivoglio ; ravit en effet Perouſe aux Baglioni, Imola & Forli aux Riari (*) ; dépouilla, par la plus noire des

(1) Voyez *Summonte*, Hiſtoire du Royaume de Naples, liv. 6, ch. 4 ; & Muratori, an 1501.

(*) On retrouve ici l'intrépide veuve

perfidies, les Montefeltro, anciens & légitimes poſſeſſeurs d'Urbin; uſa de manœuvres à peu près ſemblables pour ôter Camerino à Jules Varano; ſe mit enfin à la ſolde des

---

de Jérôme Riari, Catherine Sforce, qui ne jouit pas long-tems de ſon triomphe honorable ſur les aſſaſſins de ſon mari. Imola fut emportée preſqu'auſſi-tôt qu'aſſiégée; mais Forli, défendue par l'Héroïne elle-même, fit la plus vigoureuſe défenſe. Catherine, obligée d'abandonner la Place, ſe jetta dans la Citadelle qui fut canonnée avec tant d'activité, que la brèche ſe trouva bientôt aſſez large pour que les aſſiégeans puſſent y monter en ordre de bataille. Les aſſiégés ſe firent hacher ſur la brèche. Catherine, réfugiée dans une tour & s'y défendant encore à la tête d'une poignée de ſoldats, fut faite priſonniére, envoyée à Rome & enfermée, à la honte de ſon farouche vainqueur, dans les priſons du Château S. Ange. « Mais Yves » d'Allégre, ajoûte Muratori, qui com-» mandoit les François auxiliaires du Duc » de Valentinois, & qui avoit eu occa-» ſion de l'admirer, demanda ſi haute-» ment ſa liberté, qu'il ne fut pas poſ-» ſible de la lui refuſer. L'Héroïne épou-» ſa quelque tems après Jean de Medi-» cis. » *Annali d'Italia*, tom. 9, pag. 662.

Florentins, & ne laiſſa pas d'infeſter, de ravager leur domaine comme auparavant. A l'égard de Piſe, loin de ſe mettre en devoir, comme il y étoit expreſſément obligé par ſon engagement, de la faire rentrer ſous l'obéiſſance de Florence, il n'oublia rien pour ſe l'approprier. De tels attentats faiſoient murmurer la plus grande partie des Seigneurs d'Italie; pluſieurs même oſérent s'en plaindre hautement à Louis XII, le ſuppliant de mettre un frein aux iniquités, à l'inſatiable ambition de ce nouveau Tyran, qui abuſoit avec tant d'inſolence du nom de l'Egliſe & de l'amitié des François.

Le Roi ſe trouvoit pour lors à Milan : ce fut dans cette Ville qu'il reçut les dépoſitions des accuſateurs du Duc de Valentinois. Celui-ci n'en fut pas plutôt informé, qu'il vola comme un trait en Lombardie, déploya cet art de perſuader & de ſéduire qu'il poſſédoit au ſuprême dégré, & ne laiſſa dans l'eſprit du Roi nulles traces des accuſations. Après quoi il vint en Romagne reprendre le cours de ſes opérations, & combiner ſur-

tout les moyens d'écraſer tous ceux qui avoient oſé le déférer à Louis XII. Les principaux d'entre les délateurs étoient Paul Orſini, François (1) Duc de Gravine, Vitellozzo Vitelli, Oliverotto de Fermo, & Pandolfe Petrucci, Recteur de Sienne, qui avoient fait ligue entr'eux & avec d'autres ennemis de Borgia, pour la défenſe commune. Les deux Orſini, Vitellozzo & Oliverotto étoient Guerriers de profeſſion, comptés même parmi les plus vaillans Capitaines, & trop redoutables par conſéquent pour être jamais opprimés à force ouverte. Le Duc de Valentinois fit la paix avec chacun d'eux, les abuſa par les plus fortes démonſtrations d'amitié; & les ayant attirés dans Sinigaglia, ſous ptétexte d'une fête qu'il leur avoit préparée, il les fit tous étrangler. Par cet aſſaſſinat, l'un des plus abominables dont l'Hiſtoire faſſe mention, & que Machiavel oſe pour-

(1) De la même famille Orſini ou des Urſins.

tant raconter avec admiration & complaiſance, il ſe vengeoit des offenſes qu'il prétendoit avoir reçu de ces Capitaines, & prévenoit tous les obſtacles que leur valeur auroit pu lui ſuſciter.

Borgia triomphoit; jamais la ſcélérateſſe n'avoit eu de ſuccès plus conſtans. Mais au plus fort de ſes déteſtables proſpérités, une fiévre tierce, & non le poiſon, comme on l'a cru généralement, lui enlève tout-à-coup Alexandre VI, à l'ombre duquel il bravoit l'exécration publique & croyoit pouvoir tout oſer. Pour ſurcroît, & préciſément dans le tems que ſon pere expiroit, il étoit lui-même très-dangereuſement malade du poiſon qu'il deſtinoit à ſes convives & qu'un Domeſtique eut la mal-adreſſe de lui ſervir. Ses vaſtes projets en furent déconcertés. Rétabli & même aſſez promptement de cette maladie, il tint bien encore en haleine le ſacré Collége & les deux premiers ſucceſſeurs d'Alexandre ; mais il ne tarda pas de ſuccomber, au contentement inexpri- An 1503.

mable de tous ceux qu'il opprimoit ou faiſoit trembler.

Le Duc de Valentinois finit (1) à peu près comme Louis le Maure, avec lequel il eut aſſez de reſſemblance. Tous deux furent ambitieux à l'excès, diſſimulés & perfides: plus vain cependant, plus glorieux, plus ſuperbe, celui-ci vouloit ſubjuguer l'eſtime & l'admiration; plus ſombre au contraire, plus ténébreux, plus cruel, le premier ne vouloit régner que par la crainte & l'effroi. Tous deux uſurpateurs, ils eurent, à beaucoup d'égards, le talent de gouverner les peuples: & ſi les Romagnoles furent plus attachés, plus fidèles au Duc de Valentinois, que les Milanois à Louis Sforce; c'eſt que diſpoſant à ſon gré des tréſors de la Chambre Apoſtolique, Borgia n'eut pas beſoin

(1) Au ſortir du Château S. Ange, il gagna les Etats de Naples où il fut arrêté par les ordres du grand Capitaine, Gonſalve de Cordoue, & envoyé en Eſpagne. Relâché au bout de trois ans, il alla guerroyer dans le Royaume de Navare, & fut tué dans un combat.

de fouler ſes Sujets, dont il lui étoit aiſé d'ailleurs de captiver l'amour en leur faiſant écheoir une partie des emplois & des bénéfices que diſtribuoit la Cour de Rome. L'un & l'autre ébranlérent ſucceſſivement les fondemens de l'Italie, & lui firent, dans l'eſpace au plus de trois luſtres, changer preſqu'entiérement de face. Mais Louis Sforce, en ſe faiſant dépouiller par une Puiſſance étrangére, fut la cauſe de ce qu'une ſi belle portion de la Contrée devint & ſe trouve même encore, au bout de près de trois ſiécles, Province dépendante d'Etats Ultramontains, ſans nulle eſpérance de ſe voir gouverner par ſes Souverains propres, d'en redevenir jamais le ſéjour. Il eſt bien inutile d'inſiſter ſur la gravité d'un tel préjudice, ſur l'extrême difficulté d'en trouver la compenſation. Au contraire les iniques, les ſanglantes opérations de Borgia, produiſirent, ſi je ne me trompe, un bon effet: elles facilitérent la recompoſition du domaine Eccléſiaſtique; elles mirent le Souverain Pontife à portée

de recouvrer toutes les Cités de la Romagne, toutes les terres uſurpées ſur le S. Siége. Auſſi verrons-nous cet Etat prendre un nouvel aſpect ſous Jules II, ſucceſſeur preſqu'immédiat * d'Alexandre VI.

* Pie III ne ſiégea que 26 jours.

FIN
Du ſixiéme Volume.

Le Privilége & l'Approbation ſe trouvent au premier Volume.

TABLE

Des Livres & Chapitres contenus dans le ſixiéme Volume.

LIVRE SEIZIEME.

CHAP. I. *COMMENCEMENS des troubles du Milanois. Fin tragique des Carrares. Renaiſſance des factions Guelfe & Gibeline en Lombardie. Proſpérités des Florentins en Toſcane. Déſolans effets du Schiſme dans la Romagne.* Page 1.

CHAP. II. *Le Roi Ladiſlas, reſté ſeul Maître du Royaume de Naples, aſpire à la Couronne Impériale, & à ſe rendre l'Arbitre ſuprême de l'Italie. Fin de ce Monarque.* 20.

CHAP. III. *Régne abominable & paſſager de Jean Marie. Puiſſance de Faſcino en Lombardie. Philippe Marie Viſconti relève l'Etat de Milan.* 52.

CHAP. IV. *Rétabliſſement des Milices nationnales vers 1400. Caractére ſpécifique des différentes Puiſſances qui figuroient en Italie à cette époque. Grandeur & célébrité d'Amédée VIII, Duc de Savoie.* 69.

CHAP. V. *Le Comte Carmagnola, Promoteur & Capitaine général d'une formidable confédération, porte les plus rudes coups au Duc de Milan, & réduit conſidérablement ſa puiſſance.* 82.

CHAP. VI. *Traité de Turin. Paix de Ferrare. Syſtéme de l'équilibre, mis pour la premiére fois en pratique parmi les Puiſſances d'Italie, ſous le Pontificat de Martin V.* 94.

TABLE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

CHAP. I. *Jeanne II, Reine de Naples, épouſe Jacques de Bourbon; elle adopte ſucceſſivement Alphonſe d'Arragon, & Louis III Duc d'Anjou. Origine des prétentions de l'Eſpagne & de la France au Royaume de Naples, ainſi que des guerres que les François, Eſpagnols & Autrichiens ſe firent en Italie.* pag. 102.

CHAP. II. *Iſabelle, femme de René d'Anjou, vient prendre le gouvernement du Royaume de Naples. Expédition d'Alphonſe: priſon, délivrance & grandeur de ce Monarque.* 129.

CHAP. III. *Comment l'équilibre fut maintenu parmi les Puiſſances d'Italie, malgré la prépondérance des forces d'Alphonſe & ſon union avec le Duc de Milan. Syſtême militaire & Capitaines renommés de cet âge.* 144.

CHAP. IV. *Haute réputation de François Sforce. Il épouſe Blanche Viſconti.* 154.

CHAP. V. *Fin du régne des Angevins. Nouvelles diſgraces du Comte François Sforce. Syſtêmes & intérêts divers des Potentats d'Italie dans les derniéres années de Philippe Viſconti. Mort de ce Duc.* 182.

CHAP. VI. *Efforts de différentes Puiſſances pour recueillir ou partager la ſucceſſion de Viſconti. Supériorité des Venitiens à cet égard. Milan arbore l'étendard de la liberté & prend le Comte François à ſa ſolde. Pavie ſe donne au Comte. Celui-ci abandonne les Milanois pour s'unir aux Venitiens.* 210.

CHAP. VII. *Les Milanois parviennent à détacher Veniſe de François Sforce. Traité de paix entre celui-ci & le Duc de Savoie.*

Milan eſt forcée de ſe rendre au Comte. Les Venitiens, Alphonſe, le Duc de Savoie & autres Potentats ſe liguent contre le nouveau Duc de Milan. Sforce & les Florentins ſes alliés appellent en Lombardie René d'Anjou. Paix générale de l'Italie. pag. 227.

CHAP. VIII. *Mort de Nicolas V. Tentatives des François ſur le Royaume de Naples: efforts, intrigues, manèges de Pie II & du Duc de Milan pour les en éloigner & les chaſſer d'Italie.* 247.

LIVRE DIX-HUITIEME.

CHAP. I. *Origine des Médicis: commencement de leur puiſſance & de leur grandeur. Guerres, conjurations & manœuvres diverſes des Potentats pour abattre cette Maiſon.* 263.

CHAP. II. *Tableau politique de l'Italie au XV ſiécle: gouvernemens, dimenſions, forces militaires des différens Etats qui partageoient la Contrée.* 285.

CHAP. III. *Heureux effets du mauvais ſyſtême militaire qui étoit pour lors en vigueur.* 296.

CHAP. IV. *Progrès des Lettres & des Beaux-Arts.* 303.

CHAP. V. *Population de l'Italie: comment & pourquoi elle commença de baiſſer avant 1500.* 312.

CHAP. VI. *Cauſes de la décadence du Commerce & de la Navigation.* 329.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

CHAP. I. *Droits de Charles VIII, Roi de France, au Royaume de Naples.* 354.

CHAP. II. *Mort de Laurent de Médicis. Ambition de Louis Sforce, dit le* Maure, *Déſaſtres d'Alphonſe II, Roi de Naples.* 360.

TABLE.

CHAP. III. *Les Princes d'Italie ſe liguent contre les François. Retraite ou fuite de Charles VIII. Rétabliſſement de Ferdinand II ſur le Thrône de Naples.* pag. 390.

CHAP. IV. *Rivalité du Duc de Milan & des Venitiens au ſujet de Piſe. Nouveaux projets de Charles VIII détournés par ſon Miniſtre & enſévelis avec ce Monarque. Louis XII diſpoſé à la conquête du Milanois.* 398.

CHAP. V. *Expédition de Louis XII. Puiſſance, tyrannies & entrepriſes diverſes de Céſar Borgia : parallèle de celui-ci & de Louis Sforce. Fin tragique de l'un & de l'autre.* 407.

FAUTES A CORRIGER DANS LE VI. VOLUME.

PAGE 36, *ligne* 17 : ſous le ſucceſſeur ; *liſez*, ſous ſon ſucceſſeur.

P. 49, *lig.* 27 : de l'adreſſe ; *liſ.* une adreſſe.

P. 66, *ligne* 26 : ou leur empêcher ; *liſez*, ou les empêcher.

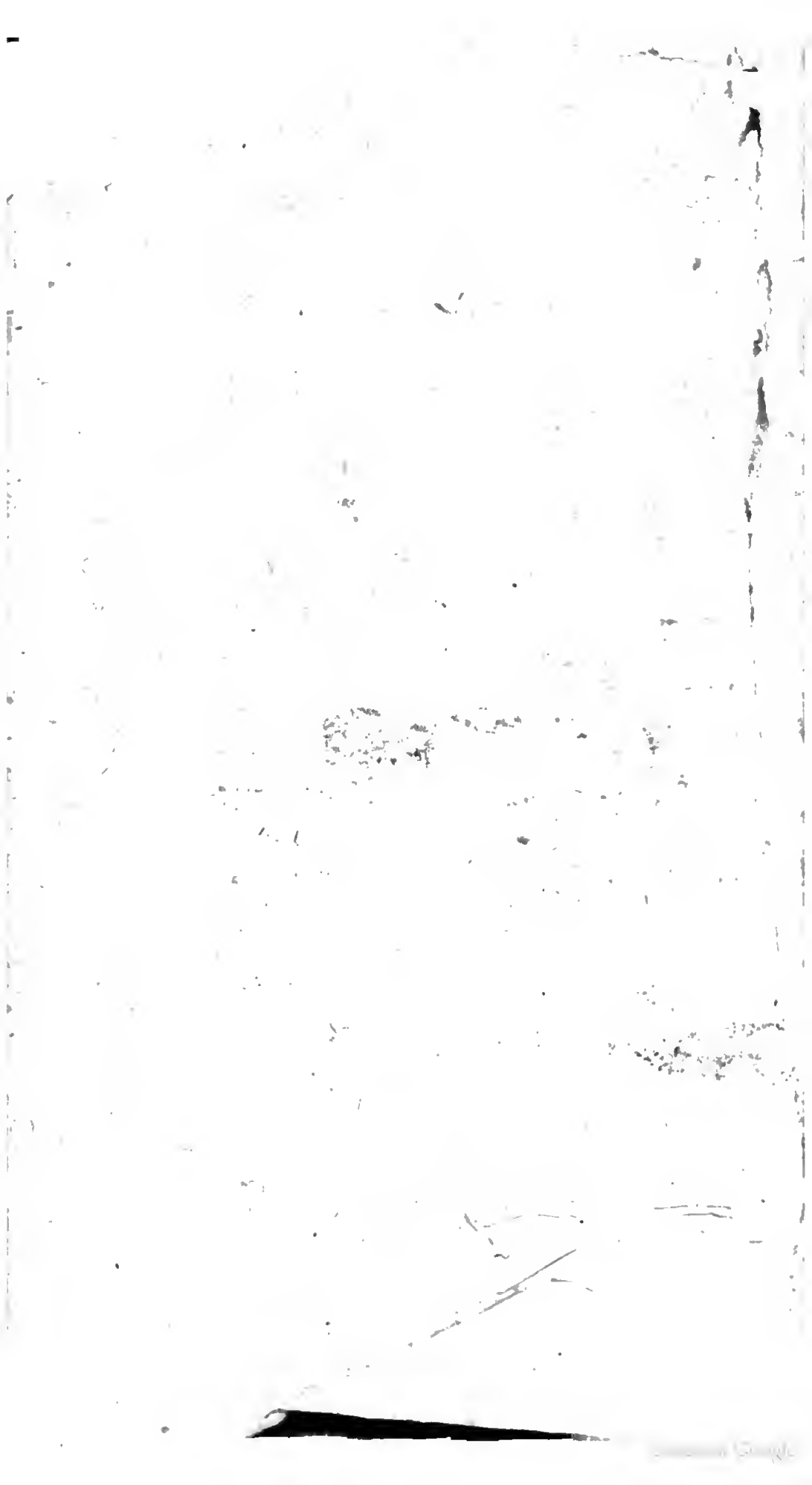
P. 70, *lig.* 12 & 13 : outragé de ces Capitaines étrangers & des Brigands ; *liſ.* outragé par ces Capitaines & les Brigands qu'ils commandoient.

P. 113, *lig.* 13 : Bernard de Capreva, *liſ.* Capréra.

P. 201, *lig.* 28 & 29 : le ſeond ; *liſ.* le ſecond.

P. 251, *lig.* 11 & 12 : étant mort de ſon tems, Calliſte ſon ennemi ; *liſ.* Alphonſe..... étant mort de ſon tems & ſon ennemi, Calliſte refuſa, &c.

FIN.

Biblioteca Nazionale Vittorio Emanuele Palatina Napoli

584390 SBN